



Book

302050: Home Decor-Souvenirs / Books

MK1080

6402W080A21V3

Compare at \$1.75

Bargain Hunt Price \$1

F

DISSERTATION SUR L'INCERTITUDE DES SIGNES DE LA
MORT ET L'ABUS DES ENTERREMENS ET
EMBAUMEMENS PRÉCIPITÉS : PAR M. JACQUES
BENIGNE-WINSLOW... TRADUITE & COMMENTÉE PAR
JACQUES JEAN BRUHIER.....

JACQUES-BÉNIGNE WINSLOW, BRUHIER D'ABLAINCOURT



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/isbn_9781275914995

Dissertation Sur L'incertitude Des Signes De La
Mort Et L'abus Des Enterremens Et Embaumemens
Précipités : Par M. Jacques Benigne-winslow...
Traduite & Commentée Par Jacques Jean Bruhier.....

Jacques-Bénigne Winslow, Bruhier d'Ablaincourt

Nabu Public Domain Reprints:

You are holding a reproduction of an original work published before 1923 that is in the public domain in the United States of America, and possibly other countries. You may freely copy and distribute this work as no entity (individual or corporate) has a copyright on the body of the work. This book may contain prior copyright references, and library stamps (as most of these works were scanned from library copies). These have been scanned and retained as part of the historical artifact.

This book may have occasional imperfections such as missing or blurred pages, poor pictures, errant marks, etc. that were either part of the original artifact, or were introduced by the scanning process. We believe this work is culturally important, and despite the imperfections, have elected to bring it back into print as part of our continuing commitment to the preservation of printed works worldwide. We appreciate your understanding of the imperfections in the preservation process, and hope you enjoy this valuable book.

DEPARTMENT OF
AGRICULTURE
DIVISION OF
AGRICULTURAL
RESEARCH

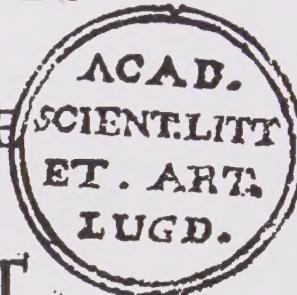
DISSERTATION
SUR
L'INCERTITUDE
DES SIGNES
DE LA MORT,
ET
L'ABUS DES ENTERREMENTS,
& embaumemens précipités.



ГОСУДАРСТВЕННЫЙ
СТАТИСТИЧЕСКИЙ КОМИТЕТ СССР
МОСКОВСКАЯ ОБЛАСТЬ

333395

DISSERTATION
SUR
L'INCERTITUDE
DES SIGNES
DE LA MORT,



ET
L'ABUS DES ENTERREMENTS,
& embaumemens précipités:

Par M. Jacques Benigne-Winslow, Docteur
Régent de la Faculté de Medecine de Paris,
de l'Academie Roiale des Sciences, &c.

Traduite, & Commentée par Jacques-
Jean BRUHIER, Docteur en Medecine.

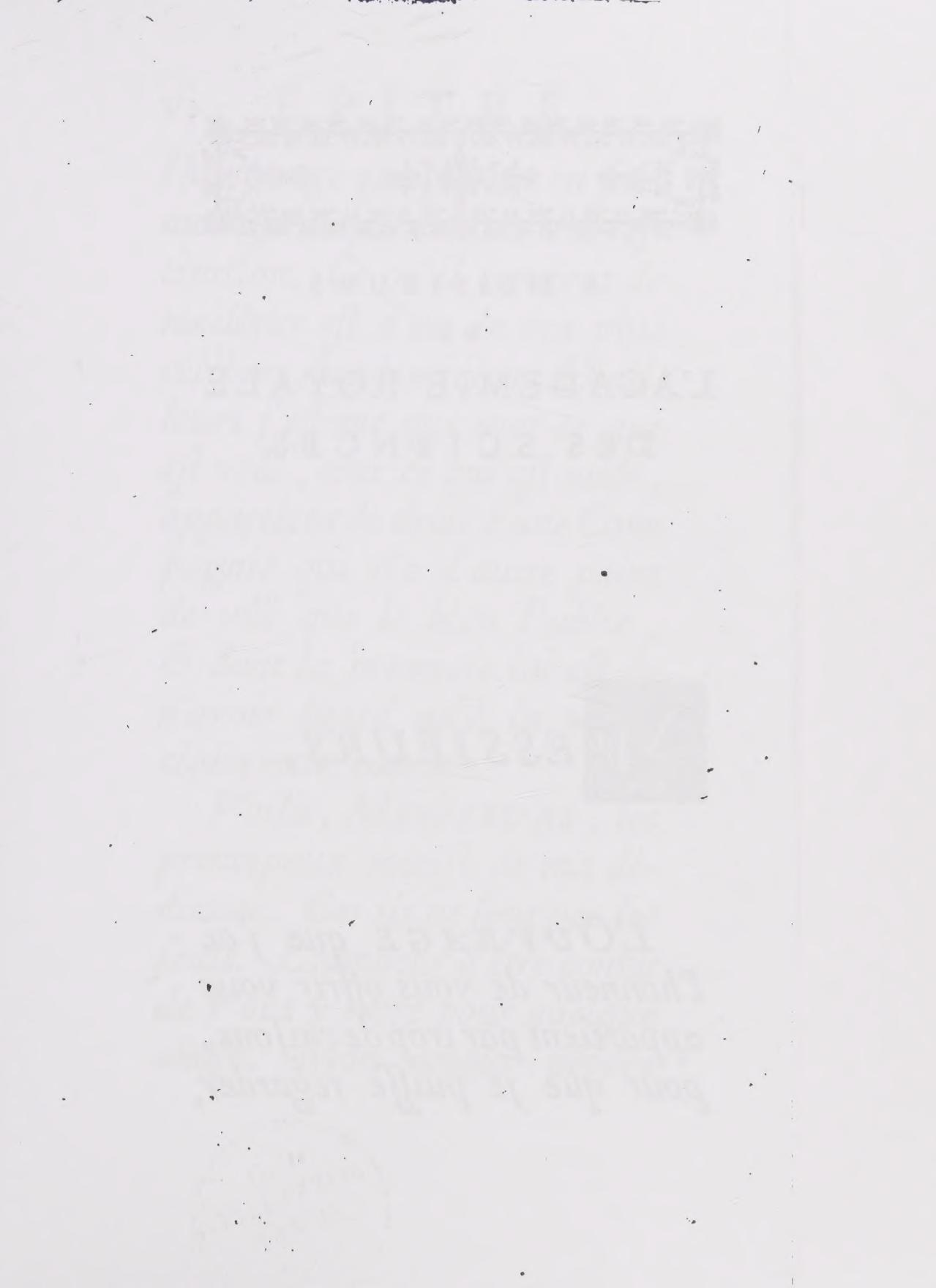


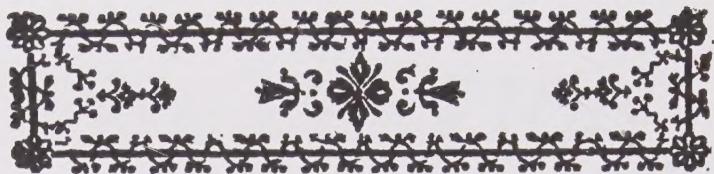
A P A R I S ,

Morel, le jeune, Grand'Salle du Palais ;
au grand Cyrus.
Chez { PRAULT, Pere, Quai de Gévres.
PRAULT, Fils, Quai de Conty.
SIMON, Fils, ruë de la Parcheminerie.

M. D. C. C. X L I I .

Avec Approbation & Permission du Roi.





A MESSIEURS
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES SCIENCES.



MESSIEURS,

*L'OUVRAGE que j'ai
l'honneur de vous offrir vous
appartient par trop de raisons,
pour que je puisse regarder.*



vj E P I T R E

l'hommage que je vous en fais autrement que comme une restitution. Ce qu'il contient de meilleur est d'un de vos plus célèbres Academiciens. D'ailleurs j'estime que tout ce qui est vrai , tout ce qui est utile , appartient de droit à une Compagnie qui n'a d'autre point de vûë que le bien Public , & dont la premiere loi est de n'avoir égard qu'à la vérité clairement connuë.

Voilà , MESSIEURS , les principaux motifs de ma dédicace. Car ils ne sont pas les seuls. L'honneur d'être connu de Vous y entre pour quelque chose. Mon amour propre

E P I T R E. viij
trouveroit fort son compte dans
votre approbation. Ce n'est
pas cependant que je brigue
votre protection pour cet Ou-
vrage. S'il est bon, il n'en a pas
besoin; &, s'il ne l'est pas, il
y auroit de la folie à me flat-
ter qu'une Compagnie dont le
nom seul fait l'éloge, tant en
France que dans les païs étran-
gers, voulût compromettre une
réputation si justement méri-
tée; je dis plus: il y auroit de
l'indécence à le demander.

Vous voiés, MESSIEURS,
que je ne parle pas le langage
des Epîtres dédicatoires. *Vous*
trouverés bon que je m'écarte
encore des routes ordinaires,

vijj E P I T R E.

en ne vous ennuyant pas du récit de vos propres vertus. Ce que je pourrois dire à l'avantage de votre Compagnie n'ajouteroit rien à l'idée qu'en ont ceux qui la connoissent, & pourroit faire tort à celle que quelques personnes auroient pu concevoir de moi. Le parti le plus prudent est donc d'admirer, & de me taire. Je crois même que c'est une des meilleures preuves que je puisse vous donner du respect avec lequel je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, BRUHIER.

Avertissement,



AVERTISSEMENT.

CEUX qui mesurent le cas qu'ils doivent faire des Ouvrages , à la grandeur , & au poids des volumes , traiteront certainement celui - ci de bagatelle ; mais ceux qui décident de leur mérite par l'importance du sujet qu'ils traitent , lui donneront , sans balancer , la préférence sur beaucoup d'autres plus étendus. Ce n'est point l'envie d'être affiché qui m'a déter-

ij *AVERTISSEMENT.*

miné à traduire celui-ci; d'autant plus que je ne pensois pas, en commençant, à lui donner tant d'étendue. Mais ayant trouvé dans la Bibliothèque d'un de mes amis divers traités sur les Funérailles des Anciens, je crus devoir les lire, pour tâcher d'y découvrir des éclaircissemens. J'en ai extrait ce qui avoit directement rapport au sujet de la These, & j'ai cru que Le^et^reur ne me sauroit pas le mauvais gré, si je lui faisois une description succincte des coutumes que presque tous les Peuples ont observées, ou observent, au su-

jet des Sepultures. Mais même dans l'état où j'ai mis cet Ouvrage, je conviens que ce seroit acquerir à trop bon marché le titre d'Auteur; aussi n'ai-je consulté que l'avantage que le Public peut retirer de sa lecture.

Il y a peu de jours que je ne connoissois point celui qui y a donné lieu. Etant allé chez M. WINSLOOV pour un autre sujet, la conversation tomba sur la Thèse qu'il avoit fait soutenir au mois d'Avril M D C C X L , dans les Ecoles de la Faculté de Médecine, sur la question *An Mortis incertæ signa minus in-*
a ij

iv AVERTISSEMENT.

certa à Chirurgicis, quam ab aliis experimentis ? c'est - à - dire , si les expériences de Chirurgie sont plus propres que toutes autres , à décourvrir des marques moins incertaines d'une mort douteuse. Il m'ajouta , que des personnes respectables , non seulement souhaitoient qu'une Traduction rendît cet Ovrage plus commun , & le mît à la portée de tout le monde , mais même qu'on avoit engagé une personne à le mettre en François. J'ai vu cette Traduction , me dit M. Winslow ; mais on sent à la lecture qu'elle ne vient pas d'un homme du métier,

A V E R T I S S E M E N T. v

Lecture prise de la Thèse ,
il ne me fut point difficile
d'entrer dans les vûës d'humau-
nité , qui fait le caractère es-
sential de M. Winslow. Char-
mé d'ailleurs de trouver une
occasion si aisée de me ren-
dre utile au Public , & d'o-
bliger une personne aussi es-
timable , & dont les bontés
pour moi méritent une re-
connoissance proportionnée à
l'honneur qu'elles me font ,
j'offris de traduire ; ma pro-
position fut acceptée , & je
crus ne pouvoir mieux faire ,
que de me mettre sur le champ
au travail.

Vj AVERTISSEMENT.

Voilà ce qui a donné naissance à cette Brochure ; il ne me reste plus qu'un mot à dire sur son exécution.

On trouvera dans sa langue originale la These , dépouillée de sa forme Scholastique , & la Traduction ensuite. Outre qu'il étoit juste que M. Winsloov tirât de son ouvrage l'honneur qui lui est dû si légitimement , on ne veut pas priver ceux qui savent le Latin du plaisir de le connoître en lui-même , & de la satisfaction que procure une lecture , où l'on trouve réuni le double

mérite d'un style également précis , & concis. Le seul changement qu'il y ait sur l'édition qui s'en est faite pour l'usage des Ecoles, est, qu'on a renvoyé au bas des pages les citations , qui n'y étoient séparées du texte que par le moyen de deux crochets ; & qu'on a imprimé les passages en caractères différens.

La réflexion que j'ai faite , que ma Traduction étoit plutôt en faveur de ceux qui ne sont pas au fait de la Médecine , que de ceux qui y sont , m'a déterminé à donner en abrégé , l'explication de quel-
a iiiij

viiij A V E R T I S S E M E N T.

ques termes d'Art , qui pourroient embarrasser ceux qui n'ont point les Livres faits pour la donner. Ces notes sont indiquées dans le François par les lettres de l'Alphabet.

On auroit souhaité pouvoir faire aller le Latin à côté de la Traduction ; mais comme , quelque combinaison qu'on ait imaginée , il a été impossible de concilier l'exécution & l'agrément , à cause de la quantité de lacunes qui étoit inévitable , on a pris le parti d'imprimer d'abord le Latin , & de faire suivre la Traduction.

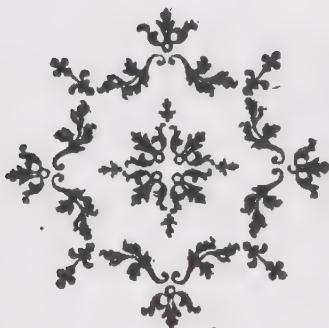
AVERTISSEMENT. ix

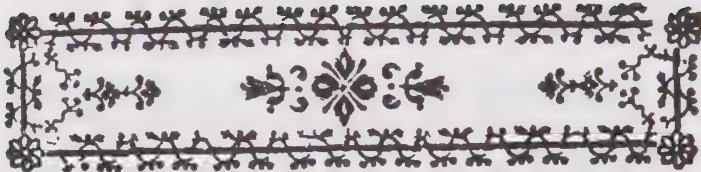
Les caractères , ou chiffres Arabes , qui se rencontreront dans le François , renverront aux Additions qui sont à la fin de la Dissertation. Ils ont été mis pour y recourir , si on le juge à propos , dans le tems qu'on fera la lecture ; & ceux qui aimeront mieux ne pas l'interrompre , pourront aller tout de suite. Une partie de ces Additions , c'est - à - dire , l'Historique moderne , vient presque entierement de M. Winslow , qui n'en a point fait usage dans sa Thèse , tant parce que les faits historiques qu'on y lira , ne lui ont pas été suffisamment

x AVERTISSEMENT.

circonstançies, que parce qu'il convenoit de se donner des bornes dans un ouvrage de la nature du sien.

J'espere que ceux qui sont susceptibles de tendresse, & d'amitié, me sauront gré du présent que je leur fais.





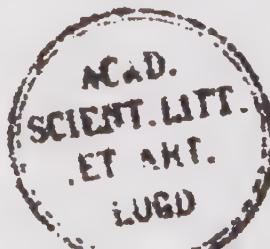
DISSERTATIO

AN MORTIS INCERTÆ
signa minùs incerta à Chi-
rurgicis , quàm ab aliis ex-
perimentis?

I.



*ORS certa ; mors in-
certa. Moriendum esse ,
certum omnino ; mor-
tuum esse incertum aliquando. E
feralibus involucris , è ferebris ,
imò è tumulis evasisse quamplures ,
decessisse creditos , compertum est.
Compertum itidem , præcipitan-
ter humatos non nisi præposteram*



12 D I S S E R T A T I O .

obuiisse mortem , morte eorum , quos
funis ac rota necant , multò magis
horrendam . Compertum præterea ,
præfestinatæ anatome traditos , non-
dum finitæ vita notas ipso plagæ fu-
nestæ momento dedisse manifestissi-
mas , pudore scrutatoris incauti ma-
ximo , maximâque familiæ supersti-
tis indignatione comitatas . Fabulan-
tur , aīs , qui talia narrant . DUNS
SCOTUM in tumulo momordisse bra-
chia ; idemque ZENONI Imperatori ,
post iteratos , & ab excubantibus au-
ditos ejulatus accidisse ; nugas opi-
naris . Transeant hæcce , licebit . Non
licebit itidem testes repudiare proba-
tissimos , integerrimos , oculatos ,
imò etiamnum superstites . Profectò ,
inquit estimatissimus Iatrophilorum
Mæcenas , ac Pontificis Maximifel.

D I S S E R T A T I O . 13

*record. CLEMENTIS XI. Archiater
LANCISIUS* (a) non ex aliorum
duntaxat historiis nobis innotuit,
multos, qui deceſſisse credebantur,
vel prope ſepulchra evigilasse ,
ſed & noſtro etiam experimento
idipſum recordamur in Viro no-
bili, adhuc vivente , qui viginti
ante annos , cum ei iuſta perſol-
verentur in Templo , ad mo-
tuum ſenſuumque munia , om-
nium cum terrore, magis quam ad-
miratione redivit. Juvenis qui-
dam , refert consultiſſimus ille Ro-
manorum Medicus P. ZACCHIAS
(b) in archihospitali S. Spiritus . . .
peſte correptus eſt , ex cujuſ vio-

(a) *De mort. ſubit. L. I. c. 15. N. 2.*

(b) *Qu. Med. Leg. T. 3, Conf. 70. N. 2.*

14 D I S S E R T A T I O .

lentia in syncopen lapsus pro mortuo elatus est , ejusque corpus inter cadavera peste sublata ejectum , cum quibus dum vespillones parant illud naviculâ per Tiberim ad destinatum locum asportare , ille vitæ aliquem sensum præbuit ; unde ad hospitale delatus , & utcumque ab eo symptomate sese recolligens , post duos dies in novam syncopen lapsus , unde iterum ejus corpus inter cadavera justè sublata conjectum est , cum illis terræ demandandum : sed denuò reviviscens , aptisque medicamentis recreatus , tandem à morbo in totum liberatus , adhuc in vivis degit . Sed in hac eadem peste hic Romæ alios non adhuc vitâ destitutos pro mortuis

sepulchro demandatos esse scimus.
Ingenuitate nunquam satis laudandâ
fatetur peritissimus quondam Chi-
rurgus Parisiensis, PHIL. PEU. (a)
se se, ut in gravidâ, quamque,
nullo circa præcordia motu, nec ullo
ad speculum halitu percepto, mor-
tuam ipsemet crediderat, sectionem
Cæsaream institueret, instanter ro-
gatum, instrumento vix admoto,
trepidationem corporis, stridorem
dentium, motumque labiorum ejus-
dem observasse, ac tanto hinc ter-
rore perculsum fuisse, ut deinceps
operationi isti se numquam accinctu-
rum fore voverit, nisi de morte præ-
gnantis certo certiorem factum.
Idem ferè non ita pridem illustrissimi

(a) Prax. Obstetr. 2. c. 2. §. 2.

16 DISSERTATIO.

cujusdam viri corpus , ante elapsas à morte creditâ viginti quatuor horas , secanti contigisse fertur : similique tragediâ ad incitas redactum fuisse Principem Anatomicorum sui saeculi VESALIUM , satis superque constat. Verùm enimverò testes hodier nos , imò viventes desideras. Reservatis alii occasionei testimoniis aliorum quamplurium , en ! quos , quandocumque libitum fuerit , ipse met auscultare poteris. Testatur spectata integritatis Reverendus PATER LECLER , antehac convictus in Collegio LUDOVICI MAGNI Procurator jamdiu cognitissimus , sororem prime Patris sui Uxor is in cæmeterio publico Aurelianensi cum annulo digitum ornante humatam fuisse : subsecutâ postea nocte sandapilam , spe lucri ,

lucri , famulum detexisse , eodem
 que digiti , cui strictè nimis inhære-
 bat annulus , amputationem molien-
 te , sepultam illico dolorem sibi fieri
 exclamâsse : perterritus & in fugam
 mox consternato fure , ipsam , di-
 vulsis linteis , ædes suas petiisse ,
 posteaque circiter decennium vixisse ,
 ac , prole interim editâ , vitam ma-
 riti superâsse . Testatar integerrime
 fidei Sacerdos , D N . M . JOSEPHUS
 MARESCHAL , Ecclesiae Metropoli-
 tanæ Parisiensis Capellanus , ac S .
 Joannis à Motta apud Cenomanos
 Prior , anno 1714. circiter , dum
 transiret per plateam JOANNIS
 ROBERT dictam , se vidisse mulie-
 rem lodice laneâ coopertam ; ante
 fores domûs in bisellio sedentem jux-
 ta loculum , in quo illuc delata , &

18 D I S S E R T A T I O.

è quo jamjam extracta fuerat. Testatur idem anno 1722. vel 1723. se vidisse & audivisse vespillonibus vicum CAMPI FLORIDI potentibus obvios clamantes, non mortuum esse, quem querebant, sed è feretro ereptum vivere. Testatar peritissimus Chirurgus Parisiensis D. BENARD, se adolescentulo unà cum Patre pluribusque adstantibus in Parochia Réol præsente, Religiosum Ordinis S. Francisci, jam à tertio vel quarto die tumulatum, è sepulchro protractum fuisse adhuc viventem ac spirantem, manibus circa ligaturam commorsis, sed è vestigio ferè extinctum; imò perscripta fuisse coram judicibus acta rei gestae, cuius occasionem dederat epistola amici monentis eundem catalepticis insul-

tibus obnoxium esse. Testatur honestissima vidua D. LANDRY, peritissimi olim Calcographi, Patrem suum straminibus per aliquot horas mortui instar impositum, post aquam salitatem ori infusam, suadente, quæ verè mortuum esse perseveranter negaverat, amicâ, denuo diuque postea vixisse. Allegata hæc impræsentiarum sufficient, ut quod celeberrimus LANCISIUS inquit, Quis ignorat pestis tempore omnem rem non nisi tumultuariè peragi; ac perinde leve dumtaxat studium ad secernendos veros à pseudo-mortuis adhiberi; idem nobis non modo liceat, verùm etiam nos oporteat, de quovis epidemiorum tempore, de præfestinotorum in Xenodochiis, in suburbiiis, alibique fu-

nerationum frequentiâ , vindictam
mortis violentæ in ipsis cœmeteriis
clamante , ac de horrendis semivivo-
rum , imò fortè viventium , post belli-
cosos conflictus humationibus præpo-
peratis , suspicari .

I L

NE finitæ quidem vitæ satis:
certas notas esse , virum , ju-
re magni nominis , Democritum
proposuisse , tradit Hippocrates
Latinus (a). In apoplexiâ , syncope ,
suffocatione , tum verâ strangulator-
rum , oppressorum , submersorum ,
locis angustioribus inclusorum , ha-
bitibus noxiis infectorum , &c....
tum spuria sive nothâ hysterickum ,

(a) Cels. L. 2. C. 5.

hypochondriacorum, vehementioribus animi passionibus perculsorum, aliisque ejusmodi affectionibus, sæpenumero incerta fallunt incertæ mortis signa, non tam artis crimine, quam aut imperitiâ aut negligentia artem profitentium, atque exercentium, ut & adstantium vel incuria, vel inopia, imò quandoque malitia. Faciei rubor, calor trunci, artuum flexibilium mollitudo, incerta vita nondum finitæ signa: omnino finitæ pariter incerta vultus pallens, frigens truncus, extremitates rigidæ, motuum sensuumque externorum cessatio. Vita superstitis signa omnium certissima Pulsus ac Respiratio, quippe sine quibus omnino perit. Cave credas desisse geminos hosce motus, quotiescumque intuitu tac-

22 D I S S E R T A T I O.

tuve eosdem non offenderis. Scrutare paulisper utriusque tractum. Pulsum, quem in recto vel reclinato carpo non senseras, in eodem leniter incurvato forte reperies: hic nimis laxa cruori quantumvis leniter appellenti cedit arteria; isthic tensa viam præcludit: ille, qui circa Radii basin profundius hæret, pollicem inter os metacarpi vicinum forte patebit. Cave interim rudiori pressione languentem hic pulsum tactui tuo ipsem et subducas. Nec minus cave, arteriolarum in digitis propriis micationes arteriis carpi istius attribuendo, vivum existimes qui verè mortuus est. At nullo hisce in locis occurrente pulsu, omnia conclamata non illico judicandum. Temporum arterias expla-

ra; quibus neque perceptis, carotides canalibus cœteris ampliores, embolique vitæ directius agitatas consule, digitis non leviter, ut alibi, sed profondius sub posticâ alterutrius Musculi Sternomastoidei crepidine appressis. Id quod etiam versus inguina in arteriis cruralibus prudenti exercitatorum digitorum attactu probè observandum. Præter hæc, sive ultimò, etiam in ipsis præcordiis inquirenda tum finita, tum non finitæ vita signa; inquirenda verò, non supino corpore, sed in latus ferè converso, non sinistrum duntaxat, sed etiam dextrum. Corpore supino, cor spinam versus aliquomodo subsidere, adeoque à costis remotum, jam leviusculè, jam vix ac ne vix, imò nul-

24 DISSERTATIO.

latenus præcordia ferire, quilibet experiri potest. Cor plerumque ad latus sinistrum oscillare solet; sed in nonnullis dextrorum pulsare observatum, in iis scilicet, in quorum postea cadaveribus inversa tum pectoris tum abdominis reperta fuerre viscera: qualis quidem situs insolitus fortè non semel in affectibus jecoris, lienis, intestini coli, præsertim cæci sive capitis coli, currandis fecellit. Nihilo minus, quantâlibet adhibitâ diligentia in predictis casibus, quandoque ita latent cordis aequè ac arteriarum ictus, ut nisi alias aliunde notas simul quæsieris, mortuum judicares, quem vivere rescisces postmodum. Non minus dubia in ista rerum statu dubia mortis indicia promit

promit scrutinium Respirationis. Consopita hæc, & veluti sepulta quandoque torpet, ut neque visui, neque tactui, vel levissimus circa thoracem motus patescat. Scilicet uti debiliores cordis & aorta vibrationes, unâ cum libero, quamvis placidissimo, aëris externi ad intimos pulmonum recessus allapsu, vite aliquamdiu protrahendæ sufficiunt, absque illo propemodum in arteriis exterioribus ictu manifesto, ita sola ferè vis elastica bronchiorum & vesicularum, levioribus cordis & arteriæ pulmonaris trepidationibus adjuta, vicem manifestæ respirationis aliquatenus supplere poterit. Verum enim verò quamvis organa circuitui sanguinis inservientia ulterius explorandi via de-

26 DISSERTATIO.

sint, non modò Respirationis, sed sensuum motuumque instrumenta penitus inquirere poteris, quinimo debes, ne fortasse quem mortuum judicaveras, per temetipsum & vi-
tā & salute demum privetur.

III.

UT à verè mortuis distingue-
rentur ii, de quorum morte du-
bitari posset, varia varii experimenta
proposuere. Respirationis, sopitæ, ac
veluti sepulta, signa querentes, vel
cerei accensi flamمامori naribusque
leni & inconcussâ manu admovent,
atque istâ huc illuc vacillante, modò
non aliundè motus ille tremulus ex-
citetur, vitam nondum finitam exis-
timant; flammâ verò quiescente,
finitam augurantur. Tenuissimorum

D I S S E R T A T I O . 27

*lanae carptæ vel gossypii floccularum
ope idem alii autumant. Incerta pro-
fecto signa. Id ipse met vivens vi-
gensque levissimo respirationis ha-
litu, quotiescumque libuerit, expe-
riri poteris. Nec minus incerta ex
halitu speculum ori ac naribus ad-
motum offuscante signa esse, testan-
tur consimiles ferè vapores ex ore
naribusque verè defuncti adhuc ca-
lentis exsurgententes. Ab aliis vasculo
aque pleno super apophysin, seu epi-
physin, xiphoidem supini ac prorsus
immoti corporis posito, vitam motus
aque, quies verò mortem notare cre-
ditur. Consultius foret, non supino
ad amussim corpore id fieri, sed in
latus alterutrum eatenùs conversa,
ut extrema costæ antepenultimæ car-
tilago supremum obtineat situm, ei-*

28 DISSERTATIO.

que, ad manifestandum vel levissimum in pectore motum xiphoidem multò magis dispositæ, vasculum impo-
natur. Cæterū, immotis omnino costis, lento, subtili, ac placido, so-
lius diaphragmatis motu in prædictis casibus aliquando peragi posse Res-
pirationis opus, ut aqua īasco contenta nullatenus moveatur, ex-
perientia docuit. Cave nihilominus, fermentantium in abdomine verè mortui humorum allapsu vasculum commovente decipiari. Neque ten-
tatis incassum hisce, mori tuā culpā finas, quem nondum obiisse, imò nondum nisi tuā negligentiam mori-
turum esse, alia insuper probare po-
terunt. Nares sternutatoriis, errhi-
nis, salibus, liquoribus acutis,
magmate sinapis, succo cæpæ, allii,

raphani rusticani &c. plumularum
aut penicillorum ope irritandæ. Gin-
giva iisdem saepiuscule ac fortius af-
fricandæ. Verberibus, urticibus, &c.
vellicanda tactus organa; enemati-
bus, flatu, fumo intestina. Inflexio-
nibus & extensionibus commovendi
artus. Aures sono, clamore, stre-
pitu molestandæ; cavendo tamen,
si nullum omnino signum auditus,
ne quidem levissimo palpebrarum,
labiorum, digitorumve, aut alia-
rum partium motu dederit, quem
examinas, ipsum non audire illico
judices. Uti enim primum movens
cor esse censetur, ita ultimum sen-
tiens auditus organum esse testan-
tur ii, qui omni alio sensu privati
singula distinctè tunc audita post-
modum referunt. Testatur idem his-
C iii

toria Theologi, qui moribundo nullum auditū signum edenti dandam non esse absolutionem prius docuerat; at cum ipse met gravissimo cor reptus deliquio, & omni interim motu orbatus singula ab adstantibus prolatā audiverit, sententiam deinceps mutavit.

I V.

ULTIMO ab illa Medicinæ parte, cuius olim effectus evidensissimos Celsus ipse prædicavit, finitæ vel non finitæ vita notas exquirere necessum est. Chirurgica, quæ detegendis illis aptiora putantur experimenta, pungendo, secando, urendo, potissimum peraguntur. Diæresibus hisce velut à morte ad vitam quandoque revocati sunt,

quos non aliter ac statuas aut truncos alia quævis irffecerant tentamina. Nimis tenuissimæ extremerum, quibus organum tactus impri-
mis conflatur, nervorum fibrilla, violento cuspidis, cultelli, ignis-
que impulsu vellicata, divulsa,
disruptæ, atque epidermidis oper-
culo denudata, exquisitissimas do-
lorum perceptiones ad commune, uti
vocant, sensorium usque, viâ hac-
tenus inexplicabili, ac celeritate pro-
miscuâ, continuant. Punctiones in
volis manuum, pedumque plantis,
scarificationes scapularum, hume-
rorum, brachiorum &c. efficacia
quandoque reperta sunt circa du-
biam mortem experimenta. Felici-
licet temerario ausu quidam prælon-
gam aciculam sub ungue digiti pedis

32 DISSERTATIO.

mulierculæ apoplectice nullum vita
signam præbentis antigens, momento
citius illam excitavit. Sectionibus
patuisse notas vita nondum finita,
satis probant allata superius exem-
pla. Efficacissima tandem judicantur
dubiam mortem explorandi tenta-
menta, quæ ab Ustione desumuntur.
Ita plebeios aliquot, quos nullum,
quantumvis validum atroxque, re-
medium à fortibus apoplexiis exci-
taverat, ad vitam subitò revocatos
per admota plantis pedum ignita
ferramenta fuisse, memorat suprà
laudatus, ac nunquam satis laudan-
dus LANCISIUS. (a) Eadem eum-
dem in scopum vertici capitis impo-
nenda alii suadent. Pari quoque suc-

(a) Lib. 2. cap. 5. n. 11.

cessu manibus, brachiis, aliisve in
cute locis, applicari possunt aqua fer-
vida, cera vel simplex liquefacta,
vel Hispanica incensa, funiculus
ardens. Huc etiam referri queunt
Frictiones validæ, exemplo Medi-
ci, qui, cùm in decumbente pro mor-
tuo habito membra adhuc flexibilia
animadvertisset, quamvis nullo pul-
su, nullo per admotum ori gossy-
pium halitu, nullo per enema quan-
tumvis acre effectu, plantas pedum
setacea fortissimæ muriæ immerso per
tres horæ quadrantes continuâ fric-
tione fortissimâ tractando, eum ad vi-
tam revocavit (a). Nihilominus
ista quoque, licet alias efficacissima,

(a) Eph. Nat. Cur. Dec. 1. an. 8.
pag. 159.

*sperato caruisse successū experimen-
ta, missis aliis exemplis, sola ins-
tar omnium Regiae Scientiarum Aca-
demie communicata evincit historia
de milite quodam ignita ferramenta
nullatenus sentiente, salvis licet
omnibus motuum voluntariorum or-
ganis.*

V.

QUID indē, quorsum tot mo-
limina, ais? Quanam sic pun-
gendi, secandi, urendi ratio? En!
Quia me vestigia terrent, ipsum
me ferali bis addictum involucro,
primā vice puerum, adolescentem
secundā, judicante Medico. Præ-
terea, jamdudum monente ZAC-
CHIA, non debet hominum vul-
gus peritos Medicos irridere, si

nonnulla circa eos , qui mortui
putantur , aut verè mortui sunt ,
machinantur , ut eos deprehen-
dant , an vita adhuc supersit , nec
ne. (a) *Locum hic meretur , quod*
ex Fabio exclamante citat inclytissi-
mus LANCISIUS (b) „ *Unde puta-*
„ *tis inventos tardos funerum ap-*
„ *paratus ? Unde quòd exequias*
„ *planctibus , ploratu , magno sem-*
„ *per inquietamus ululatu ? Quàm*
„ *quòd vidimus frequenter pòst cõn-*
„ *clamata suprema redeuntes ».*
Prudenter itaque lege vetitum est ,
addit *ibidem Celeberrimus Archia-*
ter , quoscumque mortuos , &c

(a) Qu. Med. Leg. Tit. i. q. 9.
n. 54.

(b) De Mort. sub. l. i. cap. 15.

eos præsertim , qui repente decesserunt , statim sepelire : rogatque deinceps , (a) non tantum Medicos , sed etiam pios qui ex instituto animæ assistunt , ut indiciis utantur propositis ; utque Medici firmata novis experimentis inventiant præsidia , quorum ministerio agri vel à morte penitus vindicari , vel saltem tantum temporis lucrari valeant , ut crimina vite (quod cardo rei est) sacrâ Exomologest expiare , seque Namini commendare possint. (b) Non absimile pietatis Medicæ specimen jam olim dederat Oraculum Scholæ Parisiensis RIOLANUS , ubi de suspensorum

(a) Cap. 16.

(b) Lib. 2. cap. 5.

cadaveribus, sectioni anatomice destinatis; Quamdiu, inquit, callet corpus, si parum distat à suspedio, incidi non debet, quoniam humanitas & pietas à nobis exigunt, ut si quis vitæ nondum extinctæ spiritus affulgeat, omni arte suscitetur, ut vita misero restituatur ad poenitentiam agendum. At verò quandoquidem, præcipuè in casibus memoratis, nulla absolutè certa finitæ vitæ signa, præter livescentes in corpore maculas, atque exhalantem inde fætorem cadaverosum, ab alio quovis fætore, etiam stercoreo, ut & ulceribus quibusdam proprio, distinguendum, hactenus inventa sint; tutissimum erit, eousque in lecto relinquere obiisse creditum, relictis simul circa

38 D I S S E R T A T I O .

eundem tanquam vivum stragulis,
tegmine , ac pulvinari , nec nisi post
biduum triduumve , toto corpore in-
ter ipsa eadem stragula frigefacto ,
artibusque planè rigidibus , ferali
apparatu tractare. Cedro dignissi-
ma præclari Venetorum Machaonis
TERILLI Sententia hecce : (a) Cùm
ex dictis satis constet , vitam om-
ni vitali functione interdum ita
frustrari , & ita latenter includi ,
ut à cadaveribus hujusmodi cor-
pora nihil differre videantur ;
ideo , ne pietati , & Christianæ
Religioni , viventia adhuc tumu-
lando , injuria aliqua fiat , debi-
tum tempus statuendum est , quo .

(a) De causis mort. repent. Sect. 6.
cap. 2.

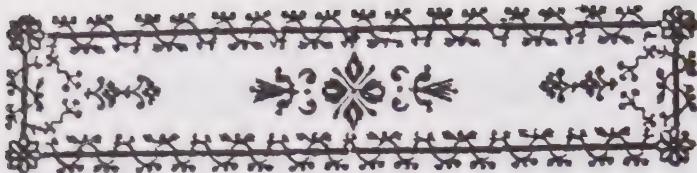
vitam , si qua lateat , suscitari ,
exspectare debemus. Est autem
(ut inquit major Auctorum pars)
spatium trium dierum natura-
lium , quod septuaginta duabus
horis perficitur &c. Quod si hoc
tempore nullum vitæ vestigium
conspiciatur , sed potius pravum
odorem cadavera emiserint , cer-
tæ mortis argumentum clarissi-
mum existit , & runc ullo absque
scrupulo talia corpora reponenda.
Huic Sententiae subscribens Consul-
tissimus ZACCHIAS; Pro certo er-
go concludendum , ait , homi-
nem verè mortuum non nisi inci-
piente putredine cadaveris certò
cognosci posse (a). Non mirum

(a) To. 3. Conf. 79. n. 21.

itaque, testamento cavisse quosdam, ne vitam cum morte omnino commutasse putati è lecto ad feralia extra-hantur, nisi elapsis ad minimum horis quadraginta octo, factisque priùs ferro & igne experimentis minus incerta mortis signa manifestantibus. Idem ferè non ita pridem initio currentis anni testamento Nobilissimæ Canonice D. de CORBEVILLE cautum, atque à Perillustri Herede ad amissim observatum fuisse, cuilibet pernotuit. Imò idem ceteraque antè exposita, ut & alia ejusmodi, fiant nobis met ipsis in eodem versantibus statu enixè obtestamur.

Ergò mortis incertæ signa minus incerta
à Chirurgicis, quam ab aliis
experimentis.

DISSERTATION



DISSERTATION

SUR L'INCERTITUDE DES signes de la Mort ; & sur l'abus des Enterremens pré- cipités.

I.



A Mort est certaine ,
& elle ne l'est pas. Elle
est certaine , puisqu'elle
est inévitale , elle ne
l'est pas , puisqu'il est quelquefois
incertain qu'on soit mort. Cha-
cun sait que beaucoup de per-
sonnes , cvenues pour mortes , sont

D

sorties de leurs suaires , de leurs cercueils , & même de leurs tombeaux. Il est également certain que des personnes enterrées avec trop de précipitation , ont trouvé dans le tombeau , la mort , dont ils ne devoient pas être les victimes , & dont les horreurs surpassent de beaucoup celles de la corde , & de la rouë. Des faits incontestables prouvent encore que des sujets livrés trop brusquement au couteau anatomique , ont donné par leurs cris , des marques certaines de vie , lorsqu'ils en ont senti le tranchant , à la honte éternelle de l'Anatomiste imprudent ; honte égale à l'indignation de la famille du survivant (1). Contes , me direz-vous ; contes purs que

ces histoires. Vous traités donc de fable l'histoire de Jean DUNS, surnommé SCOT, qui se rongea les bras dans son tombeau ? Vous ne croiés pas qu'il en soit autant arrivé à l'Empereur ZENON, après des gémissemens réiterés, qu'en-tendirent ceux qui le veilloient ? Eh bien, soit ; j'y consens. Mais que répondrés - vous au témoignage de personnes non suspectes, d'une probité reconnue, qui ne vous parleront que de ce qu'ils auront vû ; & dont quelques-uns, vivans encore, font en état de raconter ce qui s'est passé sous leurs yeux ? Certes, dit le respectable LANCISI, premier Médecin du Pape Clement XI, ce n'est pas seulement par les histoires

qui nous ont été contées , que nous savons que plusieurs personnes qu'on croioit mortes , se sont réveillées même près de leurs tombeaux ; nous n'avons besoin pour le croire , que de ce que nous avons vu . Nous avons été témoins qu'une personne de distinction , qui est encore vivante , a repris le mouvement , & le sentiment dans l'Eglise , pendant qu'on y chantait son service ; ce qui causa aux Assistans beaucoup plus de terreur , que d'admiration . Pierre ZACCCHIAS , célèbre Médecin de Rome , raconte que dans l'Hôpital du Saint Esprit , un jeune homme étant attaqué de peste , tomba , par la violence de la maladie , dans une syncope si parfaite , qu'on le crut mort . Son corps fut mis au nombre de ceux qui ,

morts de la même maladie , devoient être incessamment enterrés. Dans le tems qu'on trans'portoit ces cadavres sur le Tibre , dans la barque destinée à cet office , le jeune homme donna quelques signes de vie ; ce qui fit qu'on le reporta à l'Hôpital. Il revint tellement quellement de cet accident ; mais deux jours après il retomba dans une pareille syncope , & son corps , pour cette fois réputé mort sans retour , fut mis , sans balancer , au nombre de ceux qu'on devoit enterrer. Dans ces circonstances il revint encore une fois à lui ; on lui donna de nouveaux soins ; & le secours des remèdes convenables , non seulement l'a rappelé à la lumiere du jour , mais l'a si parfaitement guéri de sa maladie , qu'il vit encore ac-

tuellement. A quoi ZACCHIAS ajoute : nous savons que dans cette veste on a enterré à Rome d'autres personnes comme mortes , quoiqu'elles ne le fussent pas. Philippe PEU , donne dans ses ouvrages un rare exemple de candeur. Il exerçoit , comme on fait , avec succès dans Paris la Chirurgie des accouchemens. Voici ce qu'il raconte de lui-même. Ayant été prié avec instances de faire l'opération Césarienne à une femme grosse , que lui-même croyoit parfaitement morte ; ne sentant plus aucun battement dans les côtés de la poitrine , & la glace d'un miroir approché de sa bouche , ne se ternissant plus , il ne balança point à commencer l'opération. Mais à

peine eut-il plongé dans les regimens la pointe de son bistouri , qu'un mouvement de trepidation qu'il sentit dans le corps , le grincement des dents , & le mouvement des levres de la femme , lui firent connoître sa bêvuë , qui le frappa d'une si grande terreur , qu'il fit serment de ne plus tenter à l'avenir là même opération , sans être autant certain , qu'il est possible , de la mort de la femme. On raconte que le même malheur arriva il n'y a pas fort long-tems , à un Chirurgien , chargé de faire avant l'expiration des vingt-quatre heures , l'ouverture d'une personne de qualité , qui paroissoit morte ; & l'on fait dans quel abîme de malheurs , un accident sem-

blable jetta le plus grand Anatome de son siècle, l'infortuné VESALE (2). Mais si l'on n'est pas content de ces histoires consacrées à l'immortalité dans les ouvrages des Auteurs, on peut produire des témoins, qui en attesteront de semblables, qui se sont passées sous leurs yeux. Nous en laisserons à part un bon nombre, pour ne parler que de celles dont les garrans sont à portée d'être interrogés par tout le monde. Je citerai d'abord un homme d'une probité universellement connue, & qui, par la place qu'il a remplie pendant long-tems, a été nécessairement en relation avec la Ville & la Province, je veux dire, le P. LE CLER, ci-devant Principal

du

du College de Louis le Grand. Il racontera à ceux qui voudront l'entendre , que la sœur de la première femme de son pere , ayant été enterrée avec une bague au doigt , dans le Cimetiere public d'Orleans , la nuit suivante , un domestique , attiré par l'esperance du gain , découvrit le cercueil , l'ouvrit , & , ne pouvant venir à bout de faire couler la bague hors du doigt , prit le parti de le couper. L'ébranlement violent que la blessure causa dans les nerfs , rappella la femme à elle-même , & un cri amer , que lui arracha la douleur , saisit le voleur d'épouvanter , & le mit en fuite. Cependant la femme se débarrassa comme elle put du linceul dans lequel

elle étoit enveloppée ; elle retourna chez elle, survécut à son mari ; & dans les dix ans de vie qu'elle eut ensuite, lui donna un héritier. M. Joseph MARESCHAL, Chapelain de l'Eglise Métropolitaine de Paris, Prieur de S. Jean de la Motte au Mans, dont la probité assortit parfaitement à la sainteté du caractère de Prêtre dont il est décoré, atteste que, passant dans l'année MDCCXIV, si je ne me trompe, dans la ruë *Jean Robert*, il a vu une femme enveloppée d'une couverture de laine, assise dans un fauteuil à la porte d'une maison, contre une bierre, dans laquelle on l'y avoit apposée, & dont on venoit de la tirer, Il atteste encore, qu'en MDCCXXII,

D I S S E R T A T I O N . . . 51

ou MDCCXXIII , il avoit vu aller au-devant des porteurs , qui venoient pour lever un corps , dans la ruë *Champ Fleury* , des gens , qui leur croioient , qu'ils n'avoient qu'à rebrousser chemin ; que celui qu'ils croïoient mort , étoit en vie , & qu'on venoit de le tirer du cercueil . On peut encore interroger M. BENARD , Maître Chirurgien de Paris , qui certifiera qu'étant dans sa jeunesse dans la Paroisse de Reol , avec son pere , & beaucoup d'assistans , on tira encore vivant , & respirant , du tombeau , où il avoit été enfermé depuis trois ou quatre jours , un Religieux de l'Ordre de S. François , qui s'étoit devoré les mains autour de la ligature qui les lui assujettissoit ,

E ij

& qui mourut presque dans le moment (3). Il ajoute, qu'il en a été dressé un procès-verbal par la Justice du lieu ; & que ce qui avoit donné lieu à l'exhumation, étoit une lettre d'un ami du prétendu defunt , qui avertissoit qu'il étoit sujet à des attaques de Catalepsie. Madame LANDRY , femme très-digne de foi , & veuve de l'habile Graveur de ce nom , certifiera que son pere a été pendant quelques heures sur la paille , comme mort , & que de l'eau salée qu'on lui fit entrer dans la bouche , par le conseil d'une de ses amies, qui avoit soutenu constamment qu'il n'étoit pas mort , le fit revenir à lui ; & que non seulement il guérit de cette maladie ,

mais qu'il vêquit encore long-tems après. Les faits que nous venons de rapporter nous paroissent suffisans pour justifier la vérité du passage suivant du célebre LANCISI. *Qu'est-ce qui ignore, dit-il, qu'en tems de peste, tout se fait en désordre, & par consequent, qu'on prend des mesures peu justes, pour distinguer ceux qui sont véritablement morts, de ceux qui ne font que le paroître?* Ne nous est-il pas permis de soupçonner, & même ne devons nous pas le croire, qu'il en arrive autant dans le tems des maladies épidémiques, quand nous voions dans les Fauxbourgs, dans les Hopitaux, & ailleurs, tant d'enterremens prématurés, d'hom-

mes, qui semblent demander vengeance, dans les Cimetieres mêmes, de la mort violente à laquelle ils ont été condamnés ? Et que dirons-nous des horreurs de ces enterremens précipités, après les batailles, où des personnes demi-vivantes, ou même pleines de vie, se trouvent mises dans la fosse, avec ceux qui sont réellement morts !

I I.

L'Hippocrate des Latins, le judicieux CELSE, nous apprend qu'un Philosophe d'un grand nom, & à juste titre, le célèbre Démocrite, pensoit que les marques de la mort, ne sont pas suffisamment certaines (4). Dans

l'apoplexie, la syncope, la suffocation, tant véritable, telle que celle de ceux qu'on étrangle, qu'on étouffe, qui sont noyés, renfermés dans des endroits trop étroits, ou frappés de vapeurs, ou exhalaisons pernicieuses, &c; que dans la fausse, c'est-à-dire, celle des femmes hysteriques, des hypochondriaques; des personnes saisies par de violentes passions de l'ame, ou atteintes d'affections analogues à celles-là, on est souvent trompé aux signes de la mort; mais c'est moins à l'imperfection de la Médecine qu'il faut s'en prendre, qu'à l'ignorance, ou la négligence, de ceux qui l'exercent, ou en font profession, & au defaut d'attention, à la pau-

vreté , ou même quelquefois à la méchanceté de ceux qui ont soin des malades. Le coloris du visage , la chaleur du corps , la mollesse des parties flexibles , sont des signes incertains d'une vie encore subsistante ; comme la pâleur du visage , le froid du corps , la roideur des extrêmités , la cessation des mouvemens , & l'abolition des sens externes , sont des signes très-équivoques d'une mort certaine. Le pouls , & la respiration , sont des signes infaillibles de la vie ; parce que sans eux , il faut qu'elle finisse. Mais qu'on se donne de garde de croire , que ces deux mouvemens sont entièrement éteints , parcequ'ils deviennent insensibles à l'œil , ou à la

main. Suivés pendant quelque tems ces mouvemens à la piste, vous trouverés peut-être le pouls qui s'échappoit dans le poignet droit, ou panché en arriere, en le pliant doucement en dedans. Dans cette derniere situation, l'artere relâchée laisse la liberté du passage au sang, avec quelque peu de force qu'il aborde; la tension qu'elle a dans les premieres en arrête entierement le mouvement progressif. Ne sentés-vous point la pulsation de l'artere trop concentrée vers la base du raïon (*a*);

(*a*) Le raïon est un des deux os de l'avant-bras, qui dans la situation la plus ordinaire de cette partie, en fait la partie supérieure. Il occupe notamment cette place, quand on tâte le pouls.

vous le trouverés peut-être entre le pouce & l'os voisin du métacarpe (*a*). Prenés cependant garde, qu'en comprimant trop fort l'artere, languissante en cet endroit, vous ne soiés vous-même cause du deffaut de pulsation ; & prenés garde en même tems de prendre celles des extrémités artérielles qui se trouvent dans vos doigts, pour celle de l'artere que

(*a*) Le Métacarpe est un assemblage de plusieurs os, qui forment la paume de la main. Sous la peau qui est entre le pouce & l'os du Métacarpe qui soutient le doigt indice, il y a un rameau d'artere assez éminent, pour que sa pulsation soit sensible, non seulement au toucher, mais même aux yeux.

vous touchés. Cette méprise pourroit vous faire croire vivant , celui qui est entierement mort (5). Mais quand toutes ces recherches seroient infructueuses , il ne faut pas perdre entierement courage. Du pouls de la main , passés à celui des tempes. S'il vous échappe encore , appellés - en aux arteres carotides , vaisseaux d'un calibre plus considérable que les autres , & plus directement exposés à l'a- bord du sang qui sort du cœur. Mais ici il n'est plus question de toucher legerement l'artere , comme nous l'avons conseillé dans le moment ; il faut en- foncer profondément les doigts sous le bord postérieur de l'un des muscles sternomastoïdiens .

(a). Une main experimentée, saura aussi tracer les artères crurales, dans le voisinage des aînes, pour prendre leur déposition sur l'état de la circulation. Ajoutons, pour finir sur l'article du pouls, ajoutons, dis-je, à ces différentes recherches, qu'on peut trouver des signes de

(a) Les muscles sternomastoïdiens sont deux muscles qui sont attachés par leur partie inférieure au sternum, c'est-à-dire, à un os longitudinal qui sépare le devant de la poitrine en deux parties égales, & par leur partie supérieure à une éminence d'un des os qui font la base du crâne; éminence qu'on sent au-dessous de la partie postérieure de l'oreille. Ces muscles sont de ceux qui font tourner la tête sur le col, qui lui sert de pivot.

vie , dans les parties voisines du cœur. Mais pour ne rien faire à la legere, il ne faut pas que le corps soit couché sur le dos. Il faut le mettre presque entièrement sur le côté ; & quand nous disons le côté , nous entendons également le droit & le gauche. Quand le corps est sur le dos , il n'y a personne qui ne puisse éprouver , que le cœur recule , & s'affaïsse en quelque maniere vers l'épine , ce qui l'éloigne tellement des côtes , que sa pointe ne frappe que très-legerement , ou même point du tout contre elles. Cette pointe est ordinairement tournée vers le côté gauche ; mais on a vu des sujets où sa pulsation se faisoit sentir du côté droit ; & c'est ce

qu'on a observé dans ceux à qui, quand on les eut ouverts ensuite, on a trouvé une disposition entièrement opposée à l'ordinaire, non seulement quant à la situation du cœur, mais même à celle de tous les viscères de la poitrine, & du bas ventre ; & cette disposition extraordinaire, soit dit en passant, a peut-être jeté quelquefois dans l'erreur, en traitant les maladies du foie, de la rate, de l'intestin colon, & surtout du cœcum, ou de la tête du colon. Quelque attention qu'on apporte dans les recherches que nous venons d'indiquer, on est encore sujet à se tromper ; tant la pulsation du cœur, & des artères, est insensible (6), & à

croire mort , celui qui donnera dans peu des signes certains de vie , si l'on ne cherche à s'assurer de l'état dans lequel se trouve le sujet par des signes pris d'ailleurs. L'examen de celui de la respiration n'en fournit pas de moins équivoques que celui du pouls. Elle est quelquefois tellement engourdie , assoupie , & , si j'ose le dire , ensevelie , que l'œil , & la main , ne découvrent point le plus léger mouvement de la poitrine. Car comme des vibrations très-foibles du cœur & des artères suffisent avec l'entrée libre , quoiqu'insensible , de l'air extérieur , dans toutes les ramifications des bronches , pour prolonger pendant quelque tems la

vie , sans que le mouvement des arteres extérieures se produise au dehors par aucune pulsation sensible ; il ne faut presque que la force élastique des bronches , & des vesicules pulmonaires , aidée des plus legers fremissemens du cœur , & de l'artere pulmonaire , pour tenir lieu d'une respiration manifeste & sensible (7). Mais quoiqu'on manque de moyens plus sûrs , que ceux dont nous venons de faire le détail , pour connoître plus positivement l'état des organes qui servent à la circulation du sang , on n'est point dispensé d'examiner la respiration , & les instrumens des mouvemens , & des sentimens. On feroit même fort mal de négliger

gliger cet examen ; puisqu'en jugeant mort celui qui ne l'est peut-être pas, on le priveroit de la guérison, & de la vie.

III.

Différens Auteurs ont proposé différens moyens pour distinguer ceux qui sont réellement morts, de ceux dont la mort est encore incertaine. Pour rendre sensible une respiration comme assoupie, ou ensevelie, l'on présente d'une main ferme, & doucement, la flamme d'une bougie à la bouche & aux narines; & l'on juge, que quand elle balance de côté & d'autre, sans qu'on puisse attribuer ce tremblement à quelque autre cause,

F

c'est une preuve que la vie n'est point encore finie ; comme on juge le contraire , lorsque la direction de la flamme est constamment la même. D'autres prétendant découvrir la même vérité en approchant de la bouche , & du nez , un duvet très-delié , tel que celui d'une laine cardée , ou du cotton. Foible ressource. L'homme le plus vivant , & qui jouit de la meilleure santé , peut rendre cette épreuve inutile en modérant sa respiration. C'est ce dont chacun peut se convaincre par soi-même. Il y en a qui prétendent que quand la glace d'un miroir , approché du nez & de la bouche , se ternit , c'est une preuve que la respiration subsiste encore.

Mais pour donner du poids à cette épreuve , il faudroit qu'il ne sortit pas des vapeurs presque semblables de la bouche , & du nez , d'un mort qui est encore chaud. On met encore un verre plein d'eau sur l'apophyse , ou , si l'on aime mieux dire , sur l'épiphysè xiphoïde (a) , le corps étant couché sur le dos , & placé

(a) Nous avons dit plus haut , que le sternum est un os qui sépare en long la poitrine en deux parties égales. Cet os à sa partie inférieure , c'est-à-dire , à la fossette du cœur , se termine par un prolongement en pointe , appellé communément cartilage xiphoïde , ou ensiforme , de sa ressemblance avec la pointe d'une épée , ou d'un sabre. Les termes d'apophyse , ou épiphysè , reviennent à peu près à celui d'excroissance.

de maniere qu'il ne puisse remuer, & l'on s'imagine que , quand on apperçoit quelque mouvement dans l'eau , c'est une preuve que la vie n'est point encore finie , & que le parfait repos de cette liqueur en est une d'une mort certaine. Mais pour donner à cette épreuve toute la certitude dont elle est susceptible , il ne faudroit pas placer le corps entierement sur l'épine du dos : il faudroit le tourner tellement sur l'un des deux côtés que l'extremité du cartilage de l'avant dernière côte fut en haut , & placer le verre plein d'eau sur cette partie , beaucoup mieux disposée que le cartilage xiphoïde pour rendre sensible le plus leger mouvement de la poi-

trine. Mais l'expérience a fait connoître qu'un mouvement lent, doux, & insensible du diaphragme seul (*a*), sans que les côtes en aient le moindre, suffit quelquesfois dans les cas dont nous avons parlé, pour entretenir la respiration : or dans cet état il est évident que l'eau n'aura aucun mouvement. Qu'on prenne garde cependant de prendre pour le

(*a*). Le Diaphragme est une cloison musculeuse, qui sépare la poitrine, du bas-ventre, & qui, baissant vers lui, augmente la capacité de la poitrine, & contribue beaucoup à faciliter l'entrée de l'air dans les poumons. Il y a des sujets où la dilatation de la poitrine, même dans l'état naturel, vient entièrement de sa part.

mouvement des organes qui servent à la respiration , la fermentation des humeurs qui se fait dans le bas-ventre d'un corps vraiment mort , & dont le mouvement peut se communiquer à l'eau contenue dans le verre. Gardés-vous aussi , après avoir inutilement tenté ces différentes épreuves , de vous imaginer qu'il n'y a plus de ressource , & de laisser en conséquence mourir par votre faute celui qui n'est point encore mort , & peut - être qui ne devroit pas mourir , si vous ne négligiez pas de le rappeller à la vie. Il faut donc lui irriter les narines en y faisant entrer des sternutatoires , des errhines , des sels , des liqueurs penetrantes , de la

moutarde , du jus d'oignons ,
d'ail , de raifort sauvage , &c ,
ou les barbes d'une plume , ou
l'extremité d'un pinceau. Il faut
frotter souvent & rudement les
gencives avec les mêmes choses;
Il faut piquer les organes du tact
avec les fouets , & les orties ; &c ;
irriter les intestins au moyen des
lavemens , du vent , de la fumée ;
agiter les membres par des exten-
sions & des inflexions violentes ;
fatiguer l'oreille de sons , de cris ,
de bruits ; & surtout faire atten-
tion qu'on ne doit pas conclure
la perte totale de l'otie , de ce
que le corps que vous examinés
ne donne par le mouvement ,
même le plus leger , des paupieres ,
des levres , des doigts , ou de quel-

que autre partie, aucun signe qu'il entend. Car si l'on pense communément que le cœur est la première partie du corps qui se meuve, ceux qui , privés de tout autre sens, ne laissent pas de rapporter ensuite exactement tout ce qu'ils ont entendu , sont en état d'attester que le sens de l'ouie est celui qui s'éteint le dernier. Cette vérité est notamment établie par le témoignage d'un célèbre Théologien , qui avoit enseigné en premier lieu qu'il ne falloit pas donner l'absolution à un mourant qui ne faisoit connoître par aucun signe, qu'il entendoit encore; mais qui changea d'avis après une défaillance si considérable qu'il avoit perdu tout mouvement , parce qu'il

qu'il avoit distinctement entendu
tous les discours des assistans.

I V.

Enfin il est nécessaire , pour
tâcher de trouver des signes
de la vie , ou de la mort , d'em-
prunter le secours de cette par-
tie de la Médecine , dont CELSE
a dit il y a déjà long - tems que
les effets sont les plus sensibles .
Les épreuves Chirurgiques qu'on
regarde comme les plus propres
à mettre l'une ou l'autre en évi-
dence , sont principalement les
blessures qui se font avec les in-
strumens piquans , ou tranchans ,
ou avec le feu . Ces déchiremens.
ont quelquefois rappelé comme
de la mort à la vie , des corps aussi
insensibles à toute autre épreuve .

G

que des termes , & des souches. Car les petites fibrilles des extrémités des nerfs , qui constituent principalement l'organe du tact , tiraillées , séparées , déchirées , par l'impulsion violente d'une pointe , d'un tranchant , ou de la matière ignée , & dépouillées de l'épiderme qui les recouvre , transmettent au siège commun de toutes les sensations , par des voies inconnues jusqu'à nos jours , & avec une extrême vitesse , le sentiment de douleurs des plus penetrantes. Et c'est par cette raison que les épreuves de piquer le dedans des mains , ou la plante des pieds , & de scarifier les omo-plates , les épaules , les bras , &c , ont souvent réussi pour découvrir une mort incertaine. De-là vient

aussi le succès de l'heureuse temérité d'une personne, qui , ayant fait entrer profondément une longue aiguille sous l'ongle d'un des doigts du pied d'une femme apoplectique qui ne donnoit aucun signe de vie , la fit dans l'instant même revenir à elle. Les exemples que nous avons rapportés ci-devant prouvent incontestablement que les incisions ont fourni des preuves que la vie des personnes qui les ont souffertes n'étoit pas finie. Enfin on regarde comme très-efficaces pour connoître l'état d'une vie incertaine , les épreuves qui se font par le moyen du feu. Aussi le celebre LANCISI que nous avons cité plus haut , & qu'on ne doit pas se lasser de ci-

ter , rapporte-t'il que des manœuvres , que les remedes les plus violens n'avoient pas pu reveiller d'un assoupiissement apoplectique , ont été sur le champ rappelés à la vie en approchant de la plante de leurs pieds des fers rouges. D'autres Auteurs conseillent pour le même effet de les mettre sur le sommet de la tête. On peut avec le même succès appliquer aux mains , aux bras , ou à la peau de quelque autre partie du corps , de l'eau , de la cire ordinaire bouillante , ou de la cire d'Espagne brûlante , ou bien une mèche allumée. On peut rapporter à la même cause l'effet des frictions violentes, dont s'est servi avec succès un Méde-

cin dont parlent les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature. S'étant apperçu qu'un homme qu'on croioit mort , avoit encore les membres flexibles , quoiqu'on ne sentit point de pouls , que l'immobilité du cotton approché de la bouche deposât contre l'existence de la respiration , & que les lavemens les plus âcres fussent sans effet , il fit frotter fortement la plante des pieds de cet homme avec une étoffe très-dure , penetrée d'une saumure très-forte , & par ce moyen le rappella à la vie. Cependant quelque efficaces que soient ces moyens pour juger de l'état d'un sujet qu'on croit mort , il est certain qu'ils sont quelquefois insuffisans ;

&, sans m'arrêter à compiler des exemples , je me contenterai d'en appeler à l'Histoire , communiquée à l'Académie Roïale des Sciences , d'un Soldat sur qui le fer chaud ne faisoit aucune impression douloreuse , bien que tous les organes des mouvements volontaires fussent en bon état.

V.

Quel est votre but , me dira-t'on ? à quoi bon tant de tentatives ? Quelle rage de couper , de piquer , de brûler , vous possède ? Ciel ! Je vois bien les traces de ceux qui sont entrés dans la grotte , mais je n'en vois pas qui m'indiquent qu'ils en soient for-

ris (a). Le Médecin ne m'a-t'il pas condamné deux fois à être enseveli , la premiere dans mon enfance , la seconde dans mon adolescence ? D'ailleurs *le commun des hommes doit-il blamer les Médecins prudens* , c'est la reflexion de ZACCHIAS , doit-il s'en

(a). M. Winslow fait ici allusion à la Fable de Phedre , qui a pour sujet *le Lion malade*. Le Renard se contente de témoigner à sa Majesté Lienne , la part qu'il prend à sa maladie , sans approcher de lui ; & quand le Lion lui demande la raison de sa conduite , il lui répond , que *l'exemple des autres l'épouvanter* ; *je vois bien les traces de ceux qui sont entrés dans la grotte* , mais je n'en vois pas qui m'indiquent qu'ils en soient sortis. C'est bien ici la même chose. Pour une personne sauvée du tombeau , combien ne peut-il pas y en avoir qui y aient péri !

mocquer , s'ils font des épreuves sur ceux qui sont effectivement morts , où qu'on croit tels , pour découvrir s'il leur reste encore , ou non , quelque souffle de vie ? Je ne puis résister à la tentation de rapporter ici d'après LANCISI un passage de Quintilien , qui s'explique dans les termes suivans . » Par » quelles raisons croîez-vous que » les funérailles se font si tard ? » Pourquoi troublons-nous le repos des pompes funebres par » tant de gémissemens , de pleurs , » de hurlemens ? si ce n'est qu'on » a souvent vu revenir à la vie » ceux à qui l'on étoit prêt de » rendre les derniers devoirs . C'est donc avec beaucoup de sagesse , ajoute le celebre Médecin que

nous venons de citer, que la Loi deffend d'enfouir sur le champ les morts, quels qu'ils soient, & principalement ceux qui sont frappés de mort subite. Après cette reflexion le même Auteur prie, non seulement les Médecins, mais les personnes charitables que le soin des ames appelle auprès des mourans, de faire les épreuves convenables pour s'assurer de la mort; & les Médecins en particulier, de travailler à découvrir par de nouvelles expériences, de nouveaux secours, qui puissent entièrement garantir les malades de la mort, ou du moins leur faire assez gagner de tems, pour qu'ils puissent laver leurs fautes dans les eaux de la pénitence, ce qui

est le plus essentiel , & recommander leur ame à leur Créateur. (8). L'oracle de la Faculté de Médecine de Paris , le célèbre RIOLAN , avoit donné long-tems auparavant l'exemple d'une pareille charité Médicinale , quand il dit , en parlant des corps de pendus destinés aux dissections anatomiques , que , *tant que le corps est chaud , s'il n'y a pas long-tems que l'exécution est faite , il ne faut pas le dissequer , parce qu'il est également du devoir de l'humanité , & de la charité , s'il y a encore quelque apparence de pouvoir rappeler le Sujet à la vie , de faire tous ses efforts pour y réussir , & de lui procurer le moyen de faire penitence.* Mais comme on n'a , surtout dans les cas que nous

avons rapportés , aucune marque absolument certaine de la fin de la vie , que les taches livides qui paroissent sur la peau , & l'odeur cadavereuse du Sujet , odeur fœtide , bien différente de toute autre , même de celle qu'exhalent les extrements , & qui est particulière à certains ulceres , le parti le plus sûr est de laisser dans le lit celui qu'on croit mort ; de l'y laisser , dis-je , enveloppé de ses couvertures , avec le chevet & l'oreiller , comme s'il étoit vivant ; & de ne l'abandonner aux appareils funebres qu'après deux , ou même trois jours , quand le corps entier s'est refroidi de lui-même , & que ses membres sont devenus roides dans cette situation . On devroit graver en lettres d'or cette réflexion de

§4 DISSERTATION.

l'Esculape Venitien TERILLI : puisqu'il est incontestable par tout ce que nous venons de dire, que le corps est quelquefois tellement privé de toute fonction vitale, & que le souffle de vie y est quelquefois tellement caché, qu'il ne paroît en rien différent de celui d'un mort ; la charité, & la Religion, veulent qu'on détermine un tems suffisant pour attendre que la vie puisse, si elle subsiste encore, se manifester par des signes ; autrement on s'expose à devenir homicide, en enterrant des personnes vivantes. Or c'est ce qui peut arriver, si l'on en croit la plus grande partie des Auteurs, dans l'espace de trois jours naturels, ou de soixante & douze heures.... Mais si pendant ce tems il ne paroît aucun signe de vie, & qu'au contraire les corps

exhalent une odeur cadavereuse , on a une preuve infaillible de la mort , & l'on peut les enterrer sans scrupule. Le celebre ZACCHIAS souffrant à ce jugement conclut par ces paroles : *il s'ensuit donc certainement qu'on n'a de preuve infaillible de la mort , qu'un commencement de putrefaction dans le corps (9).* Il ne faut donc pas s'étonner de la précaution que quelques personnes ont prise de dessendre par leur Testament de les mettre dans le cercueil avant quarante-huit heures au moins , & sans qu'on eut fait sur eux diverses épreuves avec le fer & le feu , pour acquérir du moins une plus grande certitude de leur mort. Et , sans remonter bien haut pour en trouver

des exemples , c'est à peu près ce qui est arrivé depuis fort peu de tems , c'est-à-dire , au commencement de la présente année , à Madame de CORBEVILLE , fille de distinction , & Chanoinesse , & ce qui a été ponctuellement exécuté par son illustre héritier , comme tout le monde l'a fçu dans le tems. Pour moi , soit que mon Testament porte ou non la même disposition , je profite de l'occasion présente , pour prier instamment ceux qui me verront dans le même état , de ne négliger aucun des moyens que j'ai proposés dans cette Dissertation , ou d'autres qu'on pourra imaginer , pour s'assurer si j'ai réellement païé le tribut inévitable.



ADDITIONS.

1. **U**N fait bien constaté , fut-il le seul de sa nature , suffit aux personnes judicieuses , & prudentes , pour faire une impression qui les tient continuellement sur leurs gardes. Mais il n'en est pas de même de tous les esprits. Ceux qu'on appelle esprits forts , toujours hérisrés de scrupules , retranchés dans des délicatesses que suggère la passion de se distinguer , plutôt que la crainte de croire trop légèrement , s'imaginent user de beaucoup de condescendance en regardant les faits uniques comme des excep-

tions qui ne tirent point à conséquence. Il y en a dont ces especes de faits ne font qu'effleurer l'imagination ; on en trouve enfin à qui cette faculté pesante a besoin d'être ébranlée par des secousses réitérées.

Comme donc un Auteur, jaloux de se rendre universellement utile , ou qui écrit sur des matières qui intéressent tous les hommes sans exception , ne doit négliger aucun de ceux entre les mains de qui son ouvrage peut tomber , on ne doit point être surpris que j'ajoute des Histoires à celles que M. Winslow a rassemblées pour prouver l'incertitude des signes de la mort. Leur multiplicité justifiera les précautions

tions des personnes prudentes , détruira tous les prétextes de l'incrédulité , fera des traces plus profondes dans les imaginations volages , & remuera celles qui ont besoin d'être fortement secouées.

La vérité que M. Winslow établit dans sa These , n'est point une de celles dont le Public lui doit la connoissance. L'Antiquité la plus reculée fournit des exemples de l'incertitude des signes de la mort.

Plutarque rapporte qu'une personne étant tombée de haut sur le col , mourut de sa chute , sans qu'il y eut la moindre apparence de blessure. Comme on le portoit en terre au bout de trois

jours, il reprit tout à coup ses forces, & revint à lui.

A l'histoire précédente Kirchmann joint la suivante tirée d'Apulée.

Asclepiade revenant de sa maison de campagne rencontra un grand convoi. La curiosité lui fit demander le nom du deftunt. Personne ne lui ayant répondu , tant la consternation étoit grande , il s'approcha du corps , il le trouva entièrement frotté de parfums , sa bouche humectée d'un baume précieux , suivant l'usage des Grecs. Il le tâta de toutes parts , & trouva des signes cachés de vie. Aussi-tôt il s'écria que le deftunt n'étoit pas mort. Les uns vouloient qu'on fit at-

tention au discours du Médecin ; d'autres , au nombre desquels étoient surtout les parens , & notamment les héritiers , se mocquoient du Médecin , & de la Médecine. Asclepiade eut beaucoup de peine à obtenir une courte surséance. Il fallut arracher le corps des mains des porteurs , aussi avides de leur proie que l'Enfer. On le reporta chez lui , où le secours des remedes convenables le rappella sur le champ à la vie. Celse fait une courte mention de cette histoire dans le Chap. 6. du Liv. II. de sa Médecine.

Eusebe , Theodoret , & Calixte *de immort. anim. c. viij.* rapportent d'après Platon au dixième
H ij

Livre de sa République, l'histoïre d'un Armenien qu'ils nomment *Eras*, qui fut tué dans une bataille. Quand on vint au bout de dix jours pour enterrer les morts, tous les corps se trouverent corrompus, excepté le sien ; ce qui fit qu'on le reporta chez lui pour lui rendre les derniers devoirs. Il revint à lui deux jours après, étant sur le bucher. Ce trait d'histoïre rapporté dans Quenstedt, est tiré du Traité de Kornmann de *Miraculis Mortuorum*. Il y a tout lieu de croire que c'est le même que rapporte Valere Maxime L. I. ch. 8. car il n'y a d'autre différence què celui du nom & de la Patrie du prétendu mort, que ce dernier appelle *Phereus*, & dit natif

de Pamphilie ; & ce qui me persuade encore plus que de part ou d'autre il y a erreur de nom , c'est que Valere Maxime cite aussi Platon pour garand , & qu'il est bien difficile de se persuader qu'il se rencontre deux événemens aussi parfaitement semblables . Cependant Kornmann dans son Traité *de Miraculis Mortuorum* rapporte ces deux traits d'histoire , attribuant à Platon celle de Phereus de Pamphilie , & citant Noël Taillepied dans son Traité *de Apparitione spirituum* pour garand de celuy d'Erus , Armenien , sans dire que ce dernier l'ait aussi tiré de Platon . Quoi qu'il en soit ces deux histoires font faire à Quenstedt cette judicieuse réflexion ,

Manent interdum spiritus corporibus humanis inclusi, sed motus occulti sunt, devinctique sensus adeo ut vivant ne, an non, ejusmodi corpora non facile intelligatur. » Il arrive quelquefois aux esprits de demeurer enfermés dans les corps des hommes, dans le tems que les sens sont tellement liés qu'il n'est point aisé de savoir si ces corps sont encore vivans, ou non.

Pline au Chapitre 52 du VII. Livre de son histoire naturelle, intitulé, *De ceux qui sont revenus à la vie, dans le tems qu'on leur rendoit les derniers devoirs*, dit qu'Acilius Aviola, homme de distinction, puisqu'il avoit été Consul, revint à lui étant sur le bucher;

mais que n'ayant pu être secouru , à cause des progrès que la flamme avoit faits , il fut brûlé vif. Le même accident arriva aussi à Lucius Lamia , qui avoit été Préteur. Ces deux événemens cruels sont aussi rapportés par Valere Maxime.

Celius Tuberon fut plus heureux , au rapport du Naturaliste que nous venons de citer. Il donna assez à tems des signes de vie , pour n'avoir pas le funeste sort de ses Concitoiens. Mais il n'y avoit plus un moment à perdre ; il étoit déjà sur le bûcher. Pline ajoute , sur le témoignage de Varron , que dans le tems qu'on faisoit à Capoue une distribution de terres , un homme qu'on portoit en terre revint à pied chez

lui, & que pareille chose est arrivée à Aquin. Le dernier trait que l'Historien rapporte est arrivé à Rome, & il devoit en être bien instruit, puisqu'il intéressoit le nommé Cerdidius mari de sa tante maternelle, qui revint à lui, après qu'on fut convenu avec l'Entrepreneur de ses funérailles, dont il se vangea en assistant en bonne santé à ses obsèques.

Ces exemples tirés de l'Histoire Romaine sont d'un grand poids pour établir l'incertitude des signes de la mort, & rendre extrêmement circonspect en fait d'enterremens. Mais nous renvoyions encore à ce que nous dirons plus bas sur les précautions que prenoient les Romains pour constater

constater la mort , afin de ne pas interrompre le fil de nos Histoires. Nous observerons pourtant encore que Manilius doutoit si peu qu'on eut enterré des vivans , qu'il dit formellement *Astronom.* IV. que quelques personnes sont revenuës de leurs tombeaux mêmes ;

Ex ipsis quidam elati rediere sepulchris.

La Grece & l'Italie n'ont point été les seuls théâtres de ces Tragédies ; les autres païs de l'Europe en fournissent aussi des exemples,

Voici ce qu'on trouve dans le *Voyage d'Italie* de Maximilien Misson tom. I. Lettre 5.

” Le nombre des personnes
” qui ont été enterrées comme
” mortes sans l'être , est grand en

„ comparaison de celles qui ont
„ été heureusement tirées de leurs
„ tombeaux Mais sans sortir
„ de Cologne, je vous ferai sou-
„ venir de l'Archevêque Geron ,
„ qui, au rapport d'Albert Kranz-
„ zius fut enterré non mort , &
„ ne put être assez tôt secouru ; &
„ vous savez sans doute que le
„ même accident arriva dans la
„ même Ville au Docteur subtil
„ Scot , qui se rongea les mains ,
„ & se cassa la tête dans son tom-
„ beau. Il est vrai qu'un certain
„ Georges Herwart , qui avoit
„ beaucoup de vénération pour
„ lui , trouvant quelque chose
„ de trop sinistre , & de trop défa-
„ gréable dans cette histoire , l'a
„ niée positivement à Bzovius ,

» l'un des plus considérables qui
» l'ont avancée; mais ni Bzovius,
» ni Paul Jove, ni Latome, ni
» Majoli, ni Vitalis, ni Garzo-
» ni, ni les autres qui tiennent le
» même langage, ne peuvent
» point être suspects d'avoir voulu
» mentir; & il n'y a nulle raison
» de ne vouloir point entendre
» leur témoignage.

Misson ajoute tout de suite
l'histoire suivante.

» Il y a quelques années que la
» femme d'un Orfevre de Poitiers
» nommé Mervache, ayant été
» enterrée avec quelques bagues
» d'or, selon qu'elle l'avoit désiré
» en mourant, un pauvre hom-
» me du voisinage, ayant appris
» la chose, déterra le corps la nuit

„ suivante pour dérober les ba-
„ gues. Ces bagues ne pouvant
„ être ôtées qu'avec effort, le vo-
„ leur reyeilla la femme , en les
„ voulant arracher. Elle parla , &
„ se plaignit qu'on lui faisoit du
„ mal. L'homme effraié s'enfuit ,
„ & la femme , revenuë de son aç-
„ cès d'apoplexię , sortit de son
„ cercueil heureusement ouvert ,
„ & s'en revint chez elle. En peu
„ de jours elle fut tout-à-fait gue-
„ rie. Elle a vêcu plusieurs années
„ depuis ce tems-là , & a encore
„ eu plusieurs enfans , dont il y en
„ a qui vivent encore aujourd'hui,
„ & qui exercent à Poitiers la pro-
„ fession de leur pere.

Ce qui donne à Misson occa-
sion de conter ces histoires , est un

tableau qui est à Cologne dans l'Eglise des Saints Apôtres, & dont voici le sujet dans les propres termes de ce Voiageur.

„ La femme d'un Consul de
 „ cette Ville ayant été enterrée
 „ l'an 1571, avec une bague de
 „ prix , le Fossoieur ouvrit le
 „ tombeau la nuit suivante pour
 „ voler la bague. Je laisse à pen-
 „ ser s'il fut bien étonné quand il
 „ se sentit serrer la main, & quand
 „ la bonne Dame l'empoigna pour
 „ se tirer du cercueil. Il s'en de-
 „ petra pourtant , & s'enfuit sans
 „ autre conversation. La Ressus-
 „ citée se developpa aussi du mieux
 „ qu'elle put , & s'en alla frapper
 „ à la porte de sa maison. Elle ap-
 „ pella un valet par son nom , &

" lui dit en trois mots le principal
 " de son avanture , afin qu'on ne la
 " laissât pas languir ; mais le valet
 " la traita de phantôme , & courut
 " pourtant tout effraié conter la
 " chose à son Maître. Le Maître
 " aussi incredule que le valet , le
 " traita de fol.... Cependant la
 " Deffunte , qui n'étoit pas mor-
 " te , grelottoit dans son drap ,
 " en attendant qu'elle put entrer.
 " Il arriva pourtant enfin que la
 " porte lui fut ouverte , on la re-
 " chauffa , & on la traita si bien
 " qu'elle recommença à vivre ,
 " comme si de rien n'eut été.

La même histoire est beaucoup
 mieux détaillée dans un Auteur
 fort ancien , c'est-à-dire dans *les*
Histoires admirables & memorables

de Simon Goulart, imprimées à
Genève en 1628.

L'Heroïne de cet évenement,
qui s'appelloit Reichmuth Adolch,
fut jugée morte d'une peste ,
qui détruisit la plus grande partie
des habitans de Cologne. Non-
seulement elle , recouvra la san-
» té , mais elle eut depuis trois
» fils , qui furent gens d'Eglise.
» Aiant vécu plusieurs années
» après cette délivrance fort ho-
» norablement avec son mari ,
» puis décedée paisiblement , elle
» fut enterrée près de la porte de
» l'Eglise des Saints Apôtres , en
» un monument de pierre haut
» élevé. Pour souvenance de ce
» que dessus fut érigé un grand
» tableau sur le sepulchre , où

» l'histoire sus - mentionnée est
» pourraite artistement , & dé-
» crite en vers Allemands. L'an
» 1604 , Jean Bussenmacher , ci-
» toien & Marchand de Cologne,
» a fait imprimer ce tableau en
» raccourci en une feuille , gra-
» vé en cuivre de taille - douce ,
» pour donner avis aux person-
» nes élongnées. J'ai vû le grand
» tableau à Cologne beaucoup
» de fois, non sans esbahissement ,
» & d'abondant je garde le petit
» tableau que Bussenmacher a pu-
» blié.

Il n'est pas dit un mot dans toute cette histoire de la Fable des chevaux montés au grenier du prétendu veuf , que Misson enchasse dans sa Relation , je ne

sais trop pourquoi ; puisqu'il ne la croit pas , qu'il pense qu'elle ne fait pas tort au fond , & que ce n'est au plus qu'une tradition , ou erreur populaire , démentie par ceux qui ont conservé la mémoire de cet événement , par des monumens postérieurs de peu de tems à sa datte.

Misson apporte enfin en preuve des resurrections de cette nature , l'histoire de François de Civille , *trois fois mort , trois fois enterré , & trois fois , par la grace de Dieu , ressuscité* , pour me servir des termes dont il se servoit dans les actes où il comparoissait ; histoire dont l'extrait est dans le troisième volume de son voyage. Je donnerai l'extrait de cet extrait , pour me

renfermer dans ce qui a rapport à notre sujet.

François de Civille, Gentilhomme Normand, étoit Capitaine d'une Compagnie de cent hommes dans la Ville de Rouen, lorsqu'elle fut assiegée par Charles IX, & avoit alors vingt-six ans. Il fut blessé à mort à la fin d'un assaut, & étant tombé du rempart dans le fossé, quelques Pionniers le mirent dans une fosse avec un autre corps, après l'avoir dépouillé de ses habits, & le couvrirent d'un peu de terre. Il y resta depuis onze heures du matin jusqu'à six heures & demie du soir, que son valet l'alla déterrer. Ce fidele domestique en l'embrassant, sentit en-

core quelques signes de vie , & l'emporta dans la maison où il avoit coutume de loger. Il y fut cinq jours , & cinq nuits , sans parler , ni remuer , ni donner aucun signe de sentiment , mais aussi ardent de fievre , qu'il avoit été froid dans la fosse. La Ville ayant été prise d'assaut , les valets d'un Officier de l'armée victorieuse , qui devoit loger dans la maison où étoit Civille , le jetterent sur une paillasse dans une chambre de derriere , d'où les ennemis de son frere le jetterent par la fenêtre. Il tomba heureusement sur un tas de fumier , où il demeura plus de trois fois vingt-quatre heures en chemise. Au bout de ce tems un de

ses parens , surpris de le trouver vivant , l'envoia à une lieuë de Rouen , où il fut traité , & pensé , & enfin parfaitement gueri.

Je vois bien dans cette histoire deux enterremens , & autant de resurrections ; mais je n'y en vois pas trois. Je n'en ai pas trouvé davantage dans les *Histoires memorables & admirables* de Goulart , où la blessure de Civille , & toutes ses suites sont détaillées fort au long. Voici ce que j'ai appris de vive voix.

La mere de Civille étant morte enceinte pendant l'absence de son mari , fut enterrée sans qu'on songeât à sauver l'enfant par l'opération Cesarienne. Le lendemain de l'enterrement le mari

arrive, & apprend avec surprise la mort de sa femme , & le peu d'attention qu'on avoit eue pour son fruit. Il la fait exhumer , lui fait ouvrir le bas - ventre , d'où l'on tira encore vivant celui dont on vient de faire l'histoire. Je conviens que cette circonstance est étrangere à notre sujet , comme elle l'étoit au plan de Goulart ; je suis cependant persuadé que le Lecteur ne me faura pas mauvais gré de ne l'avoir pas omise , & qu'elle auroit été lûe avec plaisir à la tête de l'histoire de la blessure de François de Civille.

Simon Goulart , que nous avons cité plus haut , a fait un article qu'il intitule , *Morts de peste , ou autres accidens violens &c*

soudains, ne doivent être si promptement ensevelis qu'on fait en divers endroits. Il le commence par l'extrait d'une lettre de Guillaume Fabri, celebre Chirurgien, adressée au Docteur Jean - Jacques Crafft, Médecin à Neufchastel. Voici comme Goulart rend la pensée de Fabri. » C'est à bon droit que Lievin Lemne, au second Livre des Secrets Miracles de la Nature, chapitre troisième, deffend d'ensevelir souvent les personnes opprassées de lethargie, d'apoplexie, de suffocation de matrice. Car je sais qu'il s'en est trouvé qui ont levé les aix de leur bicerre, ayant repris leurs esprits, & sont revenus à eux. Pourtant doit.

» il être deffendu aux Ensevelis-
» seurs & Enterreurs , d'enlever
» soudain ès bierres les personnes
» qu'ils estiment trépassées, nom-
» mément les apoplectiques, lé-
» thargiques , &c , attendu que
» l'ame demeure comme retirée
» en telles maladies en son siege
» plus secret, pour puis après faire
» sentir aux corps , vivifiés com-
» me devant , qu'elle n'en étoit
» pas sortie. Les exemples en sont
» en divers Auteurs anciens &
» modernes. Fabri ajoute que les
» Praticiens ont raison de con-
» seiller qu'en la peste & ès mala-
» dies contagieuses , & malignes ,
» on ensevelisse incontinent les
» corps , pour ce qu'il leur en
» prend comme aux lampes , tor-

» ches , & flambeaux , qui venant
» à s'esteindre , remplissent les
» chambres de fumée fascheuse ,
» & de puante odeur. Mais cette
» façon d'ensevelir si soudain n'est
» pas seure , ni ne convient aux
» Chretiens , comme les Histoires
» suivantes le tesmoignent. » Ce
qu'il y a de singulier , & en même-
tems de bien humiliant pour l'hu-
manité , toujours la victime du
préjugé , c'est que Fabri conte au
Médecin Suisse les trois Histoires
suivantes , sans revenir à la vérité ,
& sans remarquer qu'en tems de
maladies pestilentielles & conta-
gieuses , il ne faut pas plus préci-
piter les enterremens , que dans
les autres , ou qu'il faut bien con-
tater préalablement la mort .

La premiere est d'un jeune homme de vingt-deux ans, du Village de Meniere , au canton de Fribourg , qui , l'an 1566 fut attaqué d'une peste qui emporta presque toute sa famille. Lui-même , repute mort le quatrième jour , fut enseveli. Huit heures après on vint prendre le corps pour l'enterrer. Comme on le vouloit poser dans la bierre , on trouva qu'il n'étoit ni froid , ni roide ; ce qui donna lieu d'examiner l'état du corps , auquel on trouva encore un peu de respiration. On le remit dans un lit bien chaud , avec des tuiles chaudes aux pieds. On lui fit avaler quelques gouttes de malvoisie. Non-seulement il revint à lui , mais il

étoit à son labour un mois après , & il jouissoit d'une bonne santé dans sa soixante - quatrième année , étant pere de sept enfans.

La seconde Histoire est celle de Reichmuth Adolch , qui a été rapportée plus haut.

La troisième est celle d'un maître d'hôtellerie de la Ville de Cleves , qui , dix - sept ans avant celui où il contoit son histoire à Fabri , tomba dans une telle syncope à l'occasion d'une maladie aigue & violente , qu'on l'auroit enterré , si M. Jean Wier , ne l'eut rappelé à la vie , en le tenant chaudement au lit , mettant au malade des épithèmes (a) sur le

(a) Les épithèmes sont des médicaments simples , ou composés , qui s'ap-

cœur & aux poignets , & lui faisant avaler par intervalle quelques gouttes de médicaments corroborans ; toutes manœuvres qui divertirent les assistans aux dépens du Médecin , jusqu'à ce que leur succès eut justifié leur utilité.

En voici cinq autres , que M. Crafft écrit à Fabri. Je les abrège comme les précédentes , les faits seuls étant intéressans à notre sujet.

La Bourgogne , & surtout la Ville de Dijon , fut ravagée d'une

pliuent à l'exterieur pour produire sur l'interieur un effet conforme à l'intention du Médecin. Il y en a de fébrifuges , de stomachiques , de cordiaux ou fortifiants , &c. Ceux dont il est parlé dans l'histoire présente sont de cette dernière espèce.

K ij

peste si meurtriere en l'année 1558, qu'on n'avoit point le tems de creuser une fosse pour chaque mort. On en fit donc de très-vastes , qu'on remplissoit de corps. Dame Nicole Lentillet eut le sort commun , & après quelques jours de maladie tomba dans une syncope si violente , qu'elle fut jugée morte , & enterrée dans une fosse commune. Le lendemain de son enterrement au matin , elle revint à elle , fit des efforts pour sortir ; mais sa foiblesse , & le poids des corps dont elle étoit couverte l'en empêcherent. Elle resta dans cette horrible situation pendant quatre jours , que les Enterreurs venant pour mettre d'autres corps dans la fosse la de-

gagerent , & la reporterent chez elle , où elle se rétablit parfaitement.

La seconde histoire de M. Crafft étoit nouvelle quand il écrivoit. C'est celle d'un Païsan de Courcelles proche Neufchastel , qui étoit tombé en syncope , & qu'on descendoit dans la fosse sans bierre , lorsqu'on lui apperçut un mouvement des épaules. Il fut reporté chez lui , & guerit. Cet accident le fit surnommer *le Mort de Courcelles.*

Un Jurisconsulte de Vesoul , Ville de la Franche - Comté auprès de Besançon , cachoit si soigneusement une lethargie , dont les accès étoient assez frequens , que personne n'en savoit rien.

La raison principale qui l'y engageoit étoit la crainte de manquer un mariage qu'il étoit sur le point de contracter. Craignant pourtant que quelque bevûë inopinée ne lui devint fatale , il fit confidence de son état au Prevôt de la Ville , que sa Charge obligoit d'y être sedentaire. Le mariage se conclut , & il fut assez long-tems en bonne santé. Mais sa femme , à qui il n'avoit point fait de confidence , l'aitant jugé mort dans un accès très-violent de son mal , le fit mettre dans le cercueil. Le Prevôt qui étoit absent dans le tems de l'accès , revint heureusement assez tôt pour le sauver ; il fit surseoir l'enterrement , & le malade revenu à lui ,

lui eut obligation de seize ans de vie.

Une aspersion abondante d'eau benite sauva le quatrième, dont parle le Docteur Suisse. Il étoit dans l'Eglise près d'être enterré, lorsqu'un des parens du prétendu Deffunt jeta de l'eau benite en assez grande quantité sur le visage qui étoit découvert ; ce qui fit revenir à lui le malade, qui fut parfaitement gueri.

Crafft terminé les Histoires des Ressuscités guéris par celle de Jacques de Lavaur, Chastelain de Boudry, dans la Comté de Neuchâtel, que des douleurs cardiaques firent tomber en syncope si violente, qu'on le jugeoit mort à l'arrivée d'un Médecin qu'on

avoit envoyé chercher à Fribourg pour le soulager. Le Docteur n'en jugeant pas de même , lui souffla dans les narines du poivre pulvérisé , qui fit éternuer le Chastellain , lequel vêcut encore un bon espace de tems en l'exercice de sa charge , pour me servir des termes de Goulart , de qui je vais transcrire les paroles suivantes.

» Le Docteur Craft ajoute en-
 » core d'autres Histoires de per-
 » sonnes qui , pour avoir été en-
 » terrées , non encore décédées ,
 » néanmoins sont expirées dedans
 » leurs fosses & tombeaux ; ce
 » qui a été connu puis après par
 » divers efforts remarqués en leurs
 » sépultures , & en leurs corps.
 » Nommément il fait mention
 » d'une

» d'une Damoiselle d' Augsbourg,
» qui tombée en syncope par suf-
» focation de matrice , fut ense-
» velie , & mise dans une voûte
» profonde , sans y être couverte
» de terre , mais la voûte murée
» soigneusement. Qu'au bout de
» quelques années quelqu'un de
» la même famille mourut ; & des-
» mara-t'on la voute, dont ouver-
» ture faite , le corps de la Da-
» moiselle fut trouvé sur les de-
» grés tout à l'entrée de la closture,
» n'ifiant point de doigt à la main
» droite. *M. Guillaume Fabri en sa*
» 2. Centurie de ses observations
» Chirurgiques , obs. 96.

Les observations , ou histoires
que nous avons rapportées jusqu'à
présent n'ifiant parlé que de ma-

lades, ou de blessés, nous croions devoir transcrire ici ce qu'on lit au sujet des noyés, & des pendus; dans le Chap. VII du quatrième Livre de la Theologie Physique de Guillaume Derham, qui cite le Chapitre X du Traité de Pechlin, *De aér. & Alim. defect.* J'ai copié la Traduction que j'ai trouvée dans la version Françoise de cet ouvrage, à quelques endroits près que j'ai corrigés, sur le Traité même de Pechlin que j'ai recouvré depuis. J'ai aussi ajouté à la fin les réflexions de l'Auteur sur ces histoires, ne voyant pas les raisons qui ont pu engager M. Derham à les supprimer.

„ Il y a dix-huit ans qu'un Jar-
„ dinier de Tronningholm, en-

» core plein de vie , âgé présen-
» tement de soixante - cinq ans ,
» & assez sain & vigoureux pour
» son âge , voulut secourir quel-
» qu'un qui étoit tombé dans
» l'eau. Il arriva que sans y pren-
» dre garde , il marcha sur la glace
» qui se rompit sous lui , & le fit
» tomber lui-même dans l'eau ,
» qui à cet endroit avoit dix-huit
» aunes de profondeur ; il enfonça
» tout de bout , & alla perpen-
» diculairement au fond , où ses
» pieds s'attachèrent. Il resta dans
» cet état pendant seize heures
» avant qu'on le tirât hors de
» l'eau. Il dit que dès qu'il fut
» sous l'eau son corps se roidit ,
» & perdit tout mouvement , &
» tout sentiment , si ce n'est qu'il

„ lui sembla entendre confusément le son des cloches qu'on sonnoit dans ce tems-là à Stockholm. Il sentit aussi d'abord comme une vessie devant la bouche , qui empêcha qu'aucune eau ne put entrer par là , mais bien par les oreilles , par où il la sentit passer , & c'est ce qui lui causa un affoiblissement de l'ouie , qui lui resta encore quelque tems après. On le chercha vainement partout pendant seize heures. A la fin un croc s'étant fiché dans sa tête , qu'il dit avoir senti , on le trouva , & on le tira du fond de l'eau. On esperoit encore , soit par coutume , soit par persuasion populaire de le faire

» revenir ; c'est pourquoi on l'en-
» veloppa dans des draps, de peur
» que l'air , entrant trop subite-
» ment dans les poumons , ne lui
» fut funeste. Etant ainsi garantî
» de l'air on l'aprocha doucement
» d'un lieu un peu chaud , & on
» l'échauffa peu à peu & par de-
» grès ; ensuite on l'enveloppa de
» linges chauds , on le frotta , & ,
» à force de le tourmenter , on
» remit le sang , & tout le corps ,
» en mouvement. Enfin on le fit
» entierement revenir par des
» cordiaux , & des breuvages
» qu'on donne dans l'apoplexie.
» Il raconta qu'il portoit encore
» les marques de la blessure que
» le croc lui avoit faite à la tête ,
» & les montra même , di-

» sant qu'il étoit encore sujet à
» de grands maux de tête. En
» conséquence d'un accident aussi
» singulier , & attesté sous ser-
» ment par des témoins oculaires,
» la Serenissime Reine Mere lui fit
» une pension annuelle. On le
» présenta aussi au Prince , pour
» lui en faire le récit en person-
» ne.....

» M. Tilasius , Bibliothécaire
» de la Bibliothèque Roiale , a
» écrit l'histoire d'une femme qui
» avoit resté trois jours entiers
» sous l'eau , & qu'on avoit fait
» revenir à peu près de la même
» maniere que le Jardinier. Elle
» étoit alors encore pleine de vie.
» On peut joindre à cela le té-
» moignage du Seigneur Burman-

„ nus , qui a assuré en votre pré-
„ fense & celle d'un Seigneur
„ très - distingué , qu'il avoit en-
„ tendu une Oraison funebre
„ qu'on fit dans un Village nom-
„ mé Bonciss , dans la Paroisse de
„ Pithovie. Après que le Prédi-
„ cateur eut raconté plusieurs
„ faits & gestes du deftunt , qui
„ étoit un Vieillard septuage-
„ naire , nommé Laurent Jonas ,
„ il entendit dire au Panégyriste
„ que cet homme s'étoit noyé à
„ l'âge de dix-sept ans , & (quel
„ prodige !) qu'ayant été tiré de
„ l'eau sept semaines après , on le
„ fit revenir , & qu'il se porta bien
„ ensuite.

„ Il est surprenant que ces his-
„ toires qui sont connues de tout

» le monde en Suede , n'ainct
» point encore été rendues publi-
» ques dans aucun écrit , ni con-
» sacrées à l'immortalité par l'at-
» testation d'aucun Docteur. Pour
» moi qui fais qu'il y a dans la na-
» ture beaucoup de choses ca-
» chées , & qu'il en arrive tous
» les jours un grand nombre que
» je jugeois autrefois impossibles ,
» je me ferois un scrupule de re-
» voquer en doute avec opiniâ-
» treté des faits dont tant de per-
» sonnes distinguées ont enrichi
» leurs porte-feuilles , & de nier
» formellement une histoire que
» le premier coup d'œil fait na-
» turellement regarder comme
» parodoxe.

M. d'Egly , de l'Academie

Roiale des Inscriptions & belles Lettres , m'a raconté la maniere dont il avoit sauvé la vie à un Suisse qui faisoit le métier de plongeur , & qui , se fourrant dans les trous qui servent de retraite aux plus gros poissons , se faisoit par ce moyen un revenu assez considérable.

Aiant eu ordre un jour de pêcher pour une compagnie qui vouloit se regaler au diner , il promit de fournir un beau plat de poisson. Les parties intéressées l'accompagnerent jusques sur le bord de la riviere , où l'aint vu plonger , ils se retirerent comptant sur l'accomplissement de sa parole.

Cependant l'heure du diner

vint sans qu'on entendit parler du Suille. La moitié de l'après-midi s'étant passée de même, on fut à la rivière pour savoir la raison de ce retardement. Ses habits trouvés sur le rivage donnerent plus que du soupçon du malheur qui lui étoit arrivé. On fit fouiller avec des crocs dans l'endroit où on l'avoit vu plonger. On le sentit, après l'avoir blessé en plusieurs endroits, & on réussit enfin à le tirer de l'eau.

Sur le fondement que le pêcheur étoit submergé depuis environ neuf heures, le Curé du lieu, qui étoit présent, vouloit le faire enterrer tout de suite, & il l'eut été, sans l'opposition de M. d'Egly, qui, sur ce qu'il

voioit bouillonner l'eau qui sortoit de la bouche de ce malheureux , soutint qu'il n'étoit pas mort. Il attribuoit avec raison ce bouillonnement à un reste de respiration.

Cette observation fit impression sur les spectateurs. On porta le Suisse dans une maison , où , après l'avoir étendu sur des cabourets , on lui serra le ventre , pour l'aider à rejeter l'eau qu'il avoit avalée. Quand il en eut rendu une assez grande quantité en trois quarts d'heures , ou environ , il fit un mouvement de la jambe qui mit en évidence qu'il étoit encore vivant. On l'enveloppa de linges chauds pour le rechauffer peu à peu , puis on le

transporta dans un lit bien chaud, où sa vie s'étant manifestée de plus en plus, on risqua une ample saignée. Elle fut suivie d'un soupir, puis de la connaissance, & peu de tems après d'une guerison parfaite.

Ce service important fit sur le Suisse l'effet qu'il devoit produire. Il n'a jamais rencontré depuis ce tems M. d'Egly, sans lui donner des marques de sa reconnaissance.

Voici maintenant les exemples de pendus rappelés à la vie que cite M. Derham. Le premier est aussi tiré du même traité de Pechlin Chap. VII. Ce celebre Médecin en a pris lui-même connoissance. Je transcris encore les propres paroles du Traducteur.

» Une femme s'étant pendue
» paroissoit tout - à - fait morte ;
» mais un Médecin entrant par
» hasard dans la maison , la fit
» revenir à force d'esprit de sel
» ammoniac..

Le second est de M. Derham.
Je ne fais encore que transcrire :

» Les Vieillards se ressouviennent encore d'Anne Green ,
» exécutée à Oxford le 14 Décembre 1650. Elle avoit été pendue durant une demi-heure. Dans cette entrefaite quelques-uns de ses amis lui frappoient la poitrine ; d'autres la tiroient par les pieds de toutes leurs forces ; ils l'élévoient quelquefois pour la tirer en bas plus fortement , & par secousses , afin de mettre plutôt

„ fin à ses souffrances ; comme la
„ relation imprimée le porte.
„ Après qu'on l'eut mise dans le
„ cercueil , on s'apperçut qu'elle
„ respiroit encore. Il y eut un
„ gaillard vigoureux qui, pour
„ la faire mourir , lui donna des
„ coups de pied , de toute sa force ,
„ sur la poitrine , & dans l'esto-
„ mac ; malgré tout cela elle re-
„ vint par l'assistance des Doc-
„ teurs Peity , Willis , Bathurst ,
„ & Clark. Je l'ai vu moi-même
„ bien des années après. On m'a
„ dit même qu'elle a eu plusieurs
„ enfans depuis.

Apparemment que les Senten-
ces criminelles ne portent point
en Angleterre comme ici , pendu
& étranglé jusqu'à ce que mort s'en-

suive. Cette dernière histoire pourroit donner lieu à d'autres refléxions ; mais comme elles seroient déplacées dans cet ouvrage , nous nous nous bornerons à la suivante qui y a rapport , c'est que dans l'un & l'autre cas un enterrement précipité auroit été un homicide , & que toutes les présomptions qu'un corps doit être mort , ne sont point des raisons suffisantes pour négliger les précautions qu'on peut employer pour constater son état.

Kornmann , dans son Traité de *Miraculis Mortuorum* , rapporte les histoires suivantes.

Saint Augustin raconte d'après Saint Cirille , que le Prêtre André , Cardinal , étant mort à

Rome en présence de beaucoup de personnes, fut porté le lendemain à l'Eglise , où , le Pape & tout le Clergé assistant à son service pour faire honneur à sa mémoire , après de frequens gémissemens , il reprit les sens & la vie. Cet événement fut regardé dans le tems comme un miracle , & ce miracle attribué à Saint Jérôme , à qui ce Prêtre étoit très-dévot.

L'évenement suivant ressemble bien plus à un miracle , & cependant on ne dit pas qu'il ait été regardé comme tel.

Gocellinus , neveu d'un Archevesque de Cologne , étant encore jeune , tomba dans le Rhin , & s'enfonça de maniere qu'on ne

le vit plus. Quinze jours après il fut repesché, & présenté au tombeau de saint Suibert. On trouva qu'il vivoit encore.

Comme on ne reproche pas aux Médecins trop de crédulité, on ne sera point surpris que nous ne regardions pas ces deux évenemens comme miraculeux. Sans prétendre rien retrancher du pouvoir qu'ont les Saints pour operer des prodiges par la vertu du Tout-Puissant, dont ils sont les bien-aimés, nous estimons avec les Theologiens les plus judicieux, qu'on ne doit point supposer de miracle dans les évenemens qui peuvent être du ressort de la nature. Or les exemples rapportés ci-devant donnent lieu de douter que ces

M

prétendues résurrections aient rien de surnaturel.

Kornmann cite encore d'après Galien deux exemples de l'incertitude des signes de la mort. Le premier est d'un homme attaqué d'une suffocation qui dura six jours, pendant lequel temps il demeura sans boire ni manger, & ayant les artères dures, *arteriae dures*, dit Kornmann, c'est-à-dire immobiles, si je ne me trompe. Le second est d'un homme qui en enterra un autre avant soixante-& douze heures, à compter de sa mort apparente, & le tua réellement par cette précipitation, puisqu'il étoit encore vivant.

Après ces observations, & plu-

sieurs de même nature ne sera-t'on pas surpris de voir Kornmann embarrassé à expliquer comment quelques morts devorent , & avalent leurs suaires , ou habillements dans le tombeau , & l'histoire rapportée par Hondorff dans son *Théâtre Historique* d'une femme qui s'est devorée elle même ? N'est-il pas plus probable d'attribuer ces phenomenes au desespoir , trop naturel à une personne enterrée vivante , que de dire , comme il fait , que *l'on n'en peut donner la raison , cujus rei certa occulta erit ratio* ; à moins , ajoute-t'il , qu'on ne pense avec les Rabbins que les corps des hommes sont la proie , ou la nourriture du serpent , ou d'Azazeli , pour se

servir de leur propre expression ; qui est le maître de la chair & du sang , & que Dieu a condamné , comme il est dit dans la Genèse , à manger de la terre tous les jours de sa vie ; *terram comedes omnibus diebus vita tuae*. Il est vrai qu'en adoptant cette explication toute simple il n'auroit point fait briller son savoir pour prouver que nos corps ne sont que poussière , & terre ; proposition sans doute qui demandoit une dissertation pour convaincre les incredules .

Si l'éloignement des tems & des païs rend les objets moins sensibles , & moins frappans , comme il arrive quelquefois , on peut rapprocher le Lecteur de nos jours , & de notre patrie .

Je commencerai par ce qui arriva à un Chanoine de Bourges, lequel, revenu à lui pendant qu'on chantoit son service dans l'Eglise Metropolitaine, fut reporté chez lui, & gueri de sa maladie. Il vécut long-tems après cet accident, & devint Official du Diocèse de Paris. Je ne sais ni le nom du Chanoine, ni la date de cet événement ; mais on n'en doit rien conclure contre sa vérité.

Voici une seconde tragedie dont la scène est à Toulouse. Une Dame ayant été enterrée dans l'Eglise des Jacobins avec un diamant au doigt, un de ses domestiques se laissa enfermer dans l'Eglise, &, la nuit étant venue, descendit dans le caveau où l'on

avoit déposé le cercueil. L'ifiant ouvert , & le gonflement du doigt empêchant la bague de couler , il se mit en devoir de le couper. La douleur aiant fait faire un cri à la prétendue morte , le domestique saisi de fraieur , tomba sans connoissance. Cependant la Dame continuoit de se plaindre. Le tems de Matines arrivant heureusement , les plaintes se firent entendre à quelques Religieux , qui , guidés par le bruit , descendirent dans le caveau , où ils virent la Dame sur son feant , & le domestique à demi-mort. On couvrit éveiller le mari , qui fit rapporter sa femme chez lui. Elle guerit de cette maladie. Mais le faisissement du domestique fut si vio-

lent qu'on ne put le rappeller à la vie. Il mourut dans les vingt-quatre heures, & dedommagea la mort, de la victime qu'il lui avoit enlevée.

Ce n'est point le seul exemple d'enterrement précipité que fournit la Ville de Toulouse. Je suis actuellement porteur d'un certificat écrit & signé par M. Blau, Gentilhomme d'Auvergne, d'une probité non-suspecte, qui est conçu en ces termes :

„ Je soussigné déclare qu'étant „ à Toulouse il y a environ cin- „ quante-cinq ans, pour y faire „ mes études, & m'étant rendu „ à saint Etienne, pour y en- „ tendre le sermon, j'y vis arri- „ ver un convoi funebre, dont

» on différa la cérémonie jusqu'à
» près le sermon, & cependant
» on déposa le corps dans une
» Chapelle où tous les parens en
» deuil entrerent ; mais au mi-
» lieu du sermon le prétendu
» mort ayant donné des signes de
» vie, on le ramena vite chez
» lui, comme chacun pense ; d'où
» il résulte que sans le sermon on
» auroit enterré un homme vi-
» vant. Fait à Paris le 27 Avril
» 1740.

M. Mozet, Fondeur de caractere d'Imprimerie à Paris m'a raconté trois histoires arrivées à Rheims sa patrie.

Sa grand-mere ayant eu la dévotion d'aller prier auprès du cercueil d'une de ses voisines qui étoit

étoit exposée sur la porte , enten-
dit dans le cercueil un mouve-
ment qui lui fit dire à l'Ecclesias-
tique qui le gardoit , que la femme
n'étoit surement pas morte . Le
même bruit s'étant fait entendre
à ceux qui furent informés du dis-
cours de la Dame Mozet , on ou-
vrit le cercueil , & la prétendue
morte fut trouvée réellement vi-
vante . Il y a environ soixante &
dix ans que cette scène se passa .

Les deux suivantes sont de la
connaissance dudit sieur Mozet .

Une fille du nommé Gouge
artisan , ayant été conduite à l'Hô-
tel-Dieu , & étant jugée morte de
la maladie qui l'y avoit fait trans-
porter , donna heureusement des
signes de vie dans le tems qu'elle

étoit sur le brancart dont on se servoit pour la porter dans la fosse. Elle guerit de cette maladie, & fut mariée depuis. Ce fait peut être encore certifié par Jeanne Gouge, sœur de la Ressuscitée, blanchisseuse, demeurant rue de l'Arbalêtre Fauxbourg saint Marcel. La datte de cette histoire est d'environ vingt-cinq ans.

Le nommé Husson, fils d'un Serger, est le héros de la troisième, arrivée il y a trente-huit ans, ou environ. Ce Serger avoit en nourrice assez près de Rheims le fils dont nous parlons. On donna avis de sa mort au père, qui jugea à propos de constater la vérité du fait par lui-même. Il arriva dans le Village comme on étoit prêt d'en-

terrer son fils. Il fit ouvrir le cercueil, & trouva l'enfant tellement vivant, qu'il vequit encore vingt ans après cet évenement.

M. Mozet m'a ajouté qu'il y avoit encore d'autres histoires de même nature arrivées à Rheims. La précipitation avec laquelle on enterre, rend cette vérité plus que probable. Mais si des exemples multipliés prouvent que nombre de personnes ont eu le bonheur d'éviter d'être enterrées vivantes, ne donnent-ils pas plus que du soupçon qu'un bien plus grand nombre n'a pas échappé à ce traitement inhumain? Je ne puis encore m'empêcher de faire une réflexion, toute humiliante qu'elle est pour la nature humaine. Que

N ij

faut-il donc aux hommes pour les détromper de leurs préjugés , & les précautionner contre d'aussi terribles accidens , si c'est en vain qu'ils frappent les yeux de toute une Ville ! Car on ne peut supposer , quand on connaît la Province , qu'il y ait quelqu'un à la connoissance de qui un pareil évenement ne vienne pas dans la Ville où il arrive. Et que faut-il à ceux qui sont chargés de veiller à la sûreté publique pour les engager à prendre les mesures convenables pour prévenir de pareils malheurs :

Les histoires suivantes sont arrivées à Paris. Une personne de distinction attaquée d'une de ces maladies dont on guerit tous les

jours, bien qu'elles soient mortelles de leur nature, mais où la mort est toujours annoncée par des signes avant-coureurs, étoit traitée par un Médecin de la Faculté, dont on n'a pu me dire le nom. Il le laissa le soir en danger, mais sans avoir lieu de craindre qu'il le voioit pour la dernière fois. Lorsqu'il vint le lendemain, on lui dit en entrant dans la maison que le malade étoit mort la nuit. En conséquence on l'avoit mis sur la paille, & enseveli. Le Médecin assura positivement qu'il étoit impossible qu'il fut mort. Il fit decoudre le suaire, & remettre le prétendu mort au lit, lequel, aidé du secours des remèdes, justifia le sentiment du

N iij

Médecin , en revenant d'une syncope violente qui avoit fait prendre le change aux Assistans. Il véquit plusieurs années depuis cet accident.

La nommée Aubert , demeurant rue Chartiere à l'image de saint Sébastien , s'étant mise dans une colere violente contre un de ses enfans , tomba dans une syncope si forte que non-seulement on la crut morte , mais qu'on la mit dans le cercueil , & qu'on l'exposa à sa porte. Une femme de son voisinage ne pouvant se persuader que la Aubert fut réellement morte , fit tant auprès de la famille qu'on remonta le cercueil dans la chambre , & qu'on l'ouvrit , en présence d'un Méde-

cin & d'un Chirurgien. On m'a nommé ce dernier Chauvet. On trouva le corps encore tout chaud, & le visage de couleur vermeille. Le Médecin assura qu'il n'y avoit pas une heure que la femme étoit morte, & qu'on l'auroit probablement tirée d'affaire si on l'eut saignée dans le commencement de sa syncope, causée par la seule violence de son accès de colere.

Un Crocheteur, demeurant rue des Lavandieres, tombe malade, & est porté à l'Hôtel-Dieu. Le croiant mort quelque tems après, on le transporte à Clamartre, avec les autres morts du même Hôpital, & on le met avec eux dans la fosse. Il revient à lui sur les onze heures de la nuit,

dechire son suaire , frappe à la loge du portier , qui lui ouvre la porte , & revient chez lui.

On rapporte encore que la Dame Langlois , femme d'un Graveur & Imager rue saint Jacques près la rue de la Parcheminerie , a été ensevelie , mise dans le cercueil , & portée à l'Eglise ; & que pendant le service s'étant apperçu que la bierre remuoit , on l'ouvrit , & l'on trouva la morte bien vivante. Elle a vécu long-tems après cet accident.

Il y a douze ou treize ans qu'une femme du commun demeurant rue des Boucheries , ou du Four , Fauxbourg saint Germain , fut jugée morte , & mise sur la paille avec un cièrge aux

pieds, comme c'est la coutume. Quelques jeunes gens qui s'étoient chargés de la veiller, ennuies sans doute de la taciturnité de la defunte, saisirent, pour s'en dédommager une occasion favorable que le hazard leur présenta. En badinant, on renversa sur la paillasson le cierge qui étoit aux pieds de la defunte. Il y mit le feu, qu'on ne put éteindre assez promptement pour la garantir des atteintes de la flamme qui lui fit jeter un grand cri. Je laisse à penser si nos jeunes gens dans ce moment songerent à se réjouir. Chacun fuit ; mais aux cris redoublés de la femme, on vint à son secours, on la tira de sa paillasson, on arrêta les progrès de l'in-

cendie , & on remit la Ressuscitée au lit. Elle se plaignit alors de sentir un très - grand froid ; car cette scène se passoit en hiver. On la rechauffa ; & elle guerit si bien qu'elle est devenue mère plusieurs fois depuis sa résurrection.

Quelque resolution que j'eusse prise de m'en tenir aux histoires qui ont été rapportées ci-devant , je n'ai pu résister à la tentation de faire part au Lecteur de quelques autres qui sont venues depuis à ma connaissance , & qui méritent sûrement toute son attention par leur singularité , & leur authenticité. Je les reduis comme les précédentes aux circonstances essentielles.

Deux Marchands de la rue

saint Honoré, liés d'une étroite amitié, d'une fortune égale, & d'un même commerce, avoient chacun un enfant, l'un un fils, l'autre une fille, à peu près de même âge. Les premiers sentimens qui apprirent à la fille qu'elle avoit un cœur, lui firent aussi connoître qu'il étoit au jeune homme, qui ne lui étoit pas moins attaché. Cette inclination reciproque étoit entretenue par une frequentation qu'autorissoient les peres & meres, qui voioient avec plaisir les sentimens de leurs enfans conformes aux vues qu'ils avoient de les unir. On étoit sur le point de conclure le mariage, lorsqu'un riche Financier vint à la traverse, & fit la demande de

la Demoiselle. L'appas d'une fortune beaucoup plus brillante fit changer tout à coup les sentimens de son pere & de sa mere. Malgré la répugnance que la fille marqua pour le suppôt de Plutus , elle ceda aux instances de ceux à qui elle devoit le jour ; elle épousa le Financier , & en femme vertueuse interdit à jamais sa présence au jeune homme qu'elle aimoit. La mélancholie dans laquelle le fatal engagement qu'elle venoit de contracter la jetta , la fit tomber dans une maladie , où ses sens furent tellement assoupis qu'on la crut morte , & qu'on l'enterra.

L'Amant ne fut point des derniers à être instruit de la triste fin de sa Maîtresse. Mais se rappel-

tant qu'elle avoit eu autrefois une attaque violente de lethargie , il se flatta qu'il en étoit peut-être encore de même , & cette idée non-seulement suspendit sa douleur , mais lui fit prendre le parti de corrompre le Fossoieur , avec le secours duquel il tira la Defunte de son tombeau , & l'emporta chez lui , Il mit sur le champ toutes sortes de moyens en usage pour la rappeller à la vie , & il eut le bonheur de voir fructifier ses soins .

Il est aisément de concevoir quel fut l'étonnement de la Ressuscitée quand elle se trouva en maison étrangere , qu'elle vit son Amant auprès de son lit , & qu'elle apprit le détail de ce qui lui étoit

arrivé pendant son sommeil le chargique. On n'eut point de peine à lui faire sentir tout ce qu'elle devoit à son libérateur. L'amour qu'elle avoit toujours pour lui est l'orateur le plus pathétique. Elle guerit, & croiant que sa vie appartenloit de droit à celui de qui elle la tenoit, ils passèrent en Angleterre, où ils vécurent plusieurs années dans l'union la plus parfaite.

L'envie de repasser en France leur étant venue au bout de dix ans, ils revinrent à Paris, & ne prirent aucune précaution pour se cacher, persuadés qu'on ne soupçonneroit jamais ce qui étoit arrivé. Le hazard voulut que le Financier rencontra sa femme

dans une promenade publique.

Cette vue fit une impression si forte sur lui que la persuasion de sa mort ne pût l'effacer. Il fit si bien qu'il la joignit, &, malgré le langage qu'elle lui tint pour lui donner le change, il la quitta plus que persuadé qu'elle étoit réellement celle dont il avoit fait le deuil.

La bizarrerie de l'évenement ayant donné à la femme, des charmes qu'elle n'avoit jamais eus pour de Financier, il découvrit son domicile dans Paris, malgré les précautions qu'elle avoit prises pour se cacher, & la reclama en Justice.

Ce fut en vain que l'Amant fit valoir les droits que ses soins lui avoient acquis sur sa Maîtresse,

qu'il representa qu'elle seroit morte sans lui ; que son adversaire s'étoit dépouillé de tous les siens en la faisant enterrer ; qu'on pouvoit même l'accuser d'homicide faute par lui d'avoir pris les précautions convenables pour constater la mort , & mille autres raisons que l'amour ingénieux lui fournit , sentant que le vent du Bureau n'étoit point favorable , il prit le parti de ne point attendre le Jugement du procès , & passa avec sa Maîtresse dans les païs étrangers , où ils finirent paisiblement leurs jours .

Cette curieuse histoire est tirée du Tome VIII des Causes Celebres & interessantes , où elle est rapportée sans datte .

La

La suivante est accompagnée de circonstances moins intéressantes , mais qui ont toutes un rapport direct avec notre sujet. Je la tiens de M. d'Egly , que j'ai déjà cité , & qui en a entendu conter trente fois la meilleure partie par celle qui en est l'heroïne. Elle peut avoir environ trente ans de datte.

M. Devaux , Maître Chirurgien de saint Cosme , demeurant rue S. Antoine , avoit dans sa maison deux Demoiselles , dont la domestique , nommée Marie Isabeau , a été portée trois fois en terre , & ne revint à elle la troisième fois , que dans le tems qu'on la descendoit dans la fosse . L'habitude qu'elle avoit contractée de con-

trefaire assez parfaitement la morte pour en imposer à tout le monde , inspira tant de défiance , que , quand elle mourut réellement , on ne voulut point courir le risque d'une quatrième méprise. On la garda pendant six jours dans la maison avant de la faire enterrer.

Je finirai par deux faits rapportés par Bohn dans la première Dissertation de l'Appendix qui termine son *Traité des rapports des blessures mortelles*. Je ne fais que traduire.

En l'année 1619 une fille de mauvaise vie accoucha d'une fille , dans un pré du territoire de Torgaw. Pour dérober au public la connaissance de cet accouchement , elle l'enterra toute vivante.

Le Juge instruit du crime , fit dé-
terrer l'enfant , qui fut encore
trouvé vivant. Ce fait est constaté
par le procès criminel fait à cette
occasion.

Il est arrivé quelque chose de
semblable en l'année 1674. Des
personnes qu'un commerce illi-
cite avoit rendus peres d'une fille ,
l'envelopperent de linges & d'é-
toffes , & l'enterrerent dans une
grange dans une fosse en pied de
profondeur. Après l'ayoir com-
blée de terre , ils la couvrirent de
bottes d'avoine , s'imaginant que
ces précautions étoient suffisantes
pour mettre à couvert l'honneur
de la fille. Mais le crime ayant
promptement transpiré , on en sui-
vit la piste , & l'on déterra au bout

O ij

de sept heures la victime malheureuse d'un point d'honneur malentendu. Elle fut encore trouvée vivante, & par ce bonheur inespéré épargna à ses cruels parens l'énormité d'un parricide, & le supplice destiné à la punition de ce crime.

Auroicht - ils évitè le glaive vangeur de Themis, ces parens inhumains, de la part de qui le crime étoit entierement consommé, si le bandeau de cette Déesse ne lui servoit, comme on nous le fait entendre, qu'à l'empêcher d'avoir acception de personne ? Au reste je parle suivant nos Loix, & peut-être ne sont-elles pas aussi rigoureuses, ou, pour mieux dire, aussi équitables dans le

pays où le délit a été commis.

Mais les reflexions morales ne font point de ma compétence. Renfermons-nous donc dans les conséquences physiques qu'on a droit de tirer de ces histoires.

Il s'en ensuit qu'on peut vivre pendant plusieurs heures sans respiration. Il est question formellement de sept dans la seconde. Le Professeur de Leipsick n'articule pas le temps que l'enfant dont il s'agit dans la première est resté dans la terre. Mais s'il est permis de hazarde des conjectures, il n'est pas vraisemblable qu'il ait été aussi court. Car avant qu'on ait fait une dénonciation; que le Juge ait fait les formalités requises en pa-

reil cas ; qu'on ait fait les perquisitions nécessaires ; il faut qu'il se passe plus de sept heures ; d'autant plus qu'il n'est point naturel d'espérer qu'en précipitant la procedure , on pourra venir encore à tems pour sauver la vie à un enfant dont la tendresse & l'humanité n'ont point empêché la propre mere d'être le bourreau. Je crois donc être bien autorisé à me persuader que le premier enfant a été enterré plus long-tems que le second , & je demande en conséquence pourquoi l'on ne pourroit vivre de même pendant le double de ce tems ? Cette progression nous meneroit loin. Les conditions nécessaires à la conservation de la vie sont encore un

mystere qui peut-être ne sera jamais suffisament éclairci.

Un volume entier ne suffiroit pas à contenir toutes les histoires de resurrections de cette nature qu'on voudroit ramasser. Ceux qui voudront en voir un plus grand nombre pourront consulter les *Observations Médicinales* de Forestus, celles d'Amatus Lusitanus, les *Observations Chirurgiques* de Guillaume Fabri, le Traité de Levinus Lemnius sur les *Miracles cachés de la Nature*, les *Observations* de Schenkius, les *Questions Medico-Légales* de Pierre Zacchias, le Traité des maladies des femmes d'Albertinus Bottonus, le Traité des causes de la mort subite de Dominique Terilli, le Trai-

té des morts subites de Lancisi , le Traité de Kornmann sur les Miracles des Morts , &c. Nous ne pourrons cependant nous dispenser de rapporter encore l'accident arrivé à Vesale , à la suite duquel nous mettrons un malheur presque semblable arrivé à un autre Médecin.

2. André Vesale , successivement premier Médecin de l'Empereur Charles - Quint , & de Philippe second , Roi d'Espagne , son fils , s'étant persuadé qu'un Gentil - homme Espagnol qu'il traitoit , étoit mort , demanda à ses parens la permission d'en faire l'ouverture ; ce qui lui fut accordé . Mais il n'eut pas plutôt enfoncé le bistouri dans le corps , qu'il

qu'il y remarqua des signes de vie ,
& ouvert la poitrine , qu'il vit le
cœur palpitant. Les parens du
deffunt aiant eu connoissance de
l'avanture , ne se contenterent
pas de le poursuivre comme meur-
trier , mais encore l'accuserent
d'impiété devant l'Inquisition.
Comme la faute étoit notoire ,
les Juges de ce Tribunal voulu-
rent lui faire souffrir la peine qui
lui étoit due. Le Roi d'Espagne
par son autorité , ou plutôt par
ses prières , le délivra de ce dan-
ger , à condition qu'il expieroit
son crime par un voyage de la
Terre Sainte. Après la mort de
Fallope , le Senat de Venise l'ait
mandé pour venir remplir sa pla-
ce , il s'embarqua. Mais dans la

traversée il fut jetté par une tempête furieuse dans l'Isle de Zante, où, après avoir erré quelques jours dans les deserts, & souffert les dernières extrémités de la faim, il finit déplorablement sa vie, denué de tout secours, le 15 d'Octobre 1564, âgé de cinquante-huit ans.

Voici la seconde histoire que nous avons promise. Elle est extraite du Traité de Terilli que nous avons cité plus haut.

Une Dame de condition en Espagne, attaquée de suffocation hysterique, étant jugée morte sans retour, on appella, pour en faire l'ouverture, un Anatomiste célèbre, peut-être à dessein de penetrer la cause de sa mort. Aa

second coup de bistouri, elle revint à elle-même, & donna des signes de vie évidens, par les cris que lui arracha le fatal instrument. Ce triste spectacle causa tant d'étonnement, & d'horreur aux Assistans, que ce Médecin qui étoit auparavant dans une grande réputation, abhorré & détesté de tout le monde, fut obligé sur le champ de sortir, non seulement de la Ville où s'étoit passée cette tragedie, mais même de la Province ; & il fut contraint de prendre ce parti tant pour éviter les mauvais discours, que pour mettre sa vie en sûreté. Mais en quittant ces funestes lieux, il emporta avec lui ses remords, & ce ver rongeur, qui n'épargne au-

cun coupable. Enfin la tristesse termina promptement une vie qui ne pouvoit se prolonger sans prolonger ses malheurs.

Après des accidens aussi tristes, & les suites funestes qui menacent également tous ceux qui pourroient s'y exposer, peut-on apporter trop de précautions pour bien constater la mort avant d'entreprendre l'ouverture d'un corps? Car peut-on raisonnablement s'imaginer que deux Médecins aussi célèbres que ceux dont nous venons de parler, aient enfoncé le bistouri dans les corps de ces infortunés sans aucun examen préalable? Est-il surtout vraisemblable que Vesale, qui avoit suivi la maladie du Gentilhomme Es-

pagnol, n'ait point été autorisé à le croire mort par les signes prognostics & diagnostics de cet état? & s'il l'a été, que devons-nous penser de leur certitude? Je ne prétends pourtant pas ôter à ces signes, les avantages qui leur sont dus. Je sais, dit Celse, qu'on peut, si la mort future est annoncée par des indices certains, qu'on peut, dis-je, me demander comment des malades abandonnés par les Médecins guerissent quelquefois, & que quelques-uns même sont revenus à la vie dans le tems de leurs funérailles.

Avant de passer à la réponse, il est bon d'observer qu'un malade abandonné des Médecins, n'est autre qu'un sujet où l'on remarque le malheureux concours

des signes qui indiquent une fin prochaine. Car tant qu'il y a de l'esperance , il est du devoir , de l'honneur , & même de l'interêt du Médecin , de ne pas lui refuser son ministere. Voici maintenant la réponse de Celse.

La Médetine est un art conjectural ; & telle est la nature de ses conjectures , que ce qui réussit le plus souvent , trompe pourtant quelquefois. Il ne faut donc point ôter toute croissance à ce qui trompe à peine une fois en mille , puisqu'il n'y a aucune comparaison entre le succès & l'erreur. Ce que je dis n'a pas seulement d'application aux signes mortels. Il doit s'entendre également des signes salutaires. Car les esperances sont quelquefois trom-

pées, & il meurt des malades dont le Médecin auroit répondu dans le commencement. Et je suis bien aise d'avertir (ce que le Lecteur est prié de remarquer) que les signes de guérison & de mort sont plus fautifs dans les maladies aigues, que dans les chroniques. (a).

(a) Les maladies aigues sont celles qui de leur nature se terminent promptement par la mort, ou la guérison des malades. Les Grecs les nomment *vites*, ou *promptes*, termes que des Autentis Latins ont rendu par le mot *celeres*, auquel répondroit parfaitement le mot de *precipitées*, ou *expeditives*. Telles sont la fluxion de poitrine, la pleuresie, la petite verole, &c. Les chroniques au contraire sont celles qui de leur nature durent long-tems à raison de l'opiniâtréte de leurs causes. Telles font l'hydropisie, le scorbut, la paralysie, &c.

Ce n'est pas sans raison que je prie le Lecteur de faire attention à la remarque de Celse ; puisque les malades qui font le sujet des différentes Histoires que nous avons rassemblées , étoient tous dans le cas de maladies aigues. Car bien qu'il y en ait quelques-uns d'attaqués de maladies habituelles , & par consequent chroniques de leur nature , telles , par exemple , que l'affection ou suffocation hysterique ; ces maladies ont des intermissions si parfaites , ou des rémissions si considérables , que chacun de leurs accès doit être regardé comme une maladie particulière , qui , considérée dans ce point de vue , est certainement une maladie aigue. Cette

proposition est si évidente qu'il n'y a personne, même le moins au fait de la Médecine, qui ne mette une difference infinie entre ces maladies habituelles qui reviennent par accès, & une phthisie causée par l'ulcere du poumon, une hydropisie produite par l'obstruction des viscères, &c. Je dis même qu'il faut être Médecin pour connoître les raisons qui font ranger ces différentes maladies dans la classe des maladies chroniques.

3. Si les exemples de ceux qui ont été enterrés vivans sont rares, il l'est encore bien plus qu'on ait le bonheur de leur donner des secours assez prompts pour les arracher des bras de la mort. Mais

comme la vie d'un homme est d'un prix inestimable ; il est à propos qu'on soit instruit de la manière dont on peut rappeller à la vie , ou , pour mieux dire , à une vie durable , ceux qu'on auroit retirés du tombeau , quand en un siecle , ou même encore plus , on ne devroit sauver la vie qu'à un seul ; je vais même plus loin , quand on ne la pourroit prolonger que de quelques heures. Les personnes sensées verront bien , sans que nous soions obligés de nous étendre sur ce sujet , que quelques heures de plus , sont quelquefois d'un prix inestimable , tant pour ce monde-ci , que pour l'autre.

Supposant donc une personne

qu'on retire du tombeau , du cercueil , de l'eau , ou de quelque autre situation , où le défaut d'air respirable lui causeroit nécessairement une suffocation , c'est lui mettre le poignard dans le sein ; que de l'exposer subitement à toute l'action de l'air. Ce fluide entrant brusquement dans la poitrine cause aux vesicules du poumon une dilatation , qui loin de faciliter le passage du sang dans ce viscere , ne fait qu'y apporter un nouvel obstacle , parce que le cœur n'a point assez de ressort pour forcer la résistance que l'air fait à son passage ; d'autant plus que le poumon est devenu flasque , comme il arrive nécessairement à toutes les fibres privées de

l'influx des esprits ; influx qui dépend nécessairement comme effet , & comme suite , de la libre circulation du sang dans tout le corps , & de la velocité du mouvement circulaire. La précaution donc qu'on prit , au rapport de Pechlin , d'envelopper d'un drap les personnes qu'on avoit retirées de l'eau , est extremement sage , & non-seulement convient à cette espece de suffocation , ou privation de respiration , mais à toute autre. L'exemple du Franciscain , qui dohne occasion à ces remarques en est une preuve convainquante.

Mais ce n'est point assez de garantir des personnes , des brusques impressions de l'air , il faut en-

core ne leur en laisser le libre usage que par degrés.

Le ralentissement de la circulation étant nécessairement suivi d'une diminution proportionnée de la chaleur , il faut s'attendre que les corps des personnes suffoquées , ou privées de la respiration auront perdu la plus grande partie de ce soutien de la vie; Ils ont donc besoin d'être rechauffés. Mais il leur seroit également pernicieux de les approcher brusquement du feu , ou d'employer précipitamment les remèdes propres par la volatilité de leurs principes , à causer une rarefaction dans le sang. Il est beaucoup plus prudent de commencer par des frottements des extrémités, qu'on

aura soin de graduer, & ausquelles on pourra employer des étoffes chaudes, que de presenter tout à coup ces Ressuscités au feu, ou de leur faire user de médicaments volatils ; sauf à venir à ces secours quand la circulation aura donné des signes de rétablissement qui ne laisseront plus lieu de craindre leurs mauvais effets. Encore faudra-t'il graduer ces secours avec les mêmes attentions que nous demandons dans l'application des frictionns.

Ces précautions sont fondées sur une raison physique suffisamment connue des gens du métier, & que les autres Lecteurs apprendront sans doute avec plaisir.

Le sang de la veine cave se dégorge dans l'oreillette droite du cœur, dont la contraction le pousse dans le ventricule droit, qui, se contractant à son tour, pousse le sang dans l'artère pulmonaire. Pour que ces opérations réussissent, il faut que la quantité du sang qui se degorge dans l'oreillette droite, ne force point son ressort, que le ventricule droit en ait assez pour pousser le sang dans l'artère pulmonaire, & qu'il n'y ait dans cette artère rien qui s'oppose à la distribution qui s'y en doit faire. Or, suivant la supposition, ou, pour mieux dire, le principe établi ci-dessus, la contraction de l'oreillette, & celle du ventri-



cule droit, sont extremement affoiblies, puisque ces muscles participent au relâchement de tout le genre fibreux; & nous avons d'ailleurs établi que le poumon est affaissé, & par conséquent s'oppose à la libre circulation du sang, ou à sa libre distribution dans ce viscere; donc en administrant des secours qui donneront trop brusquement un trop grand mouvement au sang, on forme des obstacles invincibles à sa circulation, & par conséquent on fait servir à donner la mort les secours qu'on destinoit à rétablir la vie. En effet la trop grande quantité de sang qui entre dans l'oreillette droite forcera le foible ressort qui lui reste. Mais quand elle

elle en auroit assez pour le faire entrer dans le cœur , ce muscle n'aura point assez de force pour le faire entrer dans le poumon , ou du moins pour vaincre la résistance combinée de l'air qui aplatis les vaisseaux sanguins des poumons , & de l'affaissement de ce viscere.

Les précautions que nous avons indiquées sont donc absolument indispensables.

Il est inutile de remarquer que quand la circulation recommence à se faire librement , pour lors on pourra la remettre dans l'état naturel , au moyen des cordiaux , & des remèdes anti - apoplectiques . Mais je le repete , ces remèdes , & surtout les derniers , qui sont les plus énergiques , ne doivent

être employés que très-sobrement dans le commencement. J'estime même que le plus sûr est de s'abstenir entièrement de ces derniers, & de commencer par les cordiaux les plus doux ; dont les parties énergiques dissoutes dans un plus grand véhicule se mêlent plus insensiblement au sang, & par conséquent y produisent plus lentement leurs effets. J'observerai cependant qu'on n'a point les mêmes dangers à craindre de l'usage exterieur des remèdes les plus énergiques; ainsi on ne doit point faire de difficulté de les appliquer aux tempes, au nez, aux poignets, à la fossette du cœur, en un mot à toutes les parties où les artères, plus extérieures, sont

aussi plus exposées à leur action. Et comme les parties membranées ne sont pas un des moins dres organes des mouvemens qui s'executent dans le corps , elles meritent aussi une attention particulière. Les frictions aux pieds & aux mains seront donc extrêmement utiles , ainsi que l'application à ces parties , des médicaments spiritueux. Quand des raisons tirées de l'Anatomie & de la Physiologie ne prouveroient pas cette vérité , il suffiroit , pour s'en convaincre , de l'observation de M. de Deventer qui conseille les frictions faites avec des brosses de crin à la plante des pieds des enfans nouveaux nés qui ne donnent point de signes de vie , pour

retablir chez eux la circulation qui en est le principe.

Il est vrai que M. de Deventer ne conseille pas dans ce cas l'application des medicaments spiritueux à ces parties. Mais comme c'est une vérité connue de tout le monde, que ces remèdes, & même toutes les liqueurs pénètrent du dehors dans l'intérieur des vaisseaux, il est certain que leur application externe ne peut faire qu'un très-bon effet. La seule observation qui me reste à faire sur cette manière de les administrer, est que comme le mélange qui s'en fait dans le sang par cette voie, n'est point aussi prompt que par l'intérieur, & que ces parties sont les plus éloignées.

gnées du centre , c'est aussi la manière la plus sûre d'administrer ces remèdes.

Il est bon que le Lecteur soit prévenu qu'on emploie souvent , ou même presque toujours , pour donner du secours aux personnes tirées de l'eau , un moyen entièrement inutile , & d'ailleurs extrêmement propre à leur faire perdre le peu de vie qu'elles peuvent encore avoir ; c'est de les pendre par les pieds , sous prétexte de leur faire rejeter l'eau qu'elles ont pu avaler . Car si l'on avale de l'eau quand on se noie , c'est dans l'estomac qu'elle descend , & non dans la poitrine ; or en ce cas cette eau n'est pas nuisible à leur rétablissement .

A l'expérience qui prouve évidemment qu'il n'entre pas d'eau dans la poitrine de ceux qui se noient, puisqu'on n'y en trouve point quand on en fait l'ouverture, je puis ajouter la mienne; car j'ai eu le bonheur d'échapper à la porte de la mort. Je me souviens parfaitement que cherchant de l'air pour respirer, j'ouvris à trois reprises différentes la bouche, sans trouver autre chose que de l'eau, dont j'avalai chaque fois une gorgée; & qu'elle ne produisit sur moi d'autre sensation que celles que produisent les liqueurs que j'avale ordinairement; preuve manifeste que cette eau avoit pris le chemin que suivent ordinairement les liqueurs.

On m'objectera peut-être qu'il en est ainsi tant que la connoissance dure. Mais je répondrai qu'outre que les liquides sont empêchés d'entrer dans la trachée artere, ou les poumons, par un jeu de ressort mechanique, & auquel la raison n'a pas la moindre part; il en doit être des poumons comme d'une bouteille vuide, qu'on oblige d'enfoncer, & dans laquelle l'eau n'entre pas, parce que l'air qu'elle contient s'oppose au passage de l'eau; d'autant plus que le mouvement de la poitrine destiné à attirer l'air, celle totalement pour lors, & par conséquent que rien n'oblige l'eau d'entrer pour remplir sa place.

J'ai ajouté que ce procedé est

extrêmement propre à ôter aux
Noiés le peu de vie qui leur reste.
Et de fait, quel effet peut pro-
duire cette suspension par les
pieds, que d'obliger toute la co-
lomne de sang qui vient au cœur
par la veine cave inférieure à faire
effort, & peser, contre celui qu'ap-
porte la cave supérieure ? Or le
cours du sang ne peut être inter-
rompu dans la cave supérieure,
qu'il ne regorge dans les jugu-
liaires, & par conséquent dans
toute la tête ; & n'interrompe
pas son poids & sa quantité, la
circulation des esprits, dont la
liberté est si nécessaire au étab-
lissement de la circulation des
liqueurs, qu'on a dessein de pro-
curer.

Je

Je remarquerai encore, avant de passer à une autre matière, qu'un des secours les plus efficaces pour rappeler à la vie ceux qui ont été étranglés, ou suffoqués, est de les saigner promptement, & surtout de la partie la plus propre à dégager la tête, c'est-à-dire du pied, ou de la jugulaire. M. Silva conseillera la première méthode, M. Tralles la seconde. Quant à moi je n'ai point dessein de décider en faveur de l'un & de l'autre. Peut-être le tems de prendre parti n'est-il pas fort éloigné.

L'utilité de la saignée dans cette situation du sujet, paroîtra évidente à ceux qui sauront que les pendus meurent d'apoplexie

R

sanguine , & non d'un defaut de respiration , ou d'un engorgement de sang dans la poitrine , comme on le pense communément. En effet quand on les ouvre , on trouve la poitrine presque vuide de sang , & le cerveau extrêmement enflammé ; ce qui est très-conforme aux loix de la circulation. Car la corde causant une compression des jugulaires internes & externes , empêche par consequent le sang de descendre de la tête , dans le tems que la force des membranes des arteres qui portent le sang à cette cavité , est cause qu'elles ne se resserrent pas également de cette compression. Le sang continue donc de monter , sans avoir la li-

berté de descendre. Il est par conséquent nécessaire qu'il s'amasse en trop grande quantité dans le cerveau, & qu'il s'y forme une apoplexie de sang. Il se trouve au contraire peu de sang dans la poitrine, parce que l'air dont la corde empêche la sortie, s'y dilate considérablement, & tellelement qu'il élève visiblement les côtes. Or il ne peut se dilater aussi considérablement sans comprimer les membranes des vaisseaux des poumons ; donc il ne peut manquer d'empêcher le sang de s'y trouver dans la quantité accoutumée.

4. Kirchmann prétend que Celse entend ici parler d'un Traité de Democrite intitulé
Rij

ΤΕΡΙ ΑΠΝΟΥ. Ce Traité a été composé à l'occasion d'une femme qui a repris la vie après avoir été pendant sept jours sans en donner le moindre signe. D'autres Auteurs attribuent le même Traité à Heraclide de Pont, qui vivoit long-tems après Democrite; & Galien, Pline, & Diogene Laërce sont de ce dernier avis. Quoi qu'il en soit, il en résulte toujours de ce Traité, qu'on a scu dans la plus haute Antiquité qu'il y a des maladies qui ôtent telle-ment l'usage des sens extérieurs, que le malade paroît mort. » Diogene Laërce, ce sont les paro-les de M. le Clerc dans son Histoire de la Médecine, dit qu'Empedocle fut particulier-

» rement admiré, pour avoir gue-
 » ri une femme que l'on croioit
 » morte, quoique ce ne fut, à
 » ce que reconnut le Philosophe,
 » qu'une *suffocation de mere*. Il ap-
 » pelloit cette maladie d'un mot
 » Grec qui signifie *sans respi-
 ration*, (*Ἄπνειας*) & il assuroit
 » qu'on pouvoit vivre en cet état
 » jusqu'à trente jours.

Voici ce que M. le Clerc dit
 d'Heraclide de Pont dans l'histoi-
 re que nous venons de citer : » Il
 » avoit écrit un Livre *des causes*
des maladies, & un autre in-
 » titulé *de la maladie où l'on est*
sans respiration (*πεπί την ἀπνειαν*), .
 » Heraclide disoit que dans cet-
 » te maladie on demeuroit quel-
 » quefois jusqu'à trente jours

„ sans respirer , en sorte que l'on
 „ paroissoit mort , sans que le
 „ corps se corrompit.

A ces autorités nous pourrons ajouter celle de Pline , qui , après avoir parlé du triste sort d'Aviola , & de Lamia , fait cette reflexion : „ Telle est la condition des hommes ; les jugemens qu'ils font en état de porter sont tellement incertains , qu'on ne peut même se fier à la mort . ” *Hac est conditio mortalium : ad hanc ejusmodi occasiones fortuna gignitur , ut de homine ne morti quidem debeat credi.*

Colerus observe qu'un „ homme qui n'est point encore véritablement mort est , même long- „ tems , sans donner aucun signe

» de vie, & comme mort ; &
 » c'est ce qu'on a très-souvent
 » remarqué dans le tems des pes-
 » tes, où l'on a vu nombre de
 » personnes portées en terre,
 » revivre dans leurs tombeaux.
 » Nous avons aussi là que le même
 » accident est souvent arrivé à
 » des femmes attaquées de suffo-
 » cation de matrice. » *Homo non-*
dum vere mortuus jacet exanimis,
& tanquam mortuus, etiam per diu-
nurnam tempus ; atque id sapissime
comperitum est pestilentiarum tem-
poribus, multos videlicet qui pro
mortuis tumultandi ferebantur, in
sepulchris revixisse. Multoties etiam
mulieribus accidisse legimus ex suffo-
catione matricis laborantibus. *Eco-*
nom. part. 6. lib. XVIII. cap. 113.

» On a vu , dit Forestus , re-
 » venir à eux , & revivre des per-
 » sonnes qui avoient été submer-
 » gées , & étoient restées dans
 » l'eau pendant quarante - huit
 » heures. Il est arrivé quelque-
 » fois à des femmes enterrées
 » dans un accès de maladie hy-
 » terique , de reprendre la vie
 » dans leurs tombeaux . . . & c'est
 » par cette raison qu'il est décidé
 » qu'on doit attendre soixante &
 » douze heures avant de faire les
 » enterremens . » *In annis sub-
 merisi post octo & quadraginta ho-
 ras recreati revixere. Fæmina ali-
 quando in vulva cruciatu elatae , in
 sepulchris ad vitam rediere . . . se-
 tuaginta propterea & duas horas an-
 tequam humentur decrevere. Forest.*
Obs. Med. l. 17. Obs. 9.

Cette précaution d'attendre soixante & douze heures pour enterrer ceux qu'on croit mort, est de très-ancienne date, puisque Dilherus, *tom. I. Disput. Philol.* remarque que Platon vouloit qu'on gardât les corps jusqu'au troisième jour, pour s'assurer pendant ce tems de la réalité de la mort, *ut interea de mortis certitudine constaret.* On peut juger par les exemples que nous avons cités jusqu'à présent, si cette précaution, plus sage que la conduite de bien d'autres peuples, est suffisante pour constater la mort.

5. Bien que M. Winslow avertisse en cet endroit, & en plusieurs autres de sa Thèse, qu'on peut se méprendre en croiant vi-

vans ceux qui sont réellement morts, il n'en faut pas conclure qu'il faille s'exposer au hazard d'enterrer des personnes vivantes par trop de précipitation. Cette erreur est au contraire une raison pour ne se pas presser. Mais l'exactitude de la discussion demandoit ces remarques.

L'observation de M. Winslow est fondée sur une histoire rapportée par Lancisi dans le Chap. XVI. du premier Livre de son *Traité des Morts subites*. Il dit qu'un Médecin Romain étant auprès d'une des personnes les plus qualifiées de cette Cour, qui étoit morte subitement, dans le tems que lui Lancisi l'avoit abandonné, soutint au grand étonnement de

toute la maison , & en particu-
lier de son confrere , qui ne pou-
voit assez admirer sa bêtise , que
le mort étoit encore vivant ; &
la raison qu'il donnoit de ce ju-
gement étoit que le pouls se faisoit
encore sentir . *L'ignorant* , conti-
nue notre Auteur , ne s'apperce-
voit pas que la pulsation qu'il at-
tribuoit au mort n'étoit autre que
celle des arteres de ses propres doigts ,
(car il avoit le sang extrêmement
bouillant) avec lesquels pressant
étroitement le poignet du mort ,
d'ailleurs sec & maigre , il empê-
choit son propre sang de passer libre-
ment de ses arteres dans ses veines ,
& obligeant l'effort du sang d'aug-
menter dans les extrémités , il aug-
menteoit aussi la pulsation de leurs ar-

teres. Or une telle méprise , comme le remarque Lancisi , ne peut que rendre notre profession méprisable.

6. Il en est des vibrations des arteres , comme de celles des cordes d'instrument. Plus la corde est grosse , plus les vibrations sont sensibles. Le coup d'archet sur une grosse corde rend ses vibrations sensibles au doigt , & même à la vue. Tout le monde peut se convaincre par sa propre expérience , de la visibilité de ses vibrations , & l'on sait qu'elles sont si fortes dans les instrumens dont les cordes sont fort grosses , comme celles de la contrebasse , qu'il faut les jouer avec des gands. C'est tout le contraire des vibrations

de la chanterelle , & surtout sur le violon , où le coup d'archet ne les rend pas même sensibles au doigt , quand il est donné légerement. A force d'être légères & courtes , elles se réduisent au simple frémissement.

La vibration ou pulsation d'une artère considérable par son diamètre , & en conséquence par l'épaisseur de ses membranes , est donc très-sensible , pendant que celle des extrémités arterielles se perd presque entièrement , & la pulsation est d'une force moyenne dans le milieu du canal arteriel. En conséquence de ces principes les artères carotides & crurales doivent avoir des vibrations plus fortes que celle du poignet , celle

qui est entre le pouce & l'os qui soutient le doigt indice , & celles des tempes. Elles peuvent donc servir à découvrir des signes de circulation dans le tems que les autres cessent d'en donner. C'est par cette raison que dans les mourans on dit que le pouls remonte. Leur pouls en effet qu'on touche au poignet , par rapport à la commodité du Médecin , est sujet aux altérations suivantes que j'ai eu lieu d'observer dans une personne qui étoit assez proche de sa fin. J'y remarquai d'abord beaucoup de frequence , mais les pulsations étoient toujours distinguées les unes des autres ; peu de tems après elles se presserent tellement qu'à peine pouvoit-on distinguer leur

intervalle ; enfin elles se reduisirent à un simple frémissement, qui, concourant avec une heure critique pour les malades, me fit annoncer une fin prochaine, laquelle, contre toutes les apparences, fut différée au lendemain, la circulation s'étant un peu rétablie. Dans ces circonstances le pouls, dont le mouvement est presque insensible au poignet, est encore sensible en remontant le long de l'avant-bras, lorsque l'artere est placée de maniere qu'on puisse la sentir, ou que la maigreur en facilite le tact. Mais inutilement chercheroit-on des vestiges de pulsation au - delà du pli du coude, parce que l'artere y est trop con-

centrée pour être encore sensible. Et c'est ce qui a donné lieu à cette erreur populaire, que quand le pouls est remonté au pli du coude, le malade est sans ressource.

Si cette façon de penser n'est pas vraie à la rigueur, elle a du moins quelque fondement. Car il est évident en conséquence des principes que nous avons établis, qu'il faut que la circulation soit extrêmement ralentie pour n'être point sensible dans une artère aussi considérable que l'est celle du bras au pli du coude.

Mais une conséquence que je prétens tirer de cette observation, c'est que bien que le mouvement de l'artère ne dépose plus en fa-

yeur

veur de la circulation , il n'en faut pas conclure qu'elle n'existe plus. Tout ce qu'on a droit d'affirmer , c'est que les vibrations de l'artere sont peut - être devenues si courtes, & si legeres, qu'elles échappent au sentiment ; ce qui suffit bien pour constater un état extrêmement contre nature , mais n'est pas une preuve infaillible de la mort.

7. M. Winslow ne parle en cet endroit que de la respiration qui se fait en plein air , ou dans un air libre ; mais outre les deux observations que nous avons rapportées d'après Pechlin , qui établissent que deux noïés étoient restés sous l'eau , l'un pendant seize heures , l'autre au moins

pendant quarante deux jours (en effet Pechlin dit qu'il en fut retiré dans la septième semaine, *septima denum hebdomada extractum*, ce que le Traducteur rend assez mal à propos par ces mots, *aient été tiré de l'eau sept semaines après*) outre la remarque de Forestus, rapportée dans la note 4, de noirs tirés de l'eau au bout de quarante-huit heures, qui n'ont pas laissé de revenir à eux, & de revivre ; les Naturalistes nous parlent de Plongeurs célèbres, qui restoient sous l'eau pendant un temps très-considerable, non pour en sortir, comme les personnes citées par Pechlin & Forestus, sans vie apparente & sans connaissance, mais pour en revenir plein de vie & de vigueur.

Ce seroit la matière d'une belle & curieuse Dissertation d'examiner si la respiration a pu s'entretenir dans ces différentes personnes, ou comment elle a pu le faire ; & au cas qu'elle ne l'ait pu , comment la circulation s'est continuée chez elles sans le secours de la respiration.

L'on a toujours cru que dans ces cas il ne s'est point fait de respiration , & l'on a eu d'autant moins de peine à se le persuader , qu'il n'y a pas dans la machine de l'homme , ou des autres animaux , d'organe propre à trier l'air qui est mêlé avec l'eau en assez grande quantité. La seule ressource qu'on ait eue est de supposer que la circulation se faisoit

chez ces personnes par la même méchanique qu'elle s'exécute dans le Fœtus ; c'est-à-dire que le sang qui entre dans l'oreillette droite du cœur passe aussi en grande partie par une ouverture qui de cette oreillette communique avec l'oreillette gauche , d'où il est porté dans le ventricule gauche ; & que le sang de l'oreillette droite , qui n'a point passé par l'ouverture de communication dont nous venons de parler , & que les Anatomistes appellent *trou ovale* , est poussé dans le ventricule droit , d'où il est exprimé dans l'artere pulmonaire, laquelle, par faute d'air , s'opposant à son passage , oblige le sang de se détourner dans l'aorte , ou la grande

artere ; ce qui s'exécute au moyen d'un canal de communication entre ces deux vaisseaux , nommé par les Anatomistes *canal arteriel*.

Il est inutile d'opposer à ce sentiment, que cette circulation devient impossible dans l'adulte , parce que le canal arteriel s'y change en ligament , & que la valvule , ou soupape , qui forme le trou ovale , se colle au bord de ce trou ; parce qu'il est ici question d'un état contre nature , du moins quant à l'adulte ; ou , si l'on aime mieux , d'une exception à la règle générale. Mais s'il est vrai , comme le prétend M. Cheselden , que le canal arteriel change tellement de position après la naissance , que son

orifice qui s'ouvre dans l'artere pulmonaire deviennē plus haut qu'il ne l'étoit avant que le Fœtus respirât, parce que les poumons, en se gonflant d'air, tirent cet orifice en haut, ce qui fait que le sang n'y passe plus, & que le canal se retrécit de maniere que ses parois se collent, ou qu'il se change en ligament; voilà un obstacle considerable à la continuation de la circulation dans les adultes, en conformité de celle qui se faisoit dans le Fœtus.

Mais l'embarras devient encore bien plus grand, si la remarque que fait ce celebre Anatomiste sur le trou ovale est vraie. Car il prétend que le trou ovale n'est jamais ouvert, non-seulement dans

l'adulte , mais même dans les animaux amphibies ; à quoi il ajoute , que quand il le seroit , il ne peut jamais servir à ces animaux sous l'eau , de la même maniere qu'il fert au Fœtus dans la matrice , à moins que le conduit arteriel ne le soit aussi . Si l'on admet tous ces principes , il faut conclure que l'homme peut vivre pendant quelque tems sans respirer . L'exemple des animaux amphibies qui passent des journées entieres sous l'eau , & par consequent sans respiration , rend ce sentiment vraisemblable , dans les principes de M. Chefelden . On en conclura en second lieu , que la route de la circulation dans ces circonstances est encore ignorée , ou que la circulation peut

demeurer suspendue, sans que la mort s'ensuive nécessairement de cette interruption.

Je ne voudrois pourtant pas conclure des observations de M. Cheselden, que la circulation ne peut dans aucun adulte se faire comme dans le Fœtus. Car bien qu'il arrive au canal arteriel un changement de position qui en élève l'orifice du côté de l'artere pulmonaire, ce que je veux bien lui accorder, je puis supposer qu'il y a des exceptions. Or nous n'avons ici besoin que de cas particuliers. D'ailleurs je ne vois point pourquoi quand le canal arteriel feroit un angle obtus avec le cœur de l'adulte, au lieu qu'il le faisoit aigu dans le Fœtus, je

ne

ne vois point, dis-je, pourquoi cette disposition du canal empêcheroit le sang qui trouve de la difficulté à passer par l'artere pulmonaire, de refluer vers l'orifice du canal, puisque c'est le seul passage qui se présente, celui du cœur étant exactement fermé par les valvules qui s'opposent au retour du sang.

On objectera sans doute que ce canal est ordinairement changé en ligament, par l'adherence de ses parois que cause son inutilité. Mais je répondrai premierement, comme je l'ai déjà fait, qu'il est ici question d'exceptions aux loix ordinaires de la nature; & secondement, que je suis autant autorisé à croire qu'il est possible que

T

Le canal arteriel reste ouvert , qu'à croire que le cordon ombilical reste dans cet état . Or il n'y a personne qui ne sache qu'il en sort quelquefois du sang en quantité , quand on a le malheur de le couper . D'ailleurs ce seroit un mauvais raisonnement de conclure la non existence d'une chose de ce qu'on ne l'a jamais vue .

Je finirai cette remarque , plus longue que je ne comptois la faire , par une reflexion sur ce que dit M. Cheselden , que quand le trou ovale resteroit ouvert , il seroit , inutile aux animaux amphibies , à moins que le conduit arteriel ne le fut aussi . Je ne sais si elle est d'une justesse géométrique . En effet il suffit , pour entretenir la

circulation, que le trou ovale laisse passer dans le ventricule gauche une partie du sang apporté dans l'oreillette droite; car celui du ventricule droit pourra passer dans le poumon, & revenir à l'oreillette gauche. Je n'ai besoin pour établir cette assertion contre M. Cheselden, que de ce qu'il dit du sang du Fœtus, qu'il passe dans l'artère pulmonaire en suffisante quantité pour tenir ses vaisseaux ouverts. Or on ne peut soupçonner que la condition d'un homme qui a respiré, soit pire que celle d'un Fœtus. Au contraire le poumon du premier étant toujours plus dilaté puisqu'il ne se vide jamais parfaitement de l'air dont il a été une

fois empreint, ne peut que faciliter d'avantage le passage du sang. Ce qui deviendra encore plus probable si l'on fait attention que la circulation se ralentit à mesure que la respiration devient plus gênée; & peut-être suivant cette reflexion, pourroit-on expliquer la continuation d'une circulation insensible, sans qu'il fut besoin du canal artériel, ni du trou ovale.

8. Le passage de Quintilien que M. Winslow cite d'après Lancisi, & qui est tiré de la huitième Déclamation de ce Rheteur, est ce qui m'a fait naître l'idée de lire divers Traité's sur les ceremonies funebres des Anciens, & des différentes Nations qui existent en-

core aujourd'hui, pour connoître quelles précautions elles apportent, ou ont apporté, pour constater la mort, ou si l'on n'en emploie aucune. Je vais donner ici l'abrégué de ce que j'ai lu dans ces Traité. Si tout ce que j'en vais rapporter n'est point directement relatif à notre sujet, il sera du moins instructif, & amusant pour la plupart des Lecteurs; & il leur fera voir la vérité de ce que dit Quenstedt, qu'il y a sur ce sujet, comme sur le tems de la sepulture, autant de variétés que de Nations.

Il n'y a point de sentiment plus universel que l'attachement à la vie; il semble qu'on en devroit conclure qu'on n'a jamais rien dû

négliger pour conserver ce trésor inestimable. Cependant à juger de son prix par la conduite des hommes , il n'y a pour eux rien de moins précieux , tant l'homme est peu d'accord avec lui-même ! Si c'étoit ici le lieu de parler morale , avec quelle évidence n'établirois - je pas ma proposition ! Point d'honneur chimerique , & souvent ridicule , plaisirs , coutume , que fais-je ? Tout est préférable à ce bien qu'on regarde universellement comme le plus grand des biens. Mais ne nous écartons pas de notre point de vûë , & parcourons les coutumes des peuples au sujet des sépultures ; après avoir observé que les Philosophes Grecs étoient d'avis,

différent sur ce sujet ; car Heraclite, qui prétendoit que tout éroit fait de feu, vouloit qu'on brûlât les corps ; Thalès, qu'on les inhumât, parce que tout devoit retourner au principe universel, qui, selon lui est l'eau ; & Democrite qui croioit à la résurrection, vouloit qu'on les misse dans le miel pour les conserver.

Les anciens Persans n'y faisoient pas beaucoup de façons. Ils jetoient les corps à la voirie dès qu'ils étoient jugés morts. Cet usage éroit un des plus respectés dans le pays. Quand le corps éroit promptement devoré par les animaux carnassiers, c'étoit un honneur pour la famille ; au contraire c'étoit un deshon-

neur quand il ne l'étoit pas. Il falloit qu'il fut bien méprisable, pour que les animaux refussent d'en faire leur pâture. Cependant cet usage n'a pas toujours subsisté dans la Perse. Car il y a eu un tems où ils ont enterré les corps. Mais ils ne les ont jamais brûlés. Ciceron dit d'eux qu'ils les enveloppent d'une croute de cire. Il est évident que leur but dans cette pratique étoit seulement de pouvoir les conserver, sans être infectés de l'odeur qu'exhalent les corps morts. C'est pour cette raison que les Scithes, au rapport d'Herodote, en faisoient autant, & que les Ethiopiens les enveloppoient de plâtre. Car on a eu recours à differens

moiens pour parvenir à ce but. On voit en effet qu'on y employoit aussi le sel , le nitre , le cedre , l'asphalte , le miel , la mirrhe , les baumes , & la chaux , qui , quand elle est lavée plusieurs fois , desséiche beaucoup sans corrosion , comme le dit Galien , *de simp. Med. Facult. l. IX.*

Quant aux Persans modernes , comme ils suivent la loi de Mahomet , ils enterront les morts dans leurs Mosquées , sans cérémonies remarquables.

Les Turcs , aussi - tôt qu'un homme est mort , lavent le corps , lui rasent le poil , l'enveloppent d'un linceul qu'ils ont humecté d'eau de savon , & puis d'eau rose. Ensuite ils l'étendent tout de son

long dans une bierre , & l'enterrent.

Les Chinois enterrent aussi leurs morts après les avoir mis dans des cercueils , & accompagnent l'inhumation , de cris lamentables. On verra plus bas que ces lamentations , ou hurlements , ont été un établissement politique. Mais il ne paroît pas qu'à la Chine leur institution soit autre que naturelle , c'est-à-dire , que des marques de la vivacité de la douleur.

Il en est de même de celles que faisoient , ou font encore les Americains , en enterrant leurs morts , coutume aussi universelle chez eux que celle des lamentations. La preuve s'en tire natu-

rellement de ce qu'elles font réglées suivant l'âge des deffunts ; de maniere qu'elles éroient extrêmes, non - seulement dans la famille, mais même dans toute la Ville, quand le mort étoit en bas âge ; moderées quand il étoit au milieu de sa carriere ordinaire ; & qu'à peine donnoient-ils des marques de douleur à la mort des vieillards. On sent assez la raison de cette conduite, pour être dispensé du commentaire.

Les Mexicains , & les habitans du Mechuaean embaumoient , & brûloient les corps , du moins ceux de leurs Rois , & ces sépultures se faisoient avec de grandes solemnités. Je n'ai point vu si ces embaumemens sont tels que

les nôtres, ou s'ils se faisoient dans le goût de ceux des Hebreux, dont nous parlerons plus bas. Ainsi je ne puis faire aucun raisonnement sur cette coutume.

Celle des Japonois est d'enterrer les morts, avec de grandes réjouissances. Quand on est si joyeux de voir sortir les gens des misères de cette vie, on n'est point vraisemblablement dans la disposition de faire des tentatives pour y faire rentrer ceux qui en sont heureusement débarrassés.

Les Maldivois enterront aussi les morts, après les avoir lavés, & font de grandes lamentations dans le tems des obseques.

Nous avons déjà vu pratiquer par plusieurs peuples le lavement.

du corps des morts. Mais il ne paroît pas que cette ceremonie ait été instituée chez eux qu'en faveur de plus de décence. On verra par la suite que les intentions d'autres peuples étoient bien différentes.

Les Groenlandois rendent les derniers devoirs à peu de frais. Ils tirent les corps des cavernes , où la froideur de leur climat les oblige de se renfermer , & les laissent durcir à la gelée. Voilà sans doute un moyen bien sûr d'ôter à un corps ressemblant à un mort le peu de vie qui peut lui rester. Une autre reflexion , c'est qu'il ne doit pas manquer de statues dans ce païs. Mais elles ne sont pas colossales.

Les usages ont varié chez les Tartares. Dans un tems ils ont pendu les morts aux arbres pour les faire durcir. Il y en a d'autres où ils les ont mangé ; ce qui est du moins vrai des septuagénaires. L'usage le plus commun étoit de les enterrer. Il n'y avoit chez eux de distinction qu'en faveur de leurs Rois , qu'ils embaumoient en prenant ce terme dans notre sens ordinaire.

Les habitans des îles Balcares couvroient les corps d'un monceau de pierres. Mais cette cérémonie étoit précédée d'une opération , qui , selon qu'on s'y prenoit , pouvoit être de quelque utilité pour constater la mort , ou infaillible pour la rendre inévit-

yitable. Cette opération consistoit à couper le corps par petits morceaux , & le renfermer dans une cruche. Il est évident que la maniere de proceder à cette opération la rendoit ou meurtrielle , ou propre à être salutaire. Car s'ils commençoient par couper la tête , ou par donner quelque coup mortel , elle étoit meurtrielle. Elle pourroit être salutaire par la douleur qu'elle causoit , si l'on commençoit par une des extrémités.

Les Massagetes , les Derbices , les Essedons , mangeoient les chairs des vieillards décrepits , qu'ils avoient coutume d'égorger , mêlées avec celles des moutons. Les Derbices étrangoient les femmes

qui avoient passé soixante & dix ans , & les enterroient. Les Eseldons jettoient à la voirie ceux qui étoient morts de maladies. Les Caspiens ne trempoient pas leurs mains dans le sang de leurs proches , mais ils expôsoient aux bêtes féroces dans les déserts ceux qui avoient plus de soixante & dix ans. Il auroit sûrement été bien pardonnable dans ces païs là de cacher son âge; & voilà des peuples pour qui les infirmités d'une vieillesse décrepite étoient bien effraiantes, puisqu'ils ont imaginé des moyens si barbares d'en préserver ceux qu'ils aimoient. Ces cruautés me rappellent ces deux vers du grand Corneille en parlant des filles de Pelias, dont le motif étoit

étoit cependant bien different,

A force de pitié ces filles iahumaines
De leur pere endormi vont épuiser les veines.

Les Hircaniens entretenoient des chiens pour dévorer les morts. On les nommoit par cette raison chiens sépulchraux. Les Iberes les exposoient aux vautours , les Ichthyophages , peuples qui ne vivoient que de poisson , jettoient les morts dans les lacs , & les rivières, trouvant qu'il y avoit de la justice à leur rendre la nourriture qu'ils en recevoient. Peut-être y avoit-il aussi de la politique , en ce qu'ils esperoient avec raison que les poissons qui devoient leur servir d'aliment , en seroient plus gras, & mieux nourris. Les Loto-phages jettoient les morts dans la

mer. Les Hyperboréens , trouvant apparemment plus noble d'aller au-devant d'elle , que de l'attendre , se précipitoient d'eux-mêmes dans la mer. Les Colchiens ne se pressoient point d'accourcir une vie que le commun des hommes trouve toujours trop courte , mais lorsqu'elle étoit finie , ils enfermoient les corps dans des sacs de peau , & les pendroient aux arbres.

On pourroit enfler ce détail du nom d'une quantité d'autres peuples ; mais comme les Auteurs particuliers que j'ai consultés font simplement mention qu'ils enterraient , ou brûloient les morts , je crois devoir épargner au lecteur cette inutile énumération , pour

parler de ceux dans les pratiques de qui l'on trouve quelque vestige de la vérité que nous avons dessein d'établir , ou du moins qui s'y prenoient de maniere à ne pas courir le risque de donner la fepulture à des corps vivans.

Nous mettrons en tête les Egyptiens. Leur maniere d'embaumer les morts étoit une épreuve Chirurgicale , qui mettoit en évidence le vrai état du corps. Ils commençoient par leur ouvrir le bas ventre , dont ils tiroient les intestins ; ils passoient à la poitrine , qu'ils ouvroient de même , mais sans en déplacer les viscères , se contentant de les laver. Ensuite ils vidoient le cerveau au moyen d'un instrument qu'ils

faisoient entrer par le nez , & remplissoient toutes les cavités , d'aromates plus ou moins precieux , suivant que la famille du déffunt étoit plus ou moins en état de faire de la dépense . Quand on connoît la configuration de la boëte osseuse qui contient le cerveau , il n'est pas aisē de concevoir la maniere dont on vuidoit ce viscere . Mais je n'avance ce fait que sur la foi de Muret , & s'il est faux c'est à lui qu'il faut s'en prendre . Ceux qui travailloient à ces embaumemens étoient des Officiers publics préposés à ces fonctions . Mais ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il étoit passé en usage de jeter des pierres au dissequeur , aussitôt que sa

fonction étoit finie ; les assistans , dit Muret , ayant horreur de voir exercer cette espece de cruauté sur leur parent , ou leur ami.

Si ces pierres étoient jettées tout de bon , j'ai peine à concevoir comment on trouvoit des disfqueurs. Il n'est rien moins que gracieux de courir plusieurs fois par jour risque de la vie , pour s'acquitter d'un ministere public. D'ailleurs les parens & amis se seroient épargné ce sentiment d'horreur , s'ils avoient eu assez d'humanité pour ne pas être présens à ce triste spectacle. Mais est-ce bien cette horreur prétendue pour une cruauté imaginaire , qui a donné naissance à la coutume d'insulter le disfqueur ? pour moi ,

si je voulois donner dans le ridicule de quelques antiquaires qui se croient autorisés à percer avec leurs seules lumières , l'obscurité des tems les plus reculés , je dirois que cette horreur est fondée sur ce que quelques morts ont donné des signes de vie entre leurs mains ; & ma conjecture scroit d'autant plus vraisemblable , que Muret assure qu'on mettoit le corps entre les mains des dissequeurs aussitôt après la mort ; c'est-à-dire la mort cruelle véritable. Au reste que cette coutume d'embaumer tous les morts soit une fille du respect ou de la vanité, toujours est-il certain qu'elle empêchoit de donner la sépulture à des vivans , & qu'elle assuroit infailliblement la mort.

- Les habitans de la Floride , peut-être avec aussi peu de dessein que n'en avoient les Egyptiens de constater la mort , mettoient en usage un moyen qui , bien que différent , étoit également propre à en connoître la vérité. Aussi-tôt , dit le même Muret , que quelqu'un est mort , ils approchent son corps d'un grand feu , & le tournent de tems en tems , afin qu'il se dessicche de tous les côtés. Puis ils le revêtent d'habits les plus superbes qu'ils soient en état de leur donner , & le conservent chez eux dans une niche pratiquée dans le mur .

Il paroît que cette coutume n'a d'autre source que la tendresse , & le respect. Mais il est ,

certain que cette épreuve par le moyen du feu étoit infaillible pour s'assurer de l'état du corps réputé mort.

La pratique des Caraïbes est à peu de chose près conforme à la raison. Ils lavent le corps mort , l'enveloppent dans un drap , après l'avoir mis en peloton , c'est-à-dire dans la même situation où est l'enfant dans le sein de sa mère , puis ils commencent leurs lamentations , qui sont mêlées d'entretiens tout-à-fait comiques , avec le mort. Ils lui parlent de tout ce qui auroit pu l'arrêter dans cette vie , comme de sa femme , de ses enfans , de ses biens , de ses dignités , de la considération publique &c. Chacun de ces détails est suivi d'un refrain ,

frain d'où vient donc que tu es mort ? Ils lui disent par exemple , je copie ici Muret , » tu pou-
» vois faire si bonne chere ; il ne
» te manquoit ni manioc , ni pa-
» tates , ni bananes , ni ananas ;
» d'où vient donc que tu es mort ?
» Tu étois si consideré dans ce
» monde ; chacun avoit de l'esti-
» me pour toi ; chacun t'hono-
» roit ; & pourquoi donc es-tu
» mort ? Tes parens te faisoient
» mille caresses ; ils avoient tant
» de soin que tu fusses content ;
» ils ne te laissoient manquer de
» rien ; dis-nous donc pourquoi
» tu es mort ? Tu étois si né-
» cessaire au païs ; tu t'étois si-
» gnalé en tant de combats ; tu
» nous mettois à couvert de tou-

„ tes les insultes des ennemis; &
„ pourquoi donc es-tu mort? Voilà
„ le refrain de leurs plaintes,
„ qu'ils répètent mille fois, &c. "

Les lamentations faites, ils pla-
cent le corps sur un petit siège
dans une fosse de quatre à cinq
pieds de profondeur, où on lui
sert à manger pendant dix jours,
en l'invitant à prendre son re-
pas. Alors bien convaincus qu'il
ne veut ni manger, ni revenir
en vie, ils lui jettent de dépit les
alimens sur la tête, & comblent
la fosse.

Il est évident qu'il seroit plus
raisonnable de laisser le corps tout
de son long dans sa maison, que
de le mettre en peloton dans une
fosse. Malgré ce manque d'at-

tention on voit pourtant clairement que ces peuples attendent un tems si long avant de la combler , esperant que le mort pourra revenir à la vie. Mais cette espe-
rance est - elle fondée sur l'expe-
rience , ou sur l'opinion ? Je ne
dis rien du froid qui pourroit être
mortel au corps , s'il étoit encore
vivant , attendu qu'il est inconnu.
dans leur païs.

Voilà qui est bien d'un peuple sauvage ; diront sûrement quel-
que Lecteurs , à qui je réponds que ces lamentations ne sont pas si déraisonnables qu'on pourroit le croire. On verra , quand nous parlerons des Juifs & des Ro-
mains , si ces cris sont inutiles.
Mais ce qui surprendra davantage

ceux qui voudront approfondir, c'est que des lamentations de cette espèce étoient pratiquées chez les anciens Prussiens , au rapport de Meletetus cité par Quenstedt, & dans la Servie , suivant la relation de Busbeq dans l'histoire de son Ambassade en Turquie , dont le même Quenstedt extrait un passage.Belle matière à réflexions! Comment des coutumes si singulières sont-elles observées dans des païs si éloignés les uns des autres, sans qu'il y en ait de vestige dans ceux du voisinage ? Mais laissons résoudre ce problème à qui le voudra , & poursuivons nos recherches.

Les Thraces n'avoient pas tant de patience , si l'on en croit He-

rodote. Ils se contentoient de garder leurs morts pendant trois jours. Puis ils immoloient des victimes de toute espece , & après des adieux lugubres , ils les brûloient , ou les enterroient.

Voici ce qu'on lit dans Quenstedt sur les cérémonies funèbres des anciens Russiens.

On met le mort tout nud sur une table , & on le lave pendant une heure dans l'eau chaude ; puis on le couche dans une bierre qu'on laisse au milieu d'une chambre commune de la maison. Le troisième jour on le porte au Cimetiere. On y ouvre la bierre ; les femmes vont embrasser le corps avec de grands cris ; les chantres passent une heure à crier autour

de lui ; après quoi on le descend dans la fosse , & on la comble.

On voit dans ce rituel l'épreuve de l'eau échaude , celle des cris , & un délai assez raisonnable pour procéder à l'enterrement.

On trouve dans le même traité , que dans une ville de l'Orient , nommée Sachion , on conserve les morts pendant plusieurs jours , avant de leur donner la sépulture ; c'est-à-dire , quelquefois pendant sept , quelquefois pendant un mois , & même pendant dix ; mais alors on les renferme dans des cercueils , ou boëtes capables d'empêcher la transpiration des mauvaises odeurs. Ce trait est tiré du traité de Kornmann , *De miraculis mortuarum*.

Bien que dans les derniers exemples que nous venons de citer , il y ait des pratiques qui semblent annoncer que les peuples chez qui elles étoient en usage avoient en vue de s'assurer de la mort , avant que de donner la sépulture , nous avons voulu tâcher de trouver dans les peuples les plus connus , des preuves certaines que leurs cérémonies funebres renfermoient quelque épreuve tendante à ce but. Nous nous sommes persuadés en conséquence , que les loix & l'histoire des Juifs , pourroient nous donner quelques lumières. Quel a été notre étonnement quand nous n'avons vu qu'un seul reglement dans les Livres Saints , qui concernât les sé-

puitures ! Et que dit encore le législateur des Juifs dans le vingt & unième chapitre du Deutéronome ? C'est qu'il faut enterrer les Suppliciés le jour même de l'exécution , & ne les point laisser à la croix , ou à la potence.

Il est difficile de deviner la raison du silence que garde Moïse sur les cérémonies des funérailles , lui qui multiplie si considérablement les observances légales , tellement en un mot , que , quelque attention que fissent les Juifs les plus éclairés , ils ne pouvoient presque s'exempter d'être en faute contre la loi. On ne peut pas supposer que l'esprit qui animoit Moïse ait oublié un article aussi intéressant que celui de s'assurer

de la mort de ceux à qui on veut donner la sépulture , ni négligé le plus parfait de ses ouvrages. Il semble en conséquence qu'on ait droit de conclure que les pratiques des Juifs au sujet des sépultures , pratiques perpetuées depuis Adam , n'avoient pas besoin d'être réformées. Voyons donc si l'Historique de l'Ecriture Sainte nous instruira de quelque chose.

Voici ce que Gierus & Quenstedt ont recueilli dans l'histoire des Juifs au sujet des cérémonies funebres de ce peuple.

On ferme les yeux au mort ; on lui releve la machoire inférieure avec une bande ; on lui coupe les cheveux ; on bouche

les orifices par où sortent les excrements ; on lave le corps ; on le parfume ; on l'enveloppe dans un suaire , & on le met dans une bierre.

Gierus observe que c'étoit aux plus proches parens qu'il appartenoit de fermer les yeux , mais qu'il n'étoit permis de le faire , sous peine d'homicide , que quand on étoit sûrement mort ; parce que dans des circonstances où la vie tient à si peu de choses , le plus léger mouvement suffit pour éteindre les restes.

Nous avons dit qu'on parfumoit les corps , & non qu'on les embauamoit , parce que nous entendons communément par ce terme , une opération de Chirurgie à peu

près pareille à celle que nous avons décrite en parlant des Egyptiens; au lieu que l'embaumement des Juifs n'étoit autre chose qu'une application extérieure de parfums. C'est ce qui est évident par le passage de saint Jean, ch. xix. v. 40. où l'on voit positivement que tel étoit l'usage des Juifs. Cet Evangeliste dit en effet; „ils recûrent donc le corps de Jesus, & ils le lierent dans un lin-„ceul , avec des aromates , com-„me les Juifs ont coutume d'en-„sevelir leurs morts. „*Accepterunt ergo corpus Iesu , & ligaverant il-
lud in linteis cum aromatibus , sicut
mos est Iudeis sepelire.* On tire-
roit une autre preuve également claire , de la même vérité des pa-

roles que Jesus-Christ dit à ses Apôtres qui murmuroient contre la femme pécheresse qui versoit sur sa tête un vase rempli d'un parfum précieux. » Pourquoi , leur dit- « il , chagrinez-vous cette femme ? Elle a fait à mon égard quelque chose de louable ... » Car en répandant ce parfum sur « mon corps , elle l'a fait pour « m'ensevelir. » *Quid molesti estis huic mulieri ? Opus enim bonum operata est in me....mittens enim unguentum hoc in corpus meum , ad sepeliendum me fecit.* • Matth. XXVI. II. Or ces paroles n'auraient pas un sens raisonnable & naturel , si les Juifs avoient embaumé à notre maniere.

Le suaire dont les Juifs se ser-

voient étoit de deux pieces , & c'est peut - être ce que saint Jean a voulu désigner quand il dit *ligaverunt illud in linteis , ils l'ont lié dans des linges.* L'une des deux pieces étoit une espece de mouchoir dont on enveloppoit le visage , & qu'on lioit par derrière. La Vulgate l'appelle *sudarium.* L'autre étoit une toile , que la même version nomme *Sindon* , dont on enveloppoit le reste du corps , après lui avoir lié les mains , & les pieds avec des bandes. Tel étoit du moins Lazare dans la description que saint Jean nous fait de sa résurrection. Je sais bien que le P. Calmet veut que les corps aient été emmaillotés de la même maniere à peu près que le sont

nos enfans en nourrice. Mais il faut qu'il n'ait pas bien conçu cet endroit , ou qu'il y ait diverses manieres d'enfevelir.

Il nous reste à parler de la bierre où l'on mettoit le corps en attendant la sépulture. Il est certain qu'elle n'étoit point fermée par-dessus comme nos cercueils. C'est ce qui est évident par la résurrection du fils de la veuve de Naïm , rapportée au Chapitre VII. de l'Evangile de saint Luc , puisqu'aussitôt que Jésus-Christ eut dit au jeune homme de se lever , il le fit ; & commença à parler ; *& resedit qui erat mortuus , & capiit loqui.*

Avant que de porter le corps en terre , Gierus , suivit en ce

point par le P. Calmet , dit qu'on l'exposoit pendant quelques jours dans le vestibule de la maison , ou dans la salle à manger. C'étoit apparemment dans cet espace de tems , que suivant la remarque de Maret , on faisoit de grandes lamentations , où le nom du mort étoit mêlé de cris lugubres ; & pour soulager la famille , & lui épargner le triste spectacle d'un corps mort , on louoit des pleureuses qui s'acquittoient de cette fonction , & qui furent par la suite accompagnées de joueurs d'instruments.

M. Boyer Docteur Régent de la Faculté de Paris , Censeur de cet Ouvrage , me marque dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de

m'écrire , que l'usage des lamentations est encore en vigueur chez les Juifs Orientaux , & même chez les Grecs du Rit Grec. Ces peuples louent des femmes pour pleurer , & danser par reprises autour du mort , qu'elles interrogent sur les raisons qu'il avoit de mourir , comme s'il n'étoit pas bien dans cette vie , &c. Il a été témoin plusieurs fois de ces cérémonies , & elles ont souvent interrompu son sommeil quand il mouroit quelqu'un dans son voisinage. Mais M. Boyer ne me parle pas , & le P. Calmet , ni Gierus ne décident point sur le nombre précis de jours qu'on conservoit le corps avant que de l'inhumer.

Pour m'en éclaircir , j'ai eu recours

cours à l'histoire de la mort & de la résurrection de Lazare. J'avois idée que j'y trouverois du jour sur cette matière , & je me réjouissois d'avance sur la parole d'une personne versée dans la lecture de l'Ecriture Sainte , qui m'assuroit que ma peine ne seroit pas infructueuse. J'ouvre la Bible. Le sommaire du Chapitre m'annonce la résurrection de Lazare mort depuis quatre jours. Je lis le Chapitre en entier , & je trouve que Lazare a été ressuscité quatre jours après avoir été enterré , & sans mention de la date de sa mort. Suivant le système des Commentateurs il faudroit donc que Lazare eut été enterré le jour même de sa mort. Pour qu'on ne

doute pas que je n'aie bien lu ,
voici les paroles de l'Evangéliste ,
*venit itaque Jesus , & invenit eum
quatuor dies jam in monumento ha-
bentem.* Poursuivons donc le récit
de nos cérémonies funebres.

Le jour de l'enterrement on
chargeoit le corps sur les épaules ,
& on le portoit hors de la ville
pour l'enterrer , à prendre le ter-
me à la rigueur , où pour le pla-
cer dans un tombeau creusé dans
le roc. Ceux des riches du moins
étoient de cette dernière espece ,
témoin la Caverne qu'Abraham
acheta d'Ephron , & le Tombeau
de Jesus-Christ que Joseph d'A-
rimathie avoit fait creuser pour
lui-même. Le Talmud regle les
dimensions de ces cavernes qui

doivent être de six coudées en largeur , & de quatre de profondeur , avec sept ou huit trous dans le fond pour y poser autant de corps.

Je vais hazarder quelques réflexions sur ces cérémonies , où s'entrevois des précautions qui ont rapport à notre sujet.

Il y a tout lieu de croire que la coutume de laver , & de parfumer les morts chez les Juifs étoit moins établie en faveur des morts , que des vivans. Comme on les gardoit plusieurs jours avant de les enterrer , la mauvaise odeur auroit rendu cette précaution impraticable , ou du moins la maison mortuaire. Car , la Judée étant un païs chaud , les corps morts devoient y être atteints de cor-

Y ij

ruption beaucoup plutôt que dans un plus froid. Et puisque cette raison étoit celle qui avoit déterminé les Romains & les Grecs à pratiquer ces deux cérémonies , d'où vient ne croirons-nous pas qu'elle en ait été la source chez les Juifs ? les Juifs modernes ont même poussé la délicatesse plus loin que leurs peres : car ils font bouillir dans l'eau dont ils se servent pour laver les corps morts , de la camomille , des roses seiches , & d'autres fleurs aromatiques.

J'observerai en second lieu que la bierre étant ouverte , n'étoit point sujette aux inconveniens de nos cercueils fermés , où des vivans étoufferoient promptement en pleine santé , comment donc

des malades réputés morts pourroient-ils y reprendre la vie ?

Je remets les réflexions sur les lamentations, & les cris funebres, à l'article des cérémonies funebres des Romains, pour en faire une sur les tombeaux des Juifs, où ils courroient moins de risque d'étouffer que dans les nôtres, puisque ces tombeaux étoient des cavernes spacieuses, du moins pour les personnes aînées. Mais au reste que risquoit-on, quels que fussent les tombeaux, si l'on n'y déposoit les corps qu'après avoir été bien certain par leur mauvaise odeur de leur corruption, & de leur mort ? Il est vrai que les exemples de Romains brûlés vivans malgré toutes les précautions que pre-

noient ces peuples , est une ob-
jection à laquelle je ne fais pas de
réponse. Il est temps de passer à
eux , & c'est aussi par eux que
nous finirons.

Lanzoni , Médecin Ferrarois ,
raconte que lorsqu'une personne
se mouroit chez les Romains , ses
proches parens l'embrassoient , lui
fermoient les yeux , & la bouche , &
quand on le voioit prêt à expirer ,
ils recueilloient ses dernieres pa-
roles , & ses derniers soupirs ; puis
on l'appelloit par trois fois par son
nom à grands cris , & on lui di-
soit un éternel adieu. Cette céré-
monie d'appeler le mourant par
son nom , s'appelloit *conclamatio*.

L'usage de la conclamation est
fort ancien , comme Dom M... le

remarque. Il est antérieur à la fondation de Rome , & ne s'est éteint qu'avec le Paganisme , pendant le règne duquel il a été généralement , & religieusement observé. L'on étoit si exact sur ce point, que si par hazard „quelqu'un venoit „ à mourir hors de sa maison , on „ ne manquoit pas de l'y appor- „ ter incontinent , afin d'avoir la „ liberté , & la commodité , d'ob- „ server un devoir si essentiel „. C'est ainsi que Servius s'en explique dans son Commentaire sur l'Eneïde. Mais ce qui prouve mieux combien les Romains étoient attachés à cette cérémonie , c'est qu'ils avoient poussé jusqu'à la folie la rigueur de son observation. En effet ils conclamoient

dans leurs maisons ceux qui étoient morts dans les païs étrangers.

Properce nous apprend l'effet qu'ils attendoient de cette première conclamation (car il y en avoit plusieurs, comme on va le voir) quand il fait dire à Cynthie; Personne ne m'a appellé par mon nom dans le temps que mes yeux s'éteignoient; j'aurois obtenu un jour de plus, si vous m'eussiez rappelée à la vie.

*At mihi non oculos quisquam inclamavit euntes,
Unum impetrasset, te revocante, diem. L. IV.*

Nous n'entreprendrons pas de décider du nombre & de la forme des diverses conclamations qui se faisoient. Il paroît par le passage de Properce que nous venons de citer, que ce Poëte parle d'une conclamation

conclamation faite seulement avec la voix dans le tems de la désunion de l'ame , & du corps. Mais nous pouvons toujours avancer affirmativement que toutes les conclamations ne se faisoient pas de la même maniere. La preuve s'en tire d'un marbre conservé dans la Salle des Antiques du Louvre , qui représente exactement ce qui se praticoit immédiatement après la mort des personnes de qualité , & sur lequel le Benedictin dont nous venons de parler , a fait une savante & curieuse Dissertation dans un Ouvrage intitulé , *Explication de divers monumens singuliers qui ont rapport à la Religion des plus anciens peuples ,* imprimé à Paris en MDCXXXIX.

Ce précieux reste de l'Antiquité Romaine a trop de rapport à notre sujet, pour priver le Lecteur de sa description.

Le marbre représente une jeune femme couchée avec la tête appuyée sur la main gauche. Sa gorge, & sa poitrine sont à découvert. On voit à la tête du lit un enfant fondant en larmes, qui se retire vers une autre Dame assise dans un fauteuil où il y a un marchepied. Derrière elle est une femme qui vient de déchirer sa robe, & qui a le sein, & les bras nuds, au gauche duquel on remarque un bracelet. Derrière celle-ci est une autre femme d'un air assez indifférent, qui paroît regarder des personnes qui sont aux

pieds du lit. Au-devant d'elle est un Genie tenant un flambeau renversé. Au côté droit de la femme assise dans un fauteuil est un homme qui sonne de la trompette. Au côté droit du chevet du lit, qui ressemble assez bien à un de nos Sophas, est un homme qui sonne du cor. Au milieu du dossier du lit est un enfant qui fixe sur la morte ses regards attendris. A l'extrémité du dossier est un jeune homme tenant d'une main une boëte, dont le couvercle quadrangulaire se termine en pointe. Plus loin sont deux autres hommes qui n'ont d'autre attitude que de regarder avec un œil de satisfaction. Vis-à-vis du dossier est un foier antique sur lequel est un pot dont

le couvercle est presque caché par la vapeur qui s'en exhale. Sous le lit sont les pantoufles de la défunte, & un chien accroupi. Je me sers du mot de *pantoufles*, parce que la chaussure représentée ressemble parfaitement à celle du même nom que portent les hommes de nos jours.

Telle est la description du marbre dont il s'agit. Voici maintenant son explication.

La femme couchée est, selon Dom M... une femme qui vient de mourir. Je ne doute point qu'il n'ait trouvé la vérité ; il est pourtant vrai qu'elle ressemble mieux à une personne qui dort, qu'à une personne qui vient de rendre les derniers soupirs. Mais

le Benedictin n'est pas responsable des fautes du Sculpeur, & le reste des figures prouve bien que la femme est morte. Il y auroit de la folie, & même de la fureur, à sonner du cor; & de la trompette, aux oreilles d'une agonisante. Elle a la gorge, & la poitrine découvertes, afin que le son des instrumens fasse plus d'impression sur elle, & remue plus aisément les fibres ausquelles l'ame pourroit être attachée. L'enfant sondant en larmes paroît être celui de la defunte; & la Dame assise dans un fauteuil à marchepied, être sa mere. Le marchepied, & le braslelet qu'a l'autre femme au bras, sont des preuves que ce sont des femmes de qualité. Le Genie

qui tient un flambeau renversé , est l'Himen qui éteint son flambeau. Les deux hommes, dont l'un sonne de la trompette , & l'autre du cor , sont deux valets du Libitinaire , gagés pour faire la conclamation au son des instrumens. Celui qui tient une boëte , est un autre Officier du Libitinaire , qui est chargé des parfums dont on va faire usage , & les deux autres sont des Officiers funebres , peut-être deux Pollincteurs , qui attendent avec complaisance la fin de la conclamation , pour se saisir de leur proie , la laver , & la parfumer. Le pot dont il s'élève une vapeur si abondante , est celui où l'on fait bouillir de l'eau pour laver la defunte.

Les seules remarques de Dom M... qui aient rapport à notre sujet, sont, 1°. Que ceux qui clamoyaient les morts au son des trompettes & des cors , se plaçoient de maniere que le son de ces instrumens portât sur la tête , entrât tout entier dans les oreilles , & peut-être dans toutes les sinuosités du corps , où l'ame , selon les anciens , auroit pu se retirer. 2°. Que c'étoit par la même raison qu'on découvroit la gorge , & la poitrine de ceux qu'on clamait au son des instrumens. 3°. Qu'il y avoit quelquefois un intervalle entre le moment auquel le mort rendoit le dernier soupir , & celui où on le clamait. 4°. Qu'on clamait les

morts pour la premiere fois dans la situation où ils se trouvoient en expirant , & pour la dernière fois , comme nous l'observerons plus bas , au moment même qu'on alloit faire , ce qu'on appelloit alors , & ce qu'on appelle encore aujourd'hui , *la levée du corps* , pour le porter en terre , ou brûler . 5°. Qu'on repronoit la conclamation plusieurs fois pendant le tems qu'on gardoit le corps dans sa maison .

Mais est-il bien vrai , dira-t'on , qu'on ait fait des conclamations au son des instrumens ci - dessus spécifiés ?

C'est une vérité démontrée par un passage de Petrone , qui rapporte que Trimakion étant yvre ,

voulut se donner un plaisir de débauché. Il fit venir les valets du Libitinaire , & s'étant couché sur un lit , comme s'il étoit mort , il leur dit de jouer quelque chose de beau. Alors l'un d'eux sonna du cor si fort , qu'il mit tout le quartier en alarme , & que la garde vint au bruit.

Voilà donc une seconde espece de conclamation qui ne se faisoit point avec la voix. Et de fait outre que sur le marbre en question on ne voit pas le moindre vestige de conclamation à la voix , quel effet la voix pourroit - elle produire étant absorbée par le son de deux instrumens aussi forts , & aussi pénétrans ?

Il est même assez vraisemblable

que cette seconde espèce de con-
clamation est la première endat-
te. C'est ce qui paroît se déduire
naturellement du passage d'Hy-
gin que Dom M. . . apporte pour
prouver l'antiquité de la conclam-
ation. Selon lui son premier au-
teur est Tyrrhenus , fils d'Hercu-
le , qui vint habiter l'Etrurie , &
fut l'inventeur de la trompette.
Les habitans du païs s'étant ima-
giné que lui & ses compagnons
étoient Antropophages , il les con-
voqua au son de la trompette pour
leur faire voir qu'un de ses com-
pagnons qui étoit mort , seroit
enterré , & non mangé . » Depuis
» ce tems , continue Hygin , . . .
» les Romains , à l'exemple de
» Tyrrhenus , ont observé tou-

» jours la pratique de sonner de
» la trompette , quand il meurt
» quelqu'un , & d'assembler leurs
» amis , afin qu'ils rendent té-
» moignage que le mort n'a été
» ni tué , ni empoisonné . »

Quand la personne avoit ren-
du les derniers soupirs , on la ti-
roit du lit , & ses plus proches
parens , & alliés , lavoient le corps
dans l'eau chaude. Quenstedt rend
une raison fort naturelle de cet
usage. Il la tire de Caspard Bar-
thius qui s'explique en ces ter-
mes , *Advers. lib. XXXVII. ch.*
17. Mos erat antiquorum mortuos
quos comburerent aqua calida ablue-
re , ut si quis spiritus intus lateret ,
calore excitaretur . » C'étoit la cou-
» tume des anciens de laver dans

» l'eau chaude les corps morts
 » qu'ils devoient brûler , afin que
 » la chaleur reveillât les esprits ,
 » s'il y en avoit encore quelques-
 » uns cachés dans le corps . »

Il est bon de remarquer que par le terme d'eau chaude il faut entendre de l'eau bouillante : c'est ce qui se voit manifestement par la quantité de vapeurs qui sort du pot représenté sur le marbre dont nous venons de parler , & ce qui se démontre par ces deux vers du VI^e Livre de l'Eneïde ,

Pars calidos latices , & ahena undantia flammis

Expediunt , corpusque lavant frigentis , & ungunt.

Virg. Æneïd. VI. v. 218.

Une partie (des compagnons d'E-

née) prend de l'eau dans des chandieres où elle bout à gros bouillons, & lave le corps du mort , puis le frottent de parfums. C'est aussi une des épreuves chirurgicales que conseille M. Winslow ; mais il paraît par leur conduite , que les Romains n'y avoient pas plus de foi que lui , toute efficace qu'elle puisse être pour déterminer à donner des signes de vie , les corps qui en sont encore capables , puisqu'ils ne laissoient pas de conserver les corps pendant un grand nombre de jours , comme on va le dire , de crainte que la précipitation ne fit donner la sépulture à des vivans.

Cette lotion finie on parfumoit le corps,d'essences précieuses. Ar-

nobe nous apprend même qu'on ne les épargnoit pas , puisqu'il dit d'un corps mort qu'il degouttoit d'un baume précieux , *opobalsamo sudum*. Nous apprenons de Kirchmann la raison de cette conduite. C'est , dit-il , pour empêcher la mauvaise odeur du corps , *causa unctionis hujus erat ut fætor à corpore mortuo averetur.*

L'onction faite , on revêtoit le mort , de la toge , si c'étoit un simple citoien , ou de la prétexte , s'il étoit en charge.

Lorsqu'il étoit habillé , on le déposoit dans une chambre , où on le conservoit pendant sept jours , & comme la mauvaise odeur du corps n'auroit point manqué de prévaloir sur la bonne odeur

du parfum dont on l'avoit frotté, on établissoit au pied du lit un petit autel, qu'on nommoit *Acer-ra*, sur lequel on brûloit continuellement des parfums, qui empêchoient ceux qui approchoient du corps, d'être incommodés de son infection. On verra dans un moment à quel propos on approchoit du corps.

Cet usage est peut-être l'origine de nos lits de parade, sur lesquels on expose encore aujourd'hui les personnes d'une grande considération, Mais qu'ils seroient en ce cas dégénérés de leur institution, puisque communément on n'y met le corps qu'après qu'il a été embaumé à notre manière ! Ce n'est donc que le faste qui en-

tretient cette coutume , & ces lits ne sont en effet que des lits de parade.

Nous venons de dire d'après Lanzoni , que les Romains gardoient les corps pendant sept jours , avant de leur donner la sépulture. C'est aussi le sentiment de Servius dans son Commentaire sur l'Eneïde , où on lit ces paroles , *octavo incendebatur , nono sepeliebatur ,* " on brûloit le mort " le huitième jour , & on met " tôt le neuvième les cendres " dans le tombeau . " On conservoit donc les morts pendant sept jours francs ; & il est probable que l'on différoit au lendemain à déposer l'urne sepulchrale dans le tombeau , parce que les

les convois ne se faisoient que la nuit , & qu'il falloit un tems assez long pour séparer les cendres , & les préparer suivant l'usage.

Le sentiment de Servius sur le nombre de sept jours , est aussi celui de Polydore , *De Rer. invent. lib. VI. c. 10.* & d'Alexander ab Alexandro , *Dier. Genial. lib. III. c. 7.* Giertus prétend même qu'ils ne leur donnoient quelquefois la sépulture que le neuvième jour. Mais Quenstedt assure qu'il seroit en état d'apporter bien des preuves , qu'on n'a voit pas toujours égard à un nom bre de jours déterminé. *Verum non semper certi alicujus diei habitacionem multis ostendi posset , si*

id hic ageretur. Quant à moi , je le dispense volontiers des preuves , & je vois des raisons palpables pour s'être quelquefois écarté de l'usage le plus universel ; c'est que des marques évidentes de mort mettoient cette nation attentive hors de danger de donner trop précipitamment la sépulture . J'observerai encore d'après Alexander ab Alexandro , que c'étoit aussi la coutume des Grecs de conserver les corps pendant sept jours révolus , avant de les mettre sur le bucher , & c'est sans doute par cette raison qu'ils les parfumoit , comme il paroît par l'histoire arrivée à Asclepiade , que nous avons rapportée au n°. i. de ces Additions .

Il auroit peut-être suffi pour se rendre aussi certain de la mort ; que la prudence l'exige , de conserver le corps pendant un nombre de sept , ou de neuf jours révolus , ou jusqu'à ce que la putrefaction mit la mort en évidence ; mais les Romains pousoient plus loin la circonspection , &c , pour me servir des propres paroles de Quenstedt , » ceux qui étoient » chargés de veiller le mort , re- » commençoi ent de tems à au- » tre des *conclamations* , c'est-à- » dire , appelloient à grands cris » tous ensemble le mort par son » nom , parce que , comme dit » Celse dans la Préface du premier » Livre de sa Médecine , on croit » souvent que l'esprit de vie est sorti

A a ij

» du corps , en quoi les hommes
 » se trompent ; & par cette raison
 » ils faisoient des conclamations ,
 » pour essayer de le réveiller ». Con-
 clamabant mortuos per intervalla
 qui in re praesenti erant apud Roma-
 nos , hoc est mortui nomen claris
 vocibus ore plurimum iterabant ; quo-
 niam , inquit Celsus in Praefat. I.
 Lib. de Re Medica , » solet ple-
 » rumque vitalis spiritus exclusus
 » putari , & homines fallere ; ideo-
 » que simul clamabant , si forte
 » revivisceret ». Le Pere Pomey
 ajoute que de tems en tems on
 lui jettoit de l'eau froide sur le
 visage. On sait l'effet que ces af-
 persions produisent sur les per-
 sonnes qui sont en défaillance.

Toutes ces précautions étant

devenues inutiles , on couronnoit le mort de fleurs , & on l'exposoit sous le vestibule , les pieds tournés vers la porte , où il restoit jusqu'à la nuit , tems ordinairement destiné aux sépultures . Alors après une dernière conclamation , la conclamation par excellence , celle que Quintilien appelle *conclamata suprema* dans le passage cité dans la These , celle à laquelle Terence fait allusion , quand il dit , *cesez , on a fait la conclamation , " desine , jam con- " clamatum est "* ; le mort étant jugé sans espérance de revenir à la vie , on le portoit en terre , ou brûler . Car les Romains avoient le choix de ces deux sépultures ; & même la dernière , selon Pline ,

n'étoit pas d'ancienne institution.
La raison qu'il donne de ce changement est, qu'on scut qu'on exhumoit ceux qui étoient morts en faisant la guerre dans les païs éloignés. » Il y eut cependant une grande partie des familles Romanes qui suivirent le Rit ancien. Telle étoit entr'autres la famille Cornelia, où personne ne fut brûlé avant Sylla; & ce Dictateur voulut l'être, de crainte que son corps ne fut traité comme l'avoit été par lui celui de C. Marius qu'il avoit fait exhumer. » *Ipsum cremare apud Romanos non fuit veteris instituti. Terra condebantur, & postquam longinquis bellis obrutos erui cognovere, iunc institu-*

tum. Et tamen multifarie priscos servavere ritus, sicut in Cornelio domo nemo ante Syllam Dictatorem traditur esse crematus, idque eum voluisse veritum talionem, eruto C. Marii cadavere. Plin. hist. Nat. lib. VII. Ciceron atteste aussi que Sylla fut le premier de la famille Cornelia qui fut brûlé.

Mais ce que je trouve de plaisant, soit dit en passant, c'est la sortie que fait Kirchmann sur Pliné, pour avoir dit que l'usage de brûler les morts étoit nouveau de son tems chez les Romains. Il prouve le contraire par une loi de Numa, qui défend d'arroser les buchers de vin. Kirchmann prétend-il donc savoir mieux les usages des Romains qu'un Au-

teur célèbre du païs , & qui vi-
voit quinze siècles avant lui ? tout
ce qu'on est en droit de conclur-
re de la loi de Numa , c'est qu'il
ne vouloit pas qu'on prodiguât le
vin dans les sépultures , si la cou-
tume des Grecs , chez qui l'usage
de brûler les morts étoit fort an-
cien , s'accréditoit dans son Roiau-
me ; & peut-être cette loi avoit-
elle pour fondement ce qui s'é-
toit pratiqué quelquefois sous ses
îeux. Mais on pourroit regarder
ces exemples comme des excep-
tions , & Pline me paroît en cet
article plus croïable que Kirch-
mann.

Une partie des coutumes des
Romains , ainsi que leurs premie-
res loix , viennent des Grecs. Ces
peuples

peuples commencerent par enterrer les morts , puis ils les brûlerent. L'origine de cette coutume est , dit Kirchmann , une subtilité d'Hercule , qui ayant juré à Licymnus de lui renvoier son fils Argée , qu'il lui demandoit pour assieger Troïe , en punition du manque de parole de Laomedon , pour acquitter sa parole , fit brûler ce jeune Prince qui avoit été tué dans un combat ; & en renvoia les cendres à son pere. Il n'est pas étonnant , quand on connaît les hommes , que ce qui a été fait sans dessein de donner un exemple , produise pourtant cet effet. La nouveauté , & l'envie de se distinguer , sont deux mobiles , qui ont été de tous tems

très-puissans sur nous. Je reviens aux cérémonies funebres des Romains.

Pendant que le convoi étoit en marche, les lamentations, pleurs, cris, hurlements, redoublaient. Il sembloit que toutes les personnes du convoi réunissoient leurs efforts pour tâcher de rappeler à la vie, celui qu'on en alloit bientôt retrancher pour toujours. C'est ce que nous apprenons du passage de Quintilien cité dans la These de M. Winslow. *Par quelles raisons croiez-vous, dit ce Rheteur, que les funerailles se font si tard ? pourquoi troublons-nous le repos des pompes funebres, par tant de gémissemens, de pleurs, de hurlements ? si ce n'est qu'on a*

ou souvent renouer à la vie ceux
à qui l'on étoit prêt de rendre les
derniers devoirs? C'est donc moins
les pleurs, que les excès, leur in-
décente, & peut-être la fureur
de se meurtir, & de se déchirer
le visage, que défend la XXXIV.^e
loi des douze Tables, en ces ter-
mes, *mulieres genas ne radunto,*
nivea lessam funeris ergo habento;
vous défendons aux femmes de se
déchirer le visage, & de faire des
lamentations aux funérailles. Car
outre l'avantage & la raison de
cette coutume, attestée par Quin-
tilien, il paroît que cette loi étoit
étoit très-mal observée. Au reste
quelles sommes cette loi des dou-
ze Tables regardé-t-elle? ce n'é-
soit pour-ésser que celles de la fa-

mille, & non celles qu'on païoient pour cette fonction.

Deux réflexions rendent fort vraisemblable cette interprétation ; la première que les lamentations étoient interdites aux mêmes à qui il étoit deffendu de se déchirer le visage. Or il est évident que cette deffense ne regardeoit que les femmes de la famille, & non les pleureuses gagées, qui n'étoient point sans doute assez folles pour se défigurer ainsi tous les jours ; la seconde que les loix des douze Tables sont originaires de Grèce ; or on voit, si l'on en croit Quesnstedt, que Platon dans sa République blamoit ces démonstrations excessives de douleur, & que Solon a interdit

aux Atheniens les lamentations ,
& toutes les marques extérieures
de douleur , comme inutiles , &
ne servant en rien pour la vie.

Yoilà tout le détail des cérémonies funebres pratiquées par les Romains , ou du moins ce qui a rapport à notre sujet. Ce que j'aurois souhaité trouver , mais que j'ai cherché inutilement , c'est si les précautions des conclamations , des cris funebres dans le tems qu'on faisoit le convoi , & celle de garder les corps pendant un si grand nombre de jours , étoient posterieures aux fins déplorables d'Aviola , & de Lamia , ou si elles étoient antérieures. Car au dernier cas j'en concluirrois que le terme de sept ou de neuf

jours n'est point encore suffisant pour s'assurer de la mort , & cela confirmeroit merveilleusement le sentiment de Zacchias , & de tous les Médecins , qu'il n'y a de signe infaillible de la mort , que le commencement de la putrefaction. J'ajoute que l'histoire arrivée à Asclepiade , & rapportée N°. 1. de ces Additions , qui est antérieure de beaucoup à celles que Pline rapporte , marque que les Grecs étoient bien convaincus de l'incertitude des signes qu'on regarde communément comme caractéristiques de la mort , même quand ils ont subsisté pendant plusieurs jours consécutifs.

Mais par quelle fatalité , des pré-

cautions aussi sages que celles des Romains ont-elles été entièrement négligées dans le Christianisme ? Chacun sait ce qui se pratique aujourd'hui. Il y a dans tous les Rituels une disposition semblable à celle qu'on voit dans celui d'Alet, un de ceux qui aient été travaillés avec le plus de soin. *Comment bien, y lit-on, doit-on différer la sépulture après la mort ? Réponse. On doit la différer vingt-quatre heures, ou environ, à cause des inconvénients qui s'ensuivent quelquefois des enterrements précipités.* Voilà le bout de notre prévoyance ; voilà toutes nos précautions.

Si nous remontons à la primitive Eglise, nous verrons aussi peu d'épreuves pour constater la

mort. On ferloit la bouche , & les iœux au mort , on l'embrassloit ; on le lavoit , on le parfumoit , on le revêtoit de ses habits , puis le Clergé venoit en cérémonie lever le corps qui avoit été exposé à la porte pendant quelque tems , pour le porter au Cimetiere , où on l'enterroit.

L'usage de laver le corps est un des rits qui se soient conservés le plus long-tems , puisqu'il étoit encore observé du tems de Grégoire de Tours. Celui de les parfumer étoit dès - lors abrogé. Il n'en reste plus de vestige que dans les encensemens ; & quand nous en demandons la raison , on nous répond qu'on encense les morts , parce que l'Eglise les regarde tous comme des Saints.

A force d'aflecter de s'écartier
des rits , qu'on appelloit du Pa-
ganisme , & qu'on auroit plus rai-
sonnablement appellé des Païens ,
n'a-t'on point encore perdu d'au-
tres pratiques avantageuses à la
société ? Baruffaldi loue très-fort
les Statuts Synodaux du Cardi-
nal Laurent Magalotti , Evêque
de Ferrare , qui „ juge indigne des
„ Chrétiens ces pleurs ridicules ,
„ ces hurlemens femelles , qui con-
„ viennent mieux à des Païens
„ qui n'ont point d'espérance , &
„ dont l'usage indécent de pleu-
„ rer les morts alloit non seu-
„ lement à courir les ruës com-
„ me des extravagans , mais à
„ louer des baladins , & des pleu-
„ reuses , pour honorer les morts

» par des larmes feintes. » *Ab-surdas fleues, & famineos ejulatus christiano indignos judicamus, & ad Etniconam, qui spem non habent, mores potius pertinere, quorum indeoens usus lugendi mortuos ita invulnerat, ut nedum per urbes vagantes pergerent, sed etiam histriones, & Praeficas ejulantibus conducerent, que simulatis lachrimis mortuos deplorarent.* Il est pourtant évident, par ce que nous venons de rapporter de ces coutumes Paiennes, que rien n'étoit plus sage, & plus conforme à la loi divine, & aux loix humaines, qui déffendent l'homicide. Mais il étoit permis au Cardinal Magalotti de n'être point Antiquaire; & même d'entendre mal, &

de mal appliquer un texte de S. Paul , qui avertit les Thessaloniciens , que la sortie de cette vie n'est qu'un passage à une vie plus heureuse ; avis dont le but étoit de les empêcher de s'affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance après ce monde. *Nolumus vos ignorare de dormientibus, ut non contristemini sicut & ceteri qui spem non habent* ; par où S. Paul ne condamne, ni une douleur que la nature autorise , ni les précautions que la crainte d'être séparé des personnes qu'on aime fait prendre pour constater leur état ; mais où il condamne simplement des douleurs telles que peut inspirer le désespoir de perdre , & de perdre sans ressource les person-

nes qui nous sont chères. C'est donc les Sadducéens, Secte Juive, qui ne croïoit point à l'immortalité de l'ame , & une partie des Paiens qui étoient dans la même erreur , que regarde le passage de S. Paul. Car l'idée que nous avons des Livres saints, que nous croïons avoir été inspirés de Dieu , ne nous permet pas de penser, quand il seroit vraisemblable que l'Apôtre des Gentils , qui étoit instruit des lettres humaines , eut ignoré cette vérité , qu'il ne sçut pas que la meilleure partie des Paiens espéroit de rejoindre leurs proches dans les Champs Elifés , comme nous espérons retrouver les nôtres dans la béatitude.

Avant de finir , j'observerai que

L'usage des lamentations n'est point encore perdu en France. Il est au moins suivi dans la Picardie, non dans les Villes, si ce n'est parmi le peuple: (les honnêtes gens voudroient-ils imiter ce que le peuple fait de raisonnable?) mais surtout dans les campagnes, où, lorsqu'on est prêt d'enlever le cercueil, toutes les femmes se jettent dessus, en faisant des hurlements affreux, & appellant le mort par son nom. Et, pour qu'on ne croie pas que c'est la tendresse qui les leur arrache, c'est que sans verser une larme, & même sans envie de le faire, elles en font autant pour les plus indifférents, quand le hazard veut qu'elles se trouvent dans la maison mor-

tuaire , lorsqu'on enleve le corps. Il ne faut pas demander à ces Villageois d'autre raison de cette conduite , que l'usage ; & la réponse qui fut faite par une fille domestique depuis peu dans une maison de ma connoissance où mourut une personne , qu'elle avoit à peine entrevue , & sur le cercueil de qui elle faisoit les mêmes hurlemens , fut qu'elle l'avoit toujours vu pratiquer dans ces circonstances. Ce détail me fit rire autrefois , doit-il faire aujourd'hui le même effet ?

Il faut pourtant convenir que l'usage n'est point dans tout le monde Chrétien d'enfermer les morts avec autant de précipitation qu'on le fait à Paris , & dans

les Provinces voisines de cette Capitale , où il est même commun de les enterrer avant vingt-quatre heures.

M. Winslow m'a dit qu'en Danemark on ne les enterroit guères que le quatrième jour , ou sur la fin du troisième , à cause des préparations que demandent les enterremens. Comme elles sont à peu près les mêmes qu'à Marseille , je me contenterai de transcrire ce que m'en marque M. Boyer dans la lettre dont j'ai parlé ci-devant.

„ Nous avons conservé à Marseille la coutume de laver les morts , ou du moins de leur laver le visage , & les mains . „ Comme on les enserre pour la

„ plus grande partie à visage dé-
„ couvert, on les pare selon leurs
„ rangs , & dignités , ou on les
„ revêt de l'habit de la Confrai-
„ rie de Pénitens dans laquelle
„ ils sont enrollés , & dont il y
„ a de toutes les couleurs. Je
„ n'en exempte pas même ceux
„ qui meurent de la petite vé-
„ role , à moins qu'ils ne soient
„ fort défigurés. Il n'y a que ceux
„ qui meurent de fièvre maligne ;
„ & surtout en Eté , qu'on en-
„ terre le visage couvert , & sans
„ apprêts. Mais on n'enterre pas
„ aussi brusquement qu'ici , &
„ on laisse le malade dans le mê-
„ me lit , & les matelars où il est
„ mort , jusqu'à ce que l'appareil
„ funèbre soit préparé ; ce qui
„ demande

» demande plusieurs jours. Car
» on habille le mort tout à neuf,
» les filles de blanc , les femmes
» de noir , les hommes des habits
» convenables à leur profession.

» Il n'en a pas été de mê-
» me dans le tems de la dernière
» peste. On en a précipité dans
» les fosses qui étoient bien en
» vie. J'en ai vu qui sont reve-
» nus dans leurs maisons.

» En lisant votre Ouvrage ,
» ajoute tout de suite M. Boyer ,
» j'ai trouvé quelque rapport en-
» tre ce qui se pratique ici en
» Hiver , & ce que vous remar-
» quez des usages de quelques
» peuples voisins des Pôles. Car
» dès que quelqu'un est mort ,
» où paroît l'être , on ouvre les

" fenêtres , & il semble qu'on ne
 " puisse assez tôt mettre le corps
 " sur la paillasse. A voir la promp-
 " titude avec laquelle les dormes-
 " tiques , & les gardes font cet
 " ouvrage, on diroit qu'ils y trou-
 " vent de la satisfaction , & que
 " c'est un devoir de religion dont
 " on ne peut trop tôt s'acquit-
 " ter..... pour moi je trouve ,
 " comme M. Winslow & vous ,
 " qu'on se presse trop de se dé-
 " faire des morts à Paris ».

C'est ainsi que s'explique M.
 Boyer. Dieu veuille que son avis ,
 & le nôtre fasse quelque impres-
 sion.

J'observerai encore , avant de
 finir la matière des sépultures des
 Chrétiens , qu'à l'imitation des

Juifs , ils ont toujours enterré leurs morts. Nous apprenons même de Minutius Felix dans son Dialogue apologétique du Christianisme , que les Païens nous reprochoient cette maniere de donner la sépulture , comme si nous avions apprehendé le feu ; mais la réponse de l'Auteur , est que nous nous en tenons à la coutume la plus ancienne , & la meilleure , qui est celle d'enterrer ; nec ut creditis , ullum damnum sepaltura timemus , sed veterem , & meliorem censuetudinem humandi frequentamus .

Ceux qui voudront connoître plus en détail les cérémonies funebres de tous les siecles , pourront consulter le Traité de Joseph Lanzoni , Médecin de Ferrare ,

De luctu mortuali veterum; celui de Jerome Baruffaldi Docteur en Philosophie, de la même Ville, *De Praeficis*; celui de Muret, sur les cérémonies funebres de toutes les nations; celui de Martin Gierus, de Leipsic, *de Ebraorum luctu, lugentiumque ritibus*; celui de Jean-André Quenstedt, *De sepultura veterum*; celui de Jean Kirchmann, *De funeribus Romanorum*; celui du P. Pomey, Jesuite, *De Ritibus funereis omnium gentium*; Onuphre Panvinius, *De Ritu sepeliendi*; le Commentaire sur les Evangiles, du P. Lamy, Prêtre de l'Oratoire; le Dictionnaire de la Bible, & la Dissertation sur l'Ecclesiastique de Dom Calmet, &c.

9. Si l'imperfection de nos sens

est telle que les signes de la vie peuvent leur échapper ; si l'engourdissement de la puissance sensitive, ou du principe des nerfs, est tel que les opérations de Chirurgie les plus douloureuses sont quelquefois impuissantes pour remettre les esprits en mouvement ; si la durée d'une insensibilité parfaite pendant un grand nombre de jours, est une marque insuffisante de la mort ; si les situations les plus contraires à la vie, où des hommes se sont trouvés pendant longtems, ne font au plus que de fortes présomptions qu'ils l'ont perdue ; quelle conséquence tirer que celle que tire M. Winslow, après une infinité de nos plus célèbres Auteurs, que le seul com-

mencement de parrefaction , est un indice certain de la mort ? Il est quelquefois très-difficile , dit M. Fr. Hoffmann , de distinguer les morts , de ceux qui sont attaqués d'une syncope violente , parce que le mouvement alternatif de l'air qui entre dans la poitrine , & en sort , celui du cœur , & des artères , est tellement imperceptible , qu'il échappe à l'attention la plus scrupuleuse . Il y a cependant des indices certains de la mort , comme , &c. Il donne ici l'énumération de plusieurs signes , qui communément prouvent cet état , sans en être cependant des preuves infaillibles , comme les histoires rapportées ci - devant le démontrent ; puis il ajoute , mais le figure le plus certain de la mort ,

est un commencement de putrefaction. Voyez sa Pathologie, Part. I. ch. 1. En effet la putrefaction, comme il le remarque, dépend moins de la cessation des mouvements de la machine animale, que du long repos des liqueurs, & de l'action d'une atmosphère chaude, & humide sur un corps déjà rempli d'humidité, & dont les liqueurs, comme il paroît par leur analyse, sont composées de principes qui n'ont aucune analogie entr'eux, & qui par conséquent font un effort continuë pour se séparer. Aussi ne faut-il rien moins qu'un mouvement qui les presse de moment à autre les uns contre les autres, pour entretenir leur liaison ; encore leurs parties les plus

dégagées s'échappent-elles continuellement ; & rien n'est-il plus susceptible de corruption , que les liqueurs animales , quand elles sont délivrées du mouvement de compression qui fait leur lien ?

A ces réflexions j'ajouteraï que la certitude du signe de la mort qui se tire de la putrefaction , est en quelque maniere canonisée par la résurrection de Lazare. Jesus-Christ dit à ses Apôtres , en les menant à Bethanie , que Lazare est mort , & qu'il s'en réjouit pour eux , afin qu'ils croient. Il se fait conduire au tombeau , où le mort étoit depuis quatre jours. Marthe veut , pour ainsi dire , le détourner d'y entrer. La raison qu'elle en donne , est qu'il est déjà corrompu ,

rompu , qu'il exhale une odeur infecte , *jam fætet*. S'Imagine-t'on que cette circonstance soit ici rapportée sans dessein ? Jesus-Chist est bien sûr de la mort de Lazare : ses sœurs n'en doutent point ; les spectateurs en sont persuadés ; mais la corruption du corps porte cette vérité jusqu'à la conviction. Le Sauveur vouloit opérer un miracle dont personne ne doutât. Il rend la vie à un cadavre corrompu ; l'incredulité n'a plus de ressources ; & sa mission est arrêtée par une preuve au-dessus de toute replique. Aussi est - ce l'évidence de ce miracle qui met le comble à l'endurcissement des Docteurs de la Loi , & qui les détermine à prendre le parti de se défaire de

celui qui est en état d'opérer de
tels prodiges.

Après avoir établi avec tant
d'évidence ; que la putrefaction
est la seule marque certaine de la
mort , nous pourrions nous dis-
penser de nous étendre davanta-
ge sur cette matière. Mais nous
allons encore proposer quelques
réflexions qui ne nous paroissent
point inutiles.

Le premier , est qu'il faut être
en garde contre toutes les morts
qui n'ont point été annoncées par
les signes qui sont ordinairement
les avant-coureurs de la mort ,
comme il arrive notamment dans
toutes les maladies convulsives ,
celles que la syncope , la suffoca-
tion des hystériques , des hypo-

chondriaques, des personnes saies de violentes passions de l'ame, tourmentées de douleurs cruelles, en un mot, dans toutes les maladies où le genre nerveux est attaqué. On en doit dire autant des maladies subites, soit qu'elles viennent de cause interne, comme l'apoplexie, la catalepsie, &c. ou de cause externe, comme les bles-
sures, chutes, contusions, suffo-
cations causées par la compression
de la trachée artere, ou canal de
la respiration, par l'eau, par le
séjour dans un lieu où il n'y a
point assés d'air, ou dont l'air est
chargé de vapeurs nuisibles, ou
d'exhalaisons pernicieuses, telles
que celles du charbon de bois,
des narcotiques, des arsenicaux,

D d ij

des acides vitrioliques , du vin qui fermente , &c. maladies dont quelques-unes , agissant principalement sur les nerfs , auroient pu se ranger dans la classe des maladies convulsives , ou nerveuses.

Ce seroit la matière d'un Traité entier , que d'examiner les secours qu'il convient de donner en pareils cas ; nous nous bornerons donc , & ce sera notre seconde réflexion , à remarquer qu'il faut tâcher , lorsque la mort est encore douteuse , ou qu'elle n'est point constatée par son signe caractéristique , qu'il faut , dis-je , tâcher de se comporter avec le corps de manière à ne pas l'empêcher de revenir à la vie , comme on feroit en l'exposant sur

une paillasse , & moins encore de recevoir les secours qui donnent la vie à tous les hommes, tel qu'un air pur , en se pressant de l'ensevelir , ou , qui pis est de l'enfermer dans le cercueil ; puisqu'il est démontré que deux cens cinquante-deux pintes d'air , mesure de Paris , suffisent à peine à un homme pour le faire vivre pendant une heure ; tant les vapeurs de la respiration corrompent promptement l'air qui nous environne. Il est vrai que , comme elle est beaucoup plus foible dans les cas supposés , le danger seroit aussi moins considérable. Mais en récompense l'air contenu dans un cercueil déjà rempli pour la plus grande partie par le corps qu'on

y étend , s'y trouve en bien moins
dre quantité. Et c'est sans doute
pour éviter un pareil inconvenient
que quelques Menuisiers sont dans
l'usage de percer les planches de
dessus de plusieurs trous de vil-
brequin , comme je l'ai vu pratiquer ; précaution qu'il seroit à
propos de prendre toujours , &
partout.

Notre troisième réflexion est
qu'on doit être d'autant plus en
garde contre les morts qui sur-
viennent dans les maladies , que
ces maladies ne sont pas mortel-
les de leur nature. Il est inutile ,
je pense , d'entrer dans la ques-
tion quelles sont les maladies mor-
telles de leur nature. Les lumie-
res naturelles à tous les hommes

suffisent pour qu'on ne risque gué-
res de prendre le change sur ce
sujet.

Aiant dit ci-devant qu'il faut
être en garde contre toutes les
morts qui n'ont point été annon-
cées par les signes qui en sont or-
dinairement les avant-coureurs ,
il semble que le Lecteur est en
droit de nous demander quels sont
ces signes ; & il paroît naturel de
prévenir cette demande.

Il n'y a personne , pour peu
qu'il ait vû de Malades avec ré-
flexion , qui n'ait observé que
dans les maladies qui doivent
avoir un dénouement tragique ,
les secours les mieux indiqués
deviennent contraires , sont sans
effet , ou ne produisent au plus

qu'un soulagement passager. Aussi l'une de ces trois manieres d'agir des remedes quelconques est-elle du plus mauvais augure.

Mais voici des signes qui annoncent une fin prochaine , si l'on en croit Celse que nous ne faisons presque que traduire , dans le Chapitre VI. du second Livre que nous avons déja cité ; où au moins une maladie extrêmement mortelle. Le nez devient affilé , les tempes s'affaissent , les yeux se creusent , les oreilles deviennent froides , la peau du front dure , tendue , la couleur noire , ou extrêmement pâle. Il remarque cependant que ces signes n'annoncent absolument la mort que quand ils ne sont point les effets

de quelque veille précédente , ou d'un cours de ventre , ou d'un deffaut de nourriture ; mais dans ces cas ils ne durent qu'un jour. S'ils se prolongent au-delà , le prognostic reste le même. S'ils durent trois jours dans une maladie ancienne , la mort est à la porte ; ce qui est encore plus sûr , si en même tems le Malade ne peut souffrir la lumiere , si ses yeux pleurent , si ce qui doit être blanc dans l'œil rougit , & ce qui doit être rouge , comme les veines , pâlit , & que la liqueur dans laquelle nage l'œil , s'attache dans les angles ; ou que l'un des yeux devienne plus petit , ou que tous les deux s'affaissent , ou se gonflent , que les paupieres ne se tou-

chent pas pendant le sommeil ,
& laissent paroître un peu de
blanc , si les paupieres sont pâles ,
ainsi que les lèvres , & le nez ; &
que les yeux , le nez , les paupieres ,
les levres , les sourcils , ou quel-
qu'une de ces parties se tournent ;
si la foiblesse du Malade l'empê-
che d'entendre , ou de voir . Une
ouïe trop fine est aussi d'un très-
mauvais augure .

C'est encore un signe prognos-
tic de la mort , quand le Malade
est couché sur le dos , qu'il retire
les genoux , qu'il roule au pied du
lit , qu'il découvre ses bras , &
ses jambes , & les jette de côté ,
& d'autre , & qu'il les a froids ;
quand il est continuellement as-
soupi , & que celui qui a la tête

prise grince des dents , contre sa coutume dans l'état de santé , quand quelque ulcere , formé avant ou pendant la maladie , se seiche , pâlit , ou devient livide ; quand les ongles , & les doigts pâlissent , que l'haleine est froide . que dans la fièvre , une maladie aiguë quelconque , la folie , le mal de poitrine , ou de tête , le Malade fait des pacquets , ou tire de la muraille tout ce qui est éminent , quand les douleurs qui ont attaqué les extrémités inférieures , & les hanches , & de-là passé aux viscères , cessent tout à coup ; quand la douleur cesse tout à coup dans les parties enflammées , quand sans aucune tumeur un fébricitant étrangle tout à coup , ou ne

peut plus avaler sa salive , ou que son col se tord , de maniere que le même effet s'en ensuit ; quand la fièvre est continuë , & le sujet extremement foible ; quand en fièvre la peau devient froide , & le dedans s'échauffe jusqu'à causer la soif , ou qu'en fièvre il survient un délire , ou une difficulté de respirer ; quand le sommeil augmente les douleurs , & que dans le commencement de la maladie on rend par le haut , ou par le bas de la bile noire , ou que de pareilles évacuations arrivent lorsque le corps est épuisé par une longue maladie ; quand il sort des sueurs froides dans une maladie aiguë , ou que dans quelque maladie que ce soit on vomit du

sang , ou des matieres mêlées de plusieurs couleurs , quand l'urine est long-tems aqueuse , ou qu'elle le devient tout d'un coup ; &c.

Voilà bien assez de signes rassemblés , pour que le Lecteur soit au fait de ceux qui annoncent la mort. Il sentira de reste que plus il y en aura qui concourront , & plus la mort sera indiquée. Il faut pourtant se souvenir de la remarque de Celse , que nous avons déjà rapportée , que ces signes ne sont point insaillibles , surtout dans le détail , & qu'ils sont plus sujets à tromper dans les maladies aiguës.

Il seroit aisé , si l'on vouloit en faire l'analyse , de faire voir pourquoi ils sont communément

les avant-coureurs de la mort ; mais ce détail seroit étranger à notre sujet , & le Lecteur doit se contenter de savoir qu'ils annoncent une inflammation interne , une gangrene interne , ou un mouvement convulsif des parties membraneuses & nerveuses , qui ne tarde point à être suivi d'un arrêt de la circulation , & par une suite nécessaire , de la cessation de la vie.

Je ne comptois point m'étreindre davantage , mon dessein n'étant uniquement que de prévenir le Lecteur du danger auquel il est continuellement exposé d'être enterré vivant ; danger bien certain de quelque côté qu'on l'envisage , puisque rien n'est

moins sûr que la vie, & plus incertain que les signes de la mort, ou du moins ceux qu'on regarde communément comme tels : mais j'ai fait pendant le cours de l'impression, sur l'accident arrivé à Vesale, quelques réflexions qui me paroissent trop intéressantes pour en privier le public; j'ai aussi recouvré pendant le même tems une pièce qu'il lui est important de connoître, & que je donnerai ici telle qu'elle a été imprimée en 1740. C'est en faire l'éloge que de dire que cet ouvrage a été rédigé par M. de Reaumur, de l'Académie Royale des Sciences ; qu'il est adopté par cette illustre Compagnie, & produit comme tous ceux de ce célèbre Académicien, par

la seule vûe de l'utilité publique. D'ailleurs je ne pourrois négliger d'en faire usage , sans priver une personne aussi distinguée par la supériorité de ses lumieres , que par l'humanité qui est l'ame de toutes ses actions , de l'honneur que lui mérite si justement la réunion de ces heureuses qualités. Il suffit de le nommer pour être sûr de l'approbation des Lecteurs. C'est Monsieur d'Argenson , aujourd'hui honoré du titre de Ministre d'Etat , qui a signalé son avénement à l'Intendance de Paris , en prouvant par la distribution qu'il a fait faire de cet imprimé dans toute sa Généralité , que rien ne lui échappoit de ce qui pouvoit être avantageux au Public.

Public. Je suis sûr qu'il ne me
saura pas mauvais gré de m'af-
focier en quelque maniere à lui
pour me rendre utile à la Société ;
que dis-je ? de porter mes vœus
beaucoup plus loin que les sien-
nes, en faisant partager à toute
la France, & peut-être même
aux Païs étrangers , le bien qu'il
a procuré à sa Généralité.

Voilà , me dira-t'on peut-être ,
de grandes idées ; c'est dommage
qu'elles soient en pure perte.
Vous pouviez vous dispenser de
faire usage d'un imprimé qui est
devenu commun depuis que M.
d'Egly l'a inseré dans le Journal
de Verdun.

Mais de ce que cet Académi-
cien ne néglige rien de ce qui

E e

peut rendre son travail utile & intéressant, s'ensuit-il que je doive m'écartez d'un plan aussi louable? & ne suffit-il pas que mon ouvrage puisse tomber entre les mains d'une seule personne qui n'ait pas lû le Journal de Verdun, pour que je sois obligé, en qualité de Citoïen, de lui procurer les moyens de se rendre dans l'occasion utile à la Société?

Telles sont les raisons qui m'ont déterminé à faire usage de l'imprimé que j'ai recouvré. On le trouvera à la suite de mes réflexions, que voici.

M. Winslow prouve évidemment l'insuffisance des opérations de Chirurgie les plus cruelles pour constater la mort. Il prouve que

la putrefaction en est le seul signe certain.

De ces principes je conclus ,
 1°. qu'il est inutile de les tenter ;
 2°. qu'il est nécessaire de s'abstenir des preuves chirurgicales qui peuvent étre mortelles au malade. Il est vrai que M. Winslow n'en conseille point de cette dernière espèce. Il est même fort éloigné de le faire, puisqu'il qualifie de témerité la tentative de celui qui enfonça une longue aiguille sous l'ongle du pied d'une apoplectique , opération qui n'est certainement rien moins que meurtrière en soi.

Mais si M. Winslow trouve de la témerité dans une simple piqûre , faite véritablement dans une partie fort nerveuse , comment

E e ij

qualifierons-nous les énormes incisions qu'on est obligé de faire dans les embaumemens ?

Je fais que ceux qu'on embau me ne courent point risque d'être enterrés vivans. Le procédé qu'on suit dans cette opération est le moyen le plus infallible pour garantir de ce sort funeste ; & c'est un avantage qu'ont les personnes qu'on embaumie , sur ceux qu'on enferme sans cérémonie dans un cercueil. Mais aucun de ceux qui réfléchiront sur l'accident arrivé à Vesale , accident dont Terilli rapporte un autre exemple , comme on l'a vu plus haut , & renouvelé il y a peu d'années dans la ville de Paris , si l'on en croit un bruit que la

La famille du malade assassiné a en la charité d'étouffer ; ceux , dis-je , qui réfléchiront sur ces ac-cidens , & qui verront que ces Anatomistes ne se sont apper-çus que ces prétendus morts étoient encore vivans , qu'après les avoir mis dans l'impossibilité d'échapper à la mort , ne con-clueront - ils pas que les embau-memens peuvent devenir quel-quefois meurtriers ?

Il est vrai qu'on ne dit pas que la femme qui fait le sujet de l'his-toire rapportée par Terilli mourut de l'opération qu'elle souffrit ; sans doute parce qu'elle donna des signes de vie au second coup de bistouri , *ad secundam acutam novacula applicationem illam ad se-*

cedire effect; mais toujours est-il vrai qu'on lui fit une opération très-dangereuse de sa nature, & qui oblige à un pansement long, pendant lequel on est tous les jours exposé à des accidens mortels. Il ne faut, pour s'en convaincre, qu'ouvrir les Auteurs qui ont écrit de la Gastrographie, ou suture au bas du ventre.

Les deux infortunés qui sont les sujets des deux autres histoires ne furent pas si heureux. Ils ne donnerent des signes de vie que quand l'opération eut rendu leur mort infaillible. Ces deux exemples font frémir. Ils portent l'incertitude des signes de la mort, l'intilité des épreuves chirurgi-

ques, leur danger quand elles sont mortelles de leur nature, la possibilité d'un assoupiissement de tous les sens, que des exemples seuls peuvent rendre croïables, jusqu'à un degré d'évidence égal à celui des démonstrations les plus convainquantes.

En effet il s'en ensuit qu'on peut souffrir des incisions cruciales de toute l'étendue du bas ventre sans donner des signes de vie. Il y a plus, il s'en ensuit qu'on peut en outre, sans donner aucun signe de sensibilité, souffrir l'incision des regumens & des muscles qui couvrent la poitrine, celle du cartilage des côtes, des muscles intercostaux, & de la pleure, membrane des plus sen-

sibles qui tapisse l'interieur de la poitrine, enfin la fracture des côtes nécessaires pour mettre le cœur à découvert.

'Je conviens que les Historiens qui rapportent l'accident arrivé à Vesale ne disent pas qu'il ait commencé par l'ouverture du bas-ventre. Mais je suis très-bien fondé à le croire par plusieurs raisons. 1°. Parce qu'il étoit passionné pour l'anatomie ; d'où je conclus qu'il n'a point dû manquer l'occasion d'examiner l'interieur du bas ventre ; 2°. parce qu'il est passé en habitude de commencer les ouvertures par cette cavité , à moins qu'on ne soit sûr qu'on n'y découvrira rien ; 3°. parce que les causes de la maladie étant inconnues

nues à ce célèbre Médecin , il n'a dû négliger l'examen d'aucune cavité pour tâcher de les découvrir. Or en ce cas il a sûrement commencé par ouvrir le bas ventre.

Mais que Vesale ait commencé, si l'on veut , par ouvrir la poitrine , il est du moins certain qu'il n'a pu mettre le cœur à découvert sans les préparations dont nous avons fait le détail , & l'histoire nous apprend qu'il ne reconnut que le prétendu mort étoit encore en vie , qu'à la palpitation qu'il y remarqua.

Ce seroit une objection pittoïable de dire que dans l'histoire de Vesale il n'est point question d'embaumement. Car ce n'est pas l'intention de celui qui

opere, qui constitue la témerité, mais la nature de l'opération, & des circonstances où elle se pratique. Au reste il est aisé de faire voir que l'embaumement est encore plus mortel que l'opération faite par Vesale.

Et de fait cet Anatomiste ne fit qu'une simple incision au bas-ventre, pour en examiner l'intérieur, au lieu que dans l'embaumement on détache les intestins, on coupe les artères, & les nerfs qui se distribuent dans le mesentere, membrane connue sous le nom de *fraise*, au bord de laquelle les intestins sont suspendus; ce qui rend la mort inévitable.

Mais, dira-t'on peut-être en-

core, la douleur causée par la blessure faite à ces membranes & nerfs, fera donner des signes de vie.

La réponse est simple. Peut-être en donnera-t'on, mais ce sera quand le mal sera sans remède. On ne procéde point à un embaumement avec les mêmes précautions qu'à une dissection anatomique, ou à une opération de Chirurgie. Le plutôt qu'on a fait est le mieux. On va à grands coups de bistouri, ou de couteau. On ne ménage rien. Mais voici qui qui est bien plus terrible. Je dis qu'il est possible qu'on fasse une incision au mesentère sans donner des signes de douleur. Et de fait il est constant en Médecine,

F f ij

que le mesentere est beaucoup moins sensible que la plevre , & cependant l'incision de la plevre & la fracture des côtes , suivie d'un déchirement de cette membrane beaucoup plus douloureux que l'incision simple , n'a point fait donner de signes de vie au malade qui est mort sous le cou-
teau de Vesale..

Afin cependant de ne laisser aucun scrupule , même le moins fondé , j'avertis le Lecteur que le troisième accident dont j'ai parlé , est arrivé à l'occasion d'un embaumement.

Il est donc démontré que l'embaumement est une opération qui peut être inefficace pour faire donner des signes de vie assez à temps

pour qu'il reste de l'esperance au malade. Il est donc démontré que dans le cas même où l'on requiert le Chirurgien de proceder à cette opération, il ne peut , sans s'exposer à être homicide , la commencer avant que d'être sûr de la mort. Il est donc enfin démontré qu'on ne doit proceder à cette opération que quand il y a des signes de putrefaction , c'est-à-dire quand le corps exhale une odeur cada- vereuse.

Il est à propos en finissant , de faire quelques réflexions sur la pratique de certains Chirurgiens qui , avant que de commencer l'opération , font des incisions aux plantes des pieds du sujet sur lequel ils vont travailler.

F f iiij

Leur intention est certainement louable, puisque ces incisions dans des parties très-sensibles ont pour but de s'assurer de la mort. Mais s'il y a de la témerité à plonger une longue aiguille sous l'ongle du pied, comme M. Winslow l'observe judicieusement, comment qualifier des incisions profondes dans toutes les parties nerveuses de cette extrémité ? & combien cette témerité n'est-elle pas & plus grande & plus cruelle quand il est démontré qu'elle peut être insuffisante pour découvrir des signes de vie ? car dans quelle triste situation ne met-on point un sujet qui auroit le malheur de souffrir cette incision étant encore en vie, & par

consequent dans le cas de guérir de sa maladie ? la connoissance la plus superficielle de la Chirurgie suffit pour faire connoître les dangers ausquels on l'expose. Concluons donc comme ci-devant , qu'il n'y a point d'autre parti à prendre pour proceder avec sûreté à un embaumement , que d'attendre que la putrefaction ait mis la mort en évidence.

F I N.

F f iiij

AVIS

*Pour donner du secours à ceux
que l'on croit noyés.*

DANS les villes , & même dans des lieux moins considérables , situés soit sur les bords des rivières , soit sur ceux des lacs , soit sur ceux de la mer , il n'y a guéres d'année où on n'ait à regretter des hommes qui ont été noyés ; c'est ce qui n'est que trop certain , & qui est assez connu . Mais on ne sçait pas , & l'amour du genre humain ne permet pas de le laisser ignorer , que plusieurs de ceux qu'on retire de l'eau sans apparence de vie , seroient souf-

traits à une mort prochaine, si on leur donnoit les secours nécessaires , & pendant un tems assez long.

Après quelques tentatives de peu de durée, on regarde comme morts & on laisse pour tels , ceux dont tout souffle de vie continue de paraître éteint, surtout s'ils ont resté long-tems dans l'eau, comme pendant quelques heures. Dans cette dernière circonstance , on ne daigne rien tenter en leur faveur. Des histoires rapportées par plusieurs Auteurs^s, ausquels nous devons croïance , prouvent cependant qu'on a sauvé la vie à des hommes qui avoient resté dans l'eau , & même sous l'eau , pendant plusieurs heures , & que ce n'a été

quelquefois qu'au bout de deux heures qu'on a eu des signes qui apprennoient qu'ils n'étoient pas réellement morts. Les bords escarpés de quelques lacs profonds de Suisse , occasionnent trop fréquemment des chutes malheureuses. Les bons succès qu'ont eus les secours qu'on a donnés à des hommes pêchés dans ces lacs , tantôt plutôt , tantôt plûtard , ont été publiés dans différentes années du Mercure Suisse , & dans differens mois de chacune de ces années. On y a rapporté les moyens dont on s'est servi pour ranimer des hommes qui avoient perdu toute apparence de vie , & on va les retrouver décrits ici. Il seroit à souhaiter qu'ils ne fussent igno-

rés nulle part , qu'on pût répéter de si charitables expériences toutes les fois que l'occasion s'en présentera , & qu'en les répetant , on découvrît des pratiques encore plus efficaces , & plus sûres.

Autrefois tout ce qu'on croïoit pouvoir faire de mieux pour l'infortuné qu'on retroit de l'eau , ou au moins de plus pressé , étoit de le pendre par les pieds ; mais depuis que des dissections faites par de sçavans Anatomistes , ont appris que des hommes qui ont perdu la vie sous l'eau , en ont peu pour l'ordinaire dans leur estomach , moins que s'ils eussent bu beaucoup volontairement , il ne semble pas qu'il convienne de mettre le noïé dans une position ,

qui seroit fâcheuse , dès que les liqueurs auroient repris leur mouvement ordinaire. Il peut pourtant arriver qu'il ait trop bû , & pour sçavoir s'il est dans le cas , & s'il y est , pour lui faire rendre l'eau , on le fait entrer dans un tonneau ouvert par les deux bouts , qu'on roule pendant quelque tems en differens sens. Cette pratique est même utile par rapport à d'autres vîes. On peut encore l'exciter à vomir l'eau , en introduisant à diverses reprises une plume avec ses barbes dans l'œsophage.

Après avoir ôté les habits au malheureux qu'on vient de retirer de l'eau ; au lieu de le laisser étendu & tout nud sur le rivage , comme on ne le fait que trop

Souvent, ce qu'il y a de plus pressé, c'est de l'envelopper de draps & de couvertures, pour le mettre à l'abri des impressions de l'air froid, & pour commencer à le réchauffer.

Pour le réchauffer plus efficacement, on le mettra ensuite dans un lit dont les draps seront bien chauds, & pendant qu'il y sera, on appliquera souvent sur son corps, des nappes & des serviettes chaudes.

On a l'exemple de noïés sur qui le soleil chaud & brûlant, auquel ils ont été exposés, a produit l'effet que les linges chauds ont fait sur d'autres. Il y en a qui ont été réchauffés dans des bains d'eau chaude; mais on n'a

pas toujours la commodité de tenter ce dernier moyen.

Il s'agit ici de mettre en jeu les parties solides de la machine, afin qu'elles puissent redonner du mouvement aux liqueurs. Pour remplir cette vûe, on ne laissera pas le noïé tranquille dans son lit; on l'y agitera de cent façons différentes; on l'y tournera & retournera; on le soulevera & on le laissera retomber, & on le secouera en le tenant entre ses bras.

On doit aussi lui verser dans la bouche des liqueurs spiritueuses; & c'est faute d'en avoir eu de telle qu'on la vouloit, qu'en différentes occasions on a versé dans la bouche des noïés de l'urine chaude, qui a paru produire de bons

effets. On a prescrit une décoc-
tion de poivre dans du vinaigre,
pour servir de gargarisme.

On cherchera aussi à irriter les
fibres interieures du nés, soit avec
des esprits volatils, & avec des
liqueurs ausquelles on a recours
dans les cas d'apoplexie, soit en
picotant les nerfs qui tapissent le
nés, avec les barbes d'une plu-
me, soit en soufflant dans le nés
avec un chalumeau, du tabac,
ou quelque sternutatoire plus
puissant.

Un des moyens ausquels on a
eu recours pour des noïés qui
ont été rendus à la vie, a été
aussi de se servir d'un chalumeau,
ou d'une cannulle pour leur souf-
fler de l'air chaud dans la bou-

che, pour leur en souffler dans les intestins; on l'a même introduit avec succès dans ceux-ci avec un soufflet. Une seringue y peut être employée; peut-être même vaudroit-il mieux employer la seringue pour y porter des lavemens chauds capables de les irriter, & propres à produire plus d'effet que l'air qu'on est plus en usage d'y faire entrer.

Mais tout ce qu'il y a de mieux, peut-être, c'est de souffler dans les intestins la fumée du tabac d'une pipe. Un de nos Académiciens a été témoin du prompt & heureux effet de cette fumée sur un noïé. Une pipe cassée peut fournir le tuyau ou chalumeau par lequel on soufflera dans le corps la

la fumée qu'on aura tirée de la pipe entiere.

Aucun des moyens qui viennent d'être indiqués , ne doit être négligé. Ensemble ils peuvent concourrir à produire un effet salutaire. Ils seront employés avec plus de succès , quand la fortune voudra qu'ils le soient sous les yeux d'un Médecin qui se sera trouvé à portée. Si la fortune donne aussi un Chirurgien , on ne manquera pas de tenter la saignée , & peut-être est-ce à la jugulaire qu'elle doit être faite ; car dans les noyés , comme dans les pendus , & dans ceux qui sont tombés en apoplexie , les veines du cerveau se trouvent trop engorgées de sang. Si les vaisseaux

G g .

peuvent être vuidés , ils en feront plus en état d'agir sur la liqueur qu'ils doivent faire mouvoir.

Enfin quand les premiers remedes qui pourront être tentés , ne seront pas suivis de succès , ce sera probablement le cas où le Chirurgien pourra avoir recours à la bronchotomie , c'est-à-dire , à ouvrir la trachée artere. L'air qui pourra entrer librement dans les poumons par l'ouverture qui aura été faite au canal qui le leur fournit dans l'état naturel , l'air chaud même qui pourra être soufflé par cette ouverture , redonnera peut-être le jeu aux poumons , & tous les mouvemens de la poitrine renaîtront.

Mais de quoi doivent être sur-

tout avertis ceux qui aimeront à s'occuper d'une si bonne œuvre, c'est de ne se pas rebutter si les premières apparences ne sont pas telles qu'ils les désireroient. On a l'expérience de noiés qui n'ont commencé à donner des signes de vie, qu'après avoir été tourmentés pendant plus de deux heures. Quelqu'un qui a réussi à ramener à la vie un homme dont la mort étoit certaine, sans les secours qu'il lui a donné, doit être bien content des peines qu'il a prises ; & si elles ont été sans succès, il se fçait gré au moins de ne les avoir pas épargnées.

Quoique le peuple du Royaume soit assez généralement porté

Gg ij

à la compassion , & quoiqu'il souhaitât de donner des secours aux noïés , souvent il ne le fait pas , parce qu'il ne l'ose. Il s'est imaginé qu'il s'exposeroit aux poursuites de la Justice. Il est donc essentiel qu'on sçache , & on ne sçauroit trop le redire , pour détruire le préjugé où l'on est , que nos Magistrats n'ont jamais prétendu empêcher qu'on tentât tout ce qui peut être tenté en faveur des malheureux qui viennent d'être tirés de l'eau. Ce n'est que quand leur mort est très - certaine , que des raisons exigent que la Justice s'empare de leurs cadavres.

NOTA.

J'A I prévenu le Lecteur dans l'Avertissement , qu'en commençant cet Ouvrage je ne comptois pas lui donner tant d'étendue , & je suis mieux fondé que jamais à le dire. Quoiqu'il fut entièrement composé , je ne l'ai pas perdu de vuë. J'ai consulté différens Auteurs qui m'ont fourni plusieurs choses qui m'ont paru intéressantes ; il m'est venu des idées nouvelles ; j'ai cru devoir faire part du tout au Public.

Deux difficultés se présentèrent dans l'exécution de ce dessein. M. Boyer , Censeur de cet

Ouvrage , a levé la plus considérable en ne donnant à sa com-
plaisance d'autres bornes que celles
qui ne pouvoient préjudicier au
bien public. Il est juste de lui en
marquer ma reconnoissance ; &
cette seule raison m'auroit déter-
miné à faire imprimer cet Avis.

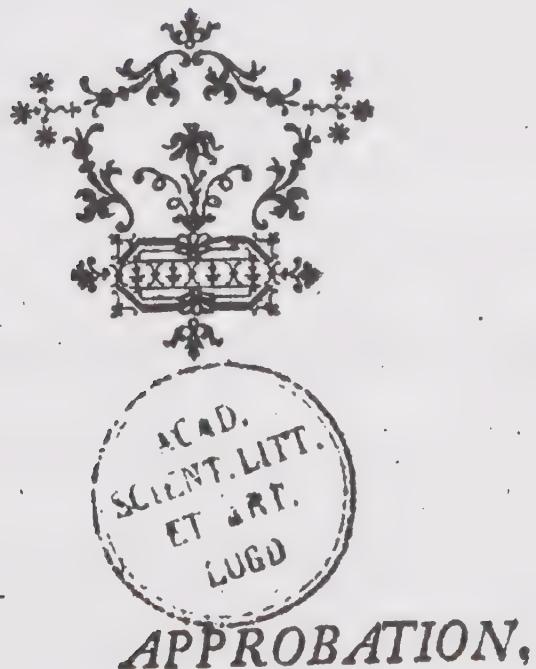
La seconde difficulté m'a fait
peu d'impression. Comme je con-
tinuois mes découvertes , & mes
réflexions dans le tems qu'on im-
primoit , j'ai été quelquefois obli-
gé de les placer dans l'endroit où
elles venoient le moins mal , rela-
tivement au progrès que l'impre-
sion avoit fait. J'ai préféré la sa-
tisfaction de me rendre plus utile ;
à la vaine gloire d'écrire plus mé-
thodiquement. Il falloit engager

le Public à faire des réflexions des plus importantes pour chaque particulier ; il étoit juste de répondre à l'impatience qu'avoit M. Winslow de contribuer à cette bonne œuvre ; pouvois - je trop me presser de mettre mon Ouvrage sous la presse ?

Je profite de l'occasion pour prier le Lecteur de substituer à ces mots *qui fait le caractère essentiel de M. Winslow* l. 4 & 5 de l'Avertissement , ceux-ci , qui ont constamment caractérisé les démarches de M. Winslow. J'avois cru que la justesse de la pensée excuseroit le defaut de correction du style. Je me rends sans peine à des avis contraires.

Je me ferai toujours un plaisir

& un devoir de déférer aux avis judicieux qu'on voudra bien me donner sur la forme , & le fond de mes Ouvrages , & je supplie les personnes qui sont bien intentionnées pour le Public , & pour moi , de mettre ma docilité à l'épreuve.



APPROBATION

du Censeur Roiāl.

J A i lû par ordre de Monseigneur le Chancelier , une Dissertation , dans laquelle on examine s'il y a des signes certains de la mort , par Jacques-Benigne W I N S L O W , Docteur Regent de la Faculté de Médecine de Paris , de l'Académie Roiāle des Sien-ces , dans laquelle je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce onzième Mai 1742.

BOYER, Médecin ordinaire du Roi.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre ; A nos amés & fœux Conseillers les gens d'epans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de no-

H. b.

tre Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris ;
Baillifs , Sénéchaux , leurs Lientenans Civils ,
& autres nos Justiciers qu'il appartiendra.
S A L U T. Notre bien amé le Sieur BRUHIER
nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Livre intitulé : *Dissertation où l'on examine s'il y a des signes certains de la mort , & sur l'abus des enterrements précipités* , s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. Nous lui avons permis & permettrons par ces Presentes de faire imprimer ludit Livre en un ou plusieurs volumes , & autant de fois que bon lui semblera , & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives , à compter du jour de la date des Presentes : faisons défenses à tous Libraires , Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance , à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles , que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royame & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée , attachée pour modèle sous le contre-scel desdites Presentes , que l'impétrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant que de les exposer en vente le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre , sera remis dans le

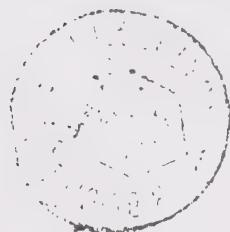
soème état où l'approbation y aura été donnée,
ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le
Sieur DAGUESSEAU , Chancelier de France ,
Commandeur de nos Ordres , & qu'il en sera
ensuite remis deux exemplaires dans notre Bi-
bliothèque publique , un dans celle de notre
Château du Louvre , & un dans celle notredit
très-cher & féal Chevalier le Sr DAGUESSEAU ,
Chancelier de France , le tout à peine de nullité
des Presentes ; du contenu desquelles vous
mandons & enjoignons faire jouir ledit Expos-
sant ou ses ayant causes , pleinement & paisi-
blement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchement : voulons qu'à la co-
pie desdites Presentes qui sera imprimée tout au
long au commencement ou à la fin dudit Li-
vre , foi soit ajoutée comme à l'original :
commandons au premier notre Huissier ou
Sergent sur ce requis , de faire pour l'execution
d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans
demander autre permission , & nonobstant
clameur de Haro , Chartre Normande , & Let-
tres à ce contraires : Car tel est notre plaisir.
DONNE à Paris le septième jour du mois
de Juillet l'an de grâce mil sept cent quarante-
deux , & de notre regne le vingt-septième.
Par le Roy en son Conseil. Signé , SAINSON.

*Registré sur le Registre XI. de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs
de Paris , N°. 38. fol. 32.conformément au Re-
glement de 1723. qui fait défenses , art. 4. à
toutes personnes de quelque qualité qu'elles
soient autres que les Libraires-Imprimeurs , de*

364

vendre, débiter & faire afficher aucun Livret
pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en
disent les auteurs ou autrement, à la charge de
fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale
des Libraires & Imprimeurs de Paris huit
exemplaires prescrits par l'art. 108. du même
Règlement. A Paris le 13 Juillet 1742.

SAUGRAIN, Syndic.



De l'Imprimerie de C. F. SIMON.





CPSIA information can be obtained
at www.ICGtesting.com

Printed in the USA

LVOW04s0800190517

535097LV00023B/953/P

9 781275 91499





9 781275 914995